

TERRE DU VENT

Du même auteur

Mélusine, roman du XIV^e siècle de Jean d'Arras (traduction de l'ancien français), Stock.

Le signe et la mention : adverbess embreysers de lieu en moyen français (essai) Genève, Droz.

Le Bel Inconnu de Renaud de Beaujeu (traduction de l'ancien français), en coll. avec Isabelle Weill, Champion.

L'énonciation en grammaire du texte, Nathan (128).

La légende de Mélusine, Flammarion, (Castor poche junior). Épuisé.

Introduction à l'histoire de la langue française, Armand Colin.

Le Bel Inconnu de Renaud de Beaujeu (texte du XIII^e siècle et traduction), Champion.

© L'Harmattan, 2009

5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-10023-7

EAN : 9782296100237

Michèle PERRET

TERRE DU VENT

Une enfance
dans une ferme algérienne
1939 - 1945

L'Harmattan

Graveurs de mémoire

Dernières parutions

Pauline BERGER, *Bruits de couloirs. Dans les coulisses d'un internat de jeunes filles (1951-1958)*, 2009.

Franco URBINI, *La libération de la France, l'Indochine. Souvenirs de guerre d'un 2^e classe (1941-1947)*, 2009.

Rémy MARCHAND, *Les mémoires d'un poilu charentais*, 2009.

SHANDA TONME, *Les tribulations d'un étudiant africain à Paris. Livre I d'une autobiographie en 6 volumes*, 2009.

Attica GUEDJ, *Ma mère avait trois filles. 1945-1962 : une enfance algérienne*, 2009.

Roby BOIS, *Sous la grêle des démentis. Menaâ (1948-1959)*, 2009.

Xavier ARSÈNE-HENRY, *Les Prairies immenses de la mémoire*, 2009.

Bernard LAJARRIGE, *Mémoires d'un comédien au XX^e siècle. Trois petits tours...*, 2009.

Geneviève GOUSSAUD-FALGAS, *Les Oies sauvages. Une famille française en Tunisie (1885-1964)*, 2009.

Lucien LEMOISSON, *Itinéraire d'un pénitentiaire sous les Trente Glorieuses*, 2009.

Robert WEINSTEIN et Stéphanie KRUG, *L'orphelin du Vel' d'Hiv*, 2009.

Mesmine DONINEAUX, *Man Doudou, femme maîtresse*, 2009.

François SAUTERON, *La Chute de l'empire Kodak*, 2009.

Paul LOPEZ, *Je suis né dans une boule de neige. L'enfance assassinée d'un petit pied-noir d'Algérie*, 2009.

Henri BARTOLI, *La vie, dévoilement de la personne, foi profane, foi en Dieu personne*, 2009.

Frédérique BANOUN-CARACCILO, *Alexandrie, pierre d'aimant*, 2009.

Jeanne DUVIGNEAUD, *Le chant des grillons. Saga d'une famille au Congo des années trente à nos jours*, 2009.

Jean BUGIEL, *La rafle. Récits de circonstances extraordinaires d'une vie médicale (1936-1994)*, 2009.

Saint-Antoine a réellement existé, sous un autre nom et dans un autre lieu, bien sûr. Mais les personnages qui y ont vécu sont devenus des êtres de fiction. Pour les besoins de la narration, ils ont été simplifiés par un regard d'enfant, puis recomposés, mixés, recréés, les traits de certains d'entre eux attribués à d'autres ou inventés de toute pièce. Qu'ils me pardonnent, s'ils croient se reconnaître. Tous peuvent être assurés d'avoir été traités avec beaucoup de tendresse.

(...) cómo se pasa la vida,
cómo se viene la muerte
tan callando,
(...) cómo, a nuestro parecer,
cualquiera tiempo pasado
fue mejor.

Jorge Manrique (1440 – 1479)
Coplas por la muerte de su padre

L'étrangeté de ce que tu n'es plus ou ne
possèdes plus t'attend au passage dans les
lieux étrangers et jamais possédés.

Italo Calvino
Les villes invisibles

Je vous parle d'un monde qui n'existe plus.

Des quatre populations dont le mélange a fait ma langue, mes chansons, mes superstitions et mes légendes, trois se sont enfuies — un été, les bateaux de pêche frétés à la hâte emportant des familles entières, oncles, grands-mères et nourrissons ; les paquebots, les pinardiers pris d'assaut, les déménagements qui s'entassaient sur le port — chaleur des aéroports, deux nuits, trois nuits, cinq nuits passées à camper dans l'espoir d'une place de faveur, l'attente au soleil, les supplications auprès des transporteurs... La peur.

Tout un pays qui rendait des souvenirs, qui dégurgitait les déchets d'un siècle. Tout un pays qui recrachait sa crasse, sa misère, les vieux ressortis, cillant au soleil, pissant sous eux, la honte des familles étalée, vieux objets, enfants sales, baluchons et paniers, les pauvres au grand jour. Tristes trésors.

Insectes affolés, délogés de leurs trous, titubant dans la lumière cruelle — vulnérables et nus, ayant raflé de leur passé, sans choisir, tout ce qu'ils pouvaient prendre. Un vomi d'hommes et de choses qui s'écoule de la terre, tourbillon, agitation désespérée des fourmilières éventrées.

Que crèvent les ficus ! Est-ce que, même, ils croyaient emporter le plus important pour reconstruire un monde, ou bien c'est seulement qu'ils vidaient ? Comme une grenade éclatée, des morceaux partout ; nous autres on a emporté l'armoire à glace. Un débris. Et d'un autre côté reste la maison — otro débris. Et qu'est-ce qu'elle deviendra ? Anda, crève ! Qu'elle se délabre, qu'on bouche les fenêtres avec des planches, crève ! Que la sécheresse la ronge — nous autres on a emmené l'armoire à glace et le service à liqueur.

Crève, éclate ! Que ça soye de la caillasse, que ça s'éventre, crèvent les chiens, crèvent les hommes, crèvent les bougainvilliers, crève la vigne, crève, crève !

Comme l'explosion d'une bombe : on ne peut plus recoller les morceaux. Après, plus rien. Un trou immense, tout a été soufflé, reste la terre nue — et rien. Un éclat de haine s'est fiché dans les cœurs.

Et plus tard, ça s'engloutit, ça se digère. Ça s'érode, ça se referme.

Ou comme une inondation, les vagues de l'oued vont déposer partout de vieux déchets qu'on récupère et rafistole. Une grande colère de la terre, tout est emporté, roulent boueux les pauvres objets où nous nous accrochions.

Là où le flot est passé, la terre est redevenue pure, le soleil commence à craqueler de grandes plaques d'argile. Nulle ombre, nulle trace.

Plus tard repoussent d'autres herbes.

Terre des ombre, terre du vent, terre prêtée le temps d'un songe...

Qu'est-ce que c'était ? Où c'était ?

Après l'orage

Cette nuit, je suis retournée à Saint-Antoine. J'ai suivi l'allée d'oliviers et de casuarinas, j'ai longé le jardin, franchi le porche ; j'ai fait gémir le ressort de la lourde porte en bois massif et suis montée jusqu'aux pièces d'habitation, à l'étage.

Rien n'avait changé, ni le grand hall moderne, ses gros fauteuils aux tons chauds, ses lampes de cuivre et ses voilages à larges mailles, ni la chambre rose inondée de soleil, ni le bassin miroitant et les pigeons blancs sous ma fenêtre.

On m'a accueillie sans reproche, presque amicalement. Ça m'a étonnée et je l'ai fait remarquer — À qui ? Je ne m'en souviens plus.

Et, comme toujours en quête de ce souvenir oublié que je ne parviens pas à saisir, en quête de l'émouvante beauté de ce monde où je vivais, je me suis mise à tout photographier. On a trouvé naturel que je le fasse.

Puis, dans l'urgence, comme si c'était la seule fois où l'on me laisserait revenir, j'ai essayé de creuser le sable près des lilas et du massif de caroubiers pour retrouver le jouet perdu, le souvenir enterré.

— Tiens, leur ai-je dit, vous avez remis en place l'ancienne porte à l'entrée du jardin. Vous avez eu raison, elle grince si fort qu'on l'entend de partout, mais elle est beaucoup plus charmante, tellement moins prétentieuse que la nouvelle.

Ils avaient aussi rétabli le simple petit muret au ciment un peu écaillé, couvert de lierre comme autrefois, et les baies semblaient toujours aussi soigneusement taillées.

Rien n'avait changé, ni la source aux fleurs de vinaigrettes, ni l'escalier aux pierres grises polies par le temps, ni le pin noir au fond de la cour. Pourtant, j'avais beau chercher, je ne retrouvais pas ce que j'avais enterré.

Mais le vent — le tourbillon de poussière de Samra ! — s'est levé avec ses ronces sèches et m'a chassée, privée une fois encore de mon souvenir. Les volets arrachés se sont mis à battre, par les carreaux cassés, les courants d'air se sont engouffrés dans le vide des pièces désertes. J'ai compris que ce n'était que ce même rêve, une fois de plus :

— Va-t'en, va-t'en, tu n'as plus rien à faire ici.

Dans mon rêve même, je me suis alors souvenue que tous étaient morts et que Saint-Antoine n'était plus — même son nom effacé des mémoires.

Combien de fois ai-je fait ce rêve ? Et chaque fois le vent me chasse, à nouveau privée de mes souvenirs.

Pourtant, Saint-Antoine n'était qu'une banale grosse ferme, nommée ainsi, selon l'usage de l'ancien temps, d'après le prénom de son fondateur — qui, lui, ne croyait, dit-on, ni à Dieu ni au diable.

Rien d'autre qu'une grande bâtisse plus ou moins rectangulaire, une cour rigoureusement entourée de bâtiments : la maison des maîtres, quelques pavillons d'employés, des bureaux, des ateliers, une forge, des écuries... Murs plats crépis de gris, toits de tuiles et, dans la cour, quelques arbres, un abreuvoir et quelques bancs de pierre.

Une grosse ferme comme toutes les autres, en somme, fermée comme une forteresse, rationnelle et sans grâce particulière, sauf qu'à l'ouest des bâtiments, on avait créé un immense jardin clos, en partie d'agrément et en partie potager, un jardin ombreux, composé, comme ceux d'Andalousie, de jets d'eau, de fontaines et de massifs juxtaposés : roseraie, plates-bandes de gazon, jardin exotique d'aloès et de cactées, parterres d'acanthes ou de pervenches, carrés d'asperges, de tomates ou de topinambours, avec des allées de sable bordées de cyprès, de lilas ou de rosiers grimpants, des massifs délimités par des

haies basses de buis ou de romarin et irrigués par tout un maillage de seguias.

Et, autour de la ferme, des vignes et des vignes, et le vent qui, à la fin de l'été, faisait rouler devant lui de grosses boules de ronces sèches.

Mais le plus important, c'était les casuarinas.

Ce sont eux qui, dans l'accablement de soleil sur la plaine, faisaient de la ferme un trou d'ombre bleue. Le vent dans les casuarinas, le bruit du vent dans les casuarinas, doux, doux, il ne s'est jamais arrêté pendant toutes ces années — il ne fallait même pas de vent, les aiguilles, toutes seules, dans l'air tiède, dansaient et chantaient — et le murmure, c'était comme le mot lui-même, suhuu..., la respiration légère du vent.

À l'heure de la sieste, quand, les volets fermés, des mouches d'or dansaient devant les yeux et que seuls les bruits permettaient de se projeter à l'extérieur, ils parlaient de la chaleur suave qui se veloute sur la peau, ils disaient l'allée, les ombres à peine mouvantes, l'attente du roulement du break sur les pierres — et ce serait quatre heures, l'arrivée du chargement d'enfants revenant de l'école, le moment de se lever, de poser à nouveau ses pieds nus sur les carreaux froids, de courir goûter d'un bol de lait bien glacé, et de redescendre jouer dans la douceur chaude.

Ils chantaient l'immobilité de tout, hommes et plantes, pour ne pas déplacer cet air dense et caresseux — l'attente des bassins, les géraniums engourdis, l'affaissement des acanthes. Et les rais de soleil qui s'écrasent sur le sable, la torpeur des chiens, la somnolence des touffes de lierre, des pervenches et des rosiers grimpants.

Ils chantaient le silence et qu'eux seuls veillaient.

Ils murmuraient, les grands guetteurs, que leur ombre gagnait, que leur ombre s'étendait et que l'heure venait où, après le grincement des portes, les cris des enfants allaient rompre leur enchantement, briser le recueillement transparent qu'ils avaient tissé. Et aux rires et aux jeux, au jet d'eau rouvert, à la porte claquée, aux petites sandales

courant sur les pierres, ils souriaient avec indulgence, et mouvaient infiniment leurs plus hautes branches pour bercer l'ombre paresseuse.

Là-bas sous les grands arbres court encore une petite fille bleue. Ce sont eux qui la retiennent. C'est leur souffle qui monte, un souffle de soie, un appel. C'est leur souffle que j'entends, le soir, me chuchoter de venir la retrouver.

J'ai été cette petite fille bleue...

Une toute petite fille insouciante et naïve qui courait, jambes nues égratignées, genoux couronnés, une badine d'olivier à la main.

J'habitais près d'un village, mon univers devait avoir un ou deux kilomètres carrés de surface. Pas un cercle, pas un carré... Une géométrie indéfinissable mais précise : cour de ferme, jardins, quelques maisons, des allées, des vignes. Et certains axes, s'enfonçant dans l'inexploré : les lointains des montagnes mauves, les douars sur les collines et la région imaginaire où l'oued prenait sa source.

Un territoire cerné par l'inconnu mais appris pierre à pierre, plante par plante.

Je savais sentir et écouter les choses, je déchiffrais le langage de chaque branche, de chaque fleur. Je connaissais tous les courants qui parcouraient mon domaine, de l'itinéraire de l'abeille aux flâneries du vent, méandres du serpent, déferlements de l'orage, réseau des rigoles, galeries souterraines du puits. Les axes des allées, les voies de faufilement dans les massifs, les trous dans les haies — et les lignes de craquèlement de la terre sous l'été.

Familière de tous les appels et des soudains silences — du chant du bouvreuil à celui du crapaud — je savais sentir les présences cachées qui font soudain s'immobiliser les oiseaux et les branches. Je savais entendre arriver le front de l'eau.

La nuit, mon monde se refermait.

On tirait les deux grands portails et il venait deux vieux hommes qui allumaient des feux : le gardien du dehors et le gardien du dedans. Et il en allait de même des hommes et des enfants : certains restaient dehors, d'autres s'enfermaient. Certains avaient droit aux vastes terres inconnues — et à la nuit.

Qu'y voyaient-ils, s'ils osaient s'y aventurer ? Était-ce eux (ou qui ?) ces changements dans la disposition des choses, était-ce eux (ou qui ?) ces frôlements, ces bruits — et ce qui faisait taire et plonger les grenouilles ?

Ces feux, ces chants, ces murmures, ce souffle chaud.

J'entendais l'appel de la nuit et n'osais y répondre qu'en rêve.

Mon monde était comme une grenade, rond, plein et solidement clos sur lui-même ; comme une bulle de savon, léger et traversé par la lumière. Il était évident, parce qu'il existait avant moi, lumineux, irisé de rires d'enfants. Y chantaient les oiseaux, y dansaient les fées et y souriaient les hommes. Je n'imaginais pas un jour m'en séparer — et pourtant, je laissais ma marque à certains endroits précis, je m'aménageais un berceau, une cachette secrète dans les branches, je gravais mes initiales sur les arbres des limites, aussi loin que j'avais osé m'aventurer, comme pour y exister toujours.

Sans penser un instant que je partirais la première et que, comme d'un amour, je quitterais Saint-Antoine avant qu'il ne me quitte. Ce monde rond et plein, où chaque chose avait sa place, il y avait longtemps qu'il s'était rapetissé pour moi et que j'en avais vu se dessiner les lignes de failles. Il y avait longtemps que je m'étais éloignée — en douce.

Mais cet été-là, quand la colère de la terre et des hommes eut tout emporté, j'ai été à jamais coupée de mon enfance.

Si longtemps... des enfants sont devenus des hommes et les hommes sont morts, l'herbe repousse, les habitudes s'effacent. Depuis, d'autres légendes sont nées.

Rien n'est resté, que le même souffle du vent — et le chant vert d'un bouvreuil.

D'autres ont soufflé une autre bulle, des enfants bruns assis par terre jouent aux osselets. Pour eux, le vent d'automne, dans la plaine rase, fait rouler d'autres ronces sèches. C'est à eux qu'appartiennent maintenant les flammes du couchant derrière les cyprès. Pour eux, la douce mousse de décembre sur les vieux murs de pierre, elle ne veut plus dire Noël. Et dans la respiration de la nuit, ils croient entendre d'autres histoires, qu'on ne soupçonne même pas.

De très vieux somnolent, contents d'une galette et de quelques olives, accroupis au petit soleil, blottis sous un figuier. Un rêve ramolli de petit vieux, de pauvres idées gâteuses... Peut-être s'irisent encore quelques couleurs de la bulle, fugaces, mélangées dans les pauvres têtes radoteuses avec l'étonnement scandalisé d'avoir des fils vieillissants.

Vapeurs confuses, dans les têtes somnolentes, mélange du passé et du présent, vision trouble où l'arbre ancien se dresse encore où n'est plus que la lumière. Un rêve vacillant, engourdi, qui s'éteint peu à peu.

Djibril, Djibril, la tête haute, tu dois être si vieux maintenant, tu dois somnoler quelque part, encore, comme quand les enfants te dénichaient à faire la sieste, tu dois être bien content si tes petits-fils viennent de temps en temps te porter un oignon, un peu de galette, il ne faut pas te réveiller, t'arracher à ta torpeur, à ton habitude de ne rien faire que le passage des enfants dans ta vie avait un instant troublée, toi aussi, toi comme ton ennemi le chiendent arraché à ta nature, malmené comme quand madame Lilas, hurlements sauvages par la fenêtre de l'office, te tirait sans ménagement de ta contemplation : « Djibril, Djibril, tu me montes des carottes ? »

Djibril, rendors-toi, révasse, toi aussi, pauvre Djibril, bien chibani, bientôt toi aussi prêt à disparaître, à entrer dans le monde de ce qui n'existe plus. Peut-être te revient-elle, dans ta pauvre tête oublieuse, l'idée qu'on t'a volé ton raphia, pourtant caché dans un arbre, mais comme les enfants savaient lequel — tu n'as jamais pu inventer que trois cachettes — ils avaient vite fait de le retrouver. Les colères que tu prenais contre eux, hein, Djibril. Et quand ils te prenaient ta pioche ! Garde-la, cette idée, esquisse le geste de te lever, d'aller les attraper, et retombe.

Il faut souhaiter que dans ta maison, il y ait plein d'ombre, et de luzerne, et de laitues bien fraîches, qu'il y ait plein de fraîcheur. Djibril, je te connais, tu n'es pas l'homme du soleil, tu es de l'ombre des arbres et des grands paniers de verdure que tu remportais le soir à l'arrière de ta bicyclette.

Djibril, on ne te demandera plus d'aller désherber, maintenant, tant pis, laisse les choses en l'état, laisse le chiendent recouvrir le sable, retombe dans ta torpeur.

Djibril, ne te dérange pas. Ce monde n'existe plus que dans le souvenir.

Choune en son jardin

C'était vers 1940, dans la plaine de la Mekerra.

L'enfant est assise sur le sable ; un peu en retrait, sur un banc, quelqu'un pour la garder. Ombres indistinctes, jolies femmes minces à la mode de la fin des années trente. Une Nanie ? Une Maman ? Peut-être même plusieurs personnes. L'enfant gazouille, se parle à elle-même, comme font les tout petits.

Elle a deux ans, trois ans peut-être, l'âge des pâtes de sable.

Si petite qu'elle ne s'était très vite plus rappelé où elle avait enterré son jouet préféré, sa poupée Blanche-Neige, dans l'espoir d'avoir la surprise de la retrouver un jour, quand elle serait grande. Ce n'était qu'un jouet de caoutchouc, qu'elle avait enterré là sur un lit de roses-pompons, ou de chèvrefeuille, ou de jasmin.

Deux, trois, cinq ans plus tard, la petite fille s'est souvenue du trésor et de l'endroit où il était caché : près de ce bosquet de caroubiers qui l'attirait déjà, au fond, un peu à gauche, du côté de l'allée de lilas. Elle a creusé partout, mais il est difficile de creuser méthodiquement tout ce sable. Elle n'a rien trouvé.

Peut-être quelqu'un — Maman, Nanie ? — au moment de rentrer, a-t-il dégagé le jouet pour le ranger ? Peut-être l'a-t-elle déterré elle-même, cinq minutes plus tard, au cours d'un autre jeu ? Peut-être une autre fillette l'a-t-elle découvert et en a profité. Peut-être les années ont-elles pourri Blanche-Neige, redevenue sable et humus ? Peut-être la petite fille n'a-t-elle jamais eu de Blanche-Neige,

jamais rien enterré ? Peut-être n'est-ce pas près des caroubiers, mais au jardin des orangers — même sable, bordé de mêmes touffes de romarins — que l'enfant a enseveli Blanche-Neige-endormie-pour-longtemps, le souvenir perdu ?

Au commencement, cette petite Choune se croyait l'enfant unique de son univers, si heureuse que l'un de ses tout premiers souvenirs, antérieur même peut-être à celui de Blanche-Neige, est d'être couchée seule dans une chambre, un après-midi où un rayon de poussière ensoleillée passait à travers les volets, bien protégée par un petit lit fermé comme un berceau, et de s'être dit, si petite pourtant, qu'elle voudrait que le bonheur de cet instant dure toute sa vie.

Elle était comme une petite poupée vivante au centre de la vie de ses parents. Maman, Mamée, Marraine jouaient à l'habiller du même bleu que ses yeux, la couvraient de baisers, de jouets en peluche et de rameaux de Pâques en carton doré ornés de petits œufs en sucre rose — et le pékinois dansait autour d'elle. Papa la prenait sur ses genoux et lui racontait des histoires de Jeannot Lapin ou de l'Île Merveilleuse. Après quoi, au moment où elle s'y attendait le moins, il se mettait à lui faire des chatouilles à la faire mourir de rire.

Elle avait aussi une *nanie*, une jolie nurse suisse, avec une jolie coiffe blanche sur ses jolis cheveux blonds. Mais la guerre a éclaté et bien vite, par l'un des derniers bateaux à pouvoir passer, Nanie est retournée retrouver son amoureux, dans son pays sans guerre.

Pour consoler sa petite fille de cette première rupture, Maman lui chantait des berceuses le soir pour l'endormir :

« *Petit enfant, rêve aux pervenches, Qu'on voit au bord des grands torrents...* » Et Choune pensait aux pervenches séchées que Nanie glissait dans ses lettres en fredonnant des chansons d'amour.

Puis elle a eu une chambre rose rien que pour elle.

Le matin, elle allait jusqu'à la chambre de Papa et Maman et prenait le petit déjeuner au lit avec eux. Ou plutôt, elle partageait leur petit déjeuner, avant ou après sa bouillie. On leur apportait une table roulante dont on faisait, une fois arrivée à la tête du lit, basculer le plateau supérieur et le plateau inférieur pour les unir en une plus grande table. Papa se levait et allait chercher, dans le tiroir de la coiffeuse de Maman, là où elle mettait toutes ses clés, le bol à café de sa toute petite fille, une minuscule tasse de poupée en faïence de Quimper.

On lui faisait goûter de délicieuses tartines de pain grillé, bien meilleures que le fade porridge qu'avait imposé Nanie ; elle était au milieu du lit, bien au chaud entre Maman et Papa.

Ils étaient amoureux, ils se donnaient de petits noms tendres qu'elle utilisait aussi, « papinouche », « maman-risette », ils se souriaient. Maman était ravissante, avec ses longues jambes, son odeur de rose, ses sourires radieux. Papa se penchait vers elle et la taquinait. Il avait été mobilisé mais il était revenu en permission et quand Choune arrivait dans leur chambre, il fallait toujours qu'elle attende qu'il s'habille, car, disait-il, il dormait sans pyjama.

Après le petit déjeuner, Maman et Papa se levaient pour aller faire leur toilette. Ils la laissaient dans leur lit et Maman lui sortait sa boîte de vieux petits jouets. Des fenêtres, on voyait un palmier et des pigeons blancs qui faisaient la roue.

La chambre était inondée de lumière, les pigeons paons s'énervèrent de roucoulements, l'eau du réservoir sur le toit tombait en cascade dans le bassin, dans la salle de bains aux rideaux de lin blanc, Maman, devant sa coiffeuse, brossait ses cheveux — « cent coups de brosse par jour, ma fille » —, Papa faisait couler sa douche et Choune les entendait chanter : « *Viens avec moi pour fêter le printemps, Nous cueillerons des lilas et des roses...* » Maman avait une ravissante voix de contralto, le soleil frisait sur les persiennes entrebâillées et cette chanson était celle de la jeunesse et du printemps ; Choune se représentait son père et sa mère, une brassée de roses et de lilas toute fraîche de rosée dans les bras, marchant à petits pas sous les grands arbres en se tenant par la taille.

Et voilà qu'un jour, Papa a annoncé à Choune qu'elle allait avoir une petite sœur. Il est vraisemblable qu'il lui ait plutôt parlé d'abord d'un petit frère, d'ailleurs, car il aurait bien aimé avoir un garçon, mais la petite sœur fut quand même évoquée.

« Oh, a pensé Choune avec toute la sagesse de ses presque quatre ans, Papa est idiot, c'est un bêtiseur, Papa est taquin, il me raconte toutes sortes de mensonges. Tu parles, une petite sœur, à d'autres, moi, j'y crois pas, c'est comme l'histoire du chacal qui nous regarde par la fenêtre, avec ses oreilles pointues, n'importe quoi, Papa passe sa vie à me faire *marronner*. Je mets parfois une grande patience à faire semblant d'écouter ses histoires, mais moi, je suis grande, je suis sérieuse, je sais très bien, au fond de moi, à quoi m'en tenir. »

C'est devant le petit jet d'eau au lion, sur l'allée de pierre semée d'aiguilles sèches, dans le doux berceau des arbres,

quand le soleil vient de se coucher et que les premiers crapauds coassent sous le petit mur couvert de lierre, c'est là qu'elle a entendu pour la première fois plaisanter Papa : « Ta petite sœur, on l'appellera Ise et toi, tu l'appelleras ma sœur Ise, ta cerise ! » Et susurrent les grands arbres « sœur Ise, cerise, sœur Ise, cerise » dans ces premiers soirs de mai.

Dans sa chambre aux rideaux roses, elle dort seule, avec une petite sonnette au-dessus de son lit pour appeler maman si elle a peur la nuit.

Le matin, elle se réveille tôt, elle attend sagement l'heure qu'on vienne la lever. Elle chante tout son répertoire, « *Un oiseau, à la volette* », « *Dans le jardin d'mon père* » et « *Gentil coquelicot nouveau* ». Elle chante toujours tout son répertoire dans son lit le matin, une chanson en appelant une autre, tout, tout, tout ce qu'elle sait, mimosas et romarins, pervenches, lilas fleuris, églantiers, orangers, l'oiseau s'envole, l'oiseau tombe, t'es bien trop petit mon ami, dame oui !

Sous les fenêtres de la chambre se trouve le grand bassin d'irrigation. Parfois, le trop-plein de la citerne qu'il y a sur le toit s'y écoule en cascade. Le bruit de cataracte de la dégringolade salue joyeusement son réveil. Choune regarde les reflets de l'eau qui dansent au plafond. Dans la pénombre, par d'infimes trous des volets, un peu de soleil levant se glisse dans la pièce et fait une tache d'or sur un mur. La tache d'or lentement se déplace. On ne la voit pas avancer, et pourtant, tout à l'heure, elle était sur le cadre d'une gravure, maintenant, elle atteint la porte. Dans la chambre, rien ne bouge.

Dehors, la vie s'éveille, le coq, les cochons, les chevaux, les vaches ; on entend piaffer, hennir. Des hommes

bavardent sous ses fenêtres. Du côté du bassin, une présence fait parfois un clapotis dans l'eau. Puis commencent les premiers bruits de la maison, une porte fermée, un volet ouvert, les grincements de la table roulante du petit déjeuner.

Doux réveils de la chambre rose.

Et un matin, quand c'est l'heure de se lever, Papa entre dans sa chambre et lui dit : « Tu as une petite sœur ». Elle ne l'a pas cru. Encore une farce. Depuis des semaines, il lui annonçait tous les matins qu'elle avait un petit frère. « Oui, oui, c'est vrai, viens la voir. » Oh qu'elle n'était pas dupe, pendant qu'elle traversait derrière lui la salle de bains et la penderie !

Et dans la penderie, qu'est-ce qu'elle trouve qui dormait, tout minuscule et friponné, tout rouge et tout vilain ? Une petite sœur, y avait pas de doute, dans un berceau à petite sœur, pas très discernable sous les draps, avec l'oreiller qui cache la moitié de sa minuscule frimousse.

Qui est-ce qui est bien attrapée ?

Ses parents lui ont demandé « Combien tu l'aimes, ta petite sœur ? » Elle a répondu très sentencieusement : « Comme ma main ».

La Cerise était née dans un rosier, un vrai : Maman l'avait montré à Choune, au milieu de la roseraie. C'était un arbuste déjà vieux, dont trois branches s'écartaient, formant comme un berceau pour contenir le bébé ; les fleurs en étaient orangées, couleur de feu. Un rosier magnifique.

– Et moi, dans quoi je suis née ?

Comme Choune était née à la fin de l'hiver, on l'avait trouvée dans les fleurs d'un amandier. Bon, ce n'était pas aussi bien, mais il n'y a pas beaucoup de fleurs en février.

Maman était encore un peu alanguie et gardait la chambre, une religieuse-infirmière venait tous les jours pour s'occuper d'elle et lui porter le bébé que Maman prenait dans ses bras pour l'allaiter. Sœur Sophie sortait, la porte se refermait. Mais la Cerise n'était aux yeux de Choune qu'une petite larve rougeâtre, dans les bras de Maman comme sous les mousselines de son berceau.

Pourtant, Choune commençait à comprendre qu'il lui faudrait s'extraire de son rêve douillet, se pousser un peu pour faire de la place dans son paradis. Mais comme, dans le fond, elle n'était pas très contente de ce bébé-surprise, elle s'offrit d'abord un acte de rébellion.

Pour remplacer Nanie repartie dans son pays, Maman avait engagé Mado, la fille aînée de madame Lilas la cuisinière, une adolescente encore peu sûre d'elle, tout juste sortie de l'école. D'ailleurs, elle y avait eu son certificat d'études, mais que faire ? Il lui fallait au plus vite gagner sa vie pour aider son envahissante famille.

Ce n'était encore qu'une fillette de quinze ans, et elle était très fière de cette responsabilité de « gardienne d'enfants ». « Je ne suis pas une domestique, je suis une gardienne d'enfant », disait-elle. On lui confiait le bébé, emmitouflé dans la poussette, elle s'installait à l'ombre des caroubiers, surveillait aussi Choune et Mouchka, les deux cousines inséparables qu'on faisait jouer ensemble à cette époque, et la Néma, sa jeune sœur, qu'elle emmenait partout puisqu'il fallait bien que quelqu'un s'en occupe.

Le matin était encore humide, l'air parfumé bourdonnait et Mado tricotait, le berceau de la Cerise à côté d'elle, ne

surveillant que distraitement les enfants. Et les trois petites jouaient, accroupies, dans la douceur d'un jour de mai.

Mouchka, Choune et la Néma avaient cinq, quatre et deux ans et elles trafiquaient dans le sable, regrettant bien de ne pas avoir d'eau pour faire, avec leurs petits moules, des sortes de très jolis gâteaux. Elles avaient toujours envie d'eau, elles avaient le goût de patouiller dans la boue, de produire ce qu'elles appelaient du *bagali*, liquide ou presque sec, d'en façonner toutes sortes de crottes, de s'emplâtrer jusqu'au haut des bras, avec ce plaisir des choses sales, de la *cacafouilla*, disaient-elles, et le plaisir encore plus intense de désobéir car, pour des raisons de propreté sans doute, jouer à l'eau leur était interdit.

Bien sûr, est arrivé le moment où, comme elles le faisaient tout le temps, l'une des petites est allée faire pipi derrière une haie. Il s'est trouvé que c'était Néma, partie sur ses petites jambes s'enfouir dans les lilas en fleurs. L'association latente éclata immédiatement et les deux autres furent prises d'une bouffée de méchanceté : le temps de se regarder, voilà la Choune et la Mouchka, à peine cachées par une touffe de romarin, baissant leurs culottes et remplissant le seau que Néma avait abandonné.

D'ailleurs, elles se crurent d'abord démasquées : quelqu'un, elles l'auraient juré, venait d'éclater de rire. Mais Mado semblait toujours absorbée par son tricot et Néma restait cachée dans les lilas : ce ne devait donc être qu'une pie ou n'importe quel oiseau moqueur. Le coup avait réussi.

Néma commençait à peine à parler. C'était une mince brunette assez dégourdie, mais encore timide devant ces grandes qui l'acceptaient comme compagne de jeu. Aussi admit-elle facilement l'idée que les autres avaient trouvé de

l'eau pendant qu'elle n'était pas là. Elle leur proposa même gentiment de partager — mais non, dirent les deux chipies, elles étaient allées chercher cette eau rien que pour leur amie. Alors la fillette, ravie, plongea avec joie ses menottes dans le seau, préparant de bonnes petites galettes à base de sable et d'urine, pendant que les deux complices la regardaient du coin de l'œil et se marraient, vaguement honteuses, vaguement coupables et bien contentes.

Amours de pauvres

Mouchka et Choune n'ont jamais regretté cette malice, elles en rient encore ! Et pourtant... Le cœur des enfants est cruel et tendre et elles s'en voulurent un jour, non de la farce elle-même, mais que la pauvre petite Néma, avec tous ses bleus et sa vilaine veste en tricot rose, en ait été l'objet.

Car la famille de Mado et de Néma était pauvre, très pauvre — on disait alors « indigente ». Ces Bergasco, donc, étaient les parias de la petite société de Saint-Antoine, où vivaient quatre autres familles d'employés : les Fabre, les Hortez, la famille de Bourdier, le forgeron, et celle de Ben Mansour, le gardien en chef, qui parcourait à cheval le domaine pour veiller au bon ordre des choses.

Et comme les Français « de souche » se pensaient bien plus hauts dans l'échelle sociale que les Espagnols naturalisés français, qui écrasaient les émigrés espagnols de fraîche date, les Fabre méprisaient les Hortez qui méprisaient les Bergasco, lesquels, dans leur dénuement, se sentaient supérieurs à Ben Mansour, malgré l'allure de seigneur du gardien. Seuls le forgeron et sa famille se tenaient à l'écart.

Tous rappelaient à madame Lilas et à son abondante famille leur position subalterne. Ainsi, du temps où Mado allait à l'école avec d'autres fillettes, des Fabre et des Hortez, ce n'était que sourdes luttes de préséances, mépris, méchancetés sournoises : Mado ne pouvait oublier l'humiliation cuisante d'un jour où les gamines s'étaient « pissé de rire », littéralement ; l'une des Fabre ou des Hortez en avait mouillé un sac de farine et c'est elle, la

honteuse Mado, qui avait été accusée parce que Yahia, le cocher, traitait les gens non selon la justice, mais selon leur rang.

Tous les pépins, kilo de sucre oublié ou enfant à punir, retombaient toujours, au bas de l'échelle, sur madame Lilas, qui se défendait de bec et de griffes, traitant ses agresseurs de feignants, de menteurs, de voleurs ou de chochottes.

Mado, plus subtile, utilisait plutôt l'arme du ridicule : après les anecdotes décapantes qu'elle racontait aux enfants, les travers qu'elle épinglait, il ne restait plus grand-chose des Hortez et guère davantage des Fabre. Elle tournait surtout en dérision les Hortez, avec leur rêve impossible de belles manières. Ils levaient le petit doigt, faisait-elle remarquer à Choune, non seulement en buvant leur café, mais aussi en se grattant la tête. Ils avaient appelé leur fille aînée Elvire, je vous demande un peu ! Ils envoyaient pour les mariages leurs « fines installations » et pour les décès leurs « condorélances ». Assez radins, au demeurant : pour la communion de la bovine Elvire, les Bergasco, comme le font les pauvres, avaient dépensé plus qu'ils ne le pouvaient pour offrir à la gamine un superbe vase en verre filé. Mais quand était venu le tour de Mado, les Hortez s'étaient contentés de renvoyer un mouchoir.

Ils grapignaient d'ailleurs tout ce qu'ils pouvaient, cherchant à s'étendre, annexant peu à peu un apprentis pour en faire une chambre, un bout de cour pour en faire un jardin.

Pourtant, tout aurait pu se passer autrement et Mado, au lieu d'être battue par son ivrogne de père et méprisée par les Hortez, aurait pu être la fille respectée d'un honnête électricien, d'un postier ou même d'un riche épicier.

En effet à dix-huit ans, madame Lilas avait été une jolie fille et, bien que d'une famille pauvre d'émigrés espagnols, elle avait eu de nombreuses demandes. Mais elle était tombée amoureuse d'un garçon fiévreux, sec et brun, espagnol lui aussi, qui tournait avec morgue autour d'elle. Il lui parlait de façon passionnée, disparaissait ensuite pendant une semaine ou deux, fâché d'une brouille. Il était jaloux comme un malade et elle n'en était que plus éprise. Elle se livrait à toutes les pratiques divinatoires des nuits de la Saint-Jean pour savoir s'il voudrait bien l'épouser, à toutes les pratiques incantatoires pour l'y résoudre.

Et il l'avait épousée, bien sûr.

Le jour de leur mariage, il avait tant plu — « *mariage pluvieux, mariage heureux* » — que l'oued presque toujours à sec au milieu de l'allée s'était mis à couler, si fort qu'il avait débordé par dessus le pont rudimentaire aux arches vite bouchées par les ronces boueuses qu'il roulait, et qu'il avait dévalé jusqu'au pied de la grande maison.

Lilas avait donc pensé que son mariage serait très heureux.

Mais, en fait, le Paco était un homme foncièrement méchant, envieux, celui qu'on soupçonnait toujours lorsque le feu prenait dans un champ de blé ou qu'on trouvait de l'eau dans le réservoir d'un tracteur. Assez vite, il s'était découvert une maladie et avait cessé de travailler. De désœuvrement et de hargne, il s'était mis à boire. Tous les ans ou presque, madame Lilas mettait un petit au monde, tous les soirs ou presque, il la battait à tour de bras. Certaines nuits, il entraînait dans des rages telles qu'il jetait toute sa famille à la porte. Grelottant de froid et tremblant de honte, les petits Bergasco et leur mère finissaient par se réfugier chez les Bourdier, qui habitaient une maison contiguë, à l'extérieur de la ferme.

Mais Lilas était en béatitude devant son sale Paco. « Comme il m'aime ! », disait-elle en confondant tout.

Mado, qui détestait son père au point de souhaiter sa mort — « la mauvaise graine ne meurt jamais, hélas » — disait qu'il ne savait faire que ça : fumer cigarette sur cigarette, vider les bouteilles et leur coller de nouveaux petits frères — deux filles seulement étaient nées de ce mariage, Mado l'aînée et la petite dernière, la *nena* en espagnol, avant que madame Lilas ne subisse « la totale », qui l'avait transformée en une grosse dame pansue et avait mis fin à la série.

C'était donc pour nourrir son monde et fournir en vin et en cigarettes son feignant de mari que madame Lilas s'était mise cuisinière dans la grande maison. Elle n'avait pas sa pareille pour mijoter un ragoût de haricots, une purée de pommes de terre, vous préparer un gratin de macaronis, des perdreaux aux raisins ou des artichauts à la béchamel. Elle barattait le lait, roulait les petits gâteaux au vin blanc, égouttait les fromages, plumait les volailles ; de ses bras robustes, elle battait les blancs en neige et tournait la mayonnaise. L'après-midi, elle restait encore pour « mettre propre » la cuisine, passer le chiffon dans la resserre et dans la pièce du repassage ou pour confectionner des gâteaux. Elle ne rentrait chez elle que lorsque le break roulait à nouveau sous le porche, ramenant ses garçons de l'école. On ne l'entendait jamais se plaindre, mais, la langue bien pendue, elle passait ses colères sur les autres employés.

Mado souffrait de tout cela et en avait acquis une solide méfiance des hommes — généreuse et timide, bourrée de complexes, accablée de tous ces frères et sœur affamés qu'elle nourrissait en trimant comme un mulet, craintive de

l'amour et des hommes pour avoir eu le sale père qu'elle avait.

Elle se gavait de romans mais, aux bals du village, elle ne dansait jamais et se tenait honteuse sur le bord de la piste, refusant les rares invitations et à l'affût des défaillances des autres jeunes filles. De toutes façons, elle se croyait laide — ce qui n'était pas l'avis de Choune — à cause de sa maigreur osseuse, qui lui donnait du chic, et de ses cheveux, trop frisés à son goût. Elle avait très peur de rester vieille fille même si l'amour et le mariage lui semblaient ne devoir être qu'une duperie. Les anecdotes qu'elle racontait aux petites faisaient une large part aux malheurs des innocentes déshonorées par leurs amoureux, aux jeunes épouses que leur mari tuait à force de sévices, comme Majda, la très jeune Bédouine d'autrefois, qui hantait encore, paraît-il, les parages de Saint-Antoine, et aux matrones ruinées par leurs hommes, comme la grosse madame Avale-graisse, l'épicière du village dont le mari vidait régulièrement la caisse.

Ou comme la première femme du petit Bilal, le jeune chauffeur, une ravissante aux yeux bleus et au teint clair. Le gentil Bilal que les enfants aimaient tant était si jaloux de sa belle qu'il la battait comme plâtre — une de plus ! La jeune femme, pas sotte, avait réussi à le quitter et à se faire prendre comme seconde épouse par un homme riche. Et elle racontait à Mado son pauvre bonheur : « Ils sont tous si gentils avec moi ! », s'émerveillait-elle.

Bilal s'était remarié et assagi, lui aussi. « Mais cette fois-ci, j'ai pris une femme d'occasion », avait-il confié à Maman.

Les hommes sont des cochons concluait la Mado et Choune, qui n'avait pas cinq ans, approuvait gravement.

Quant à la petite Néma, elle était encore à l'âge où l'on vit au jour le jour, mais elle allait bientôt comprendre qu'elle n'avait pas droit au même bonheur que ses amies : jamais gâtée comme les autres, toujours moins bien habillée qu'elles, bien plus battue et bien plus injustement par un père trop violent — elle allait prendre conscience un jour que ces coups n'étaient pas le lot de tous les enfants, même si les fessées n'étaient pas rares en ce temps-là pour Choune et pour Mouchka. Elle allait comprendre qu'elle n'avait que de vilains tricots, qu'elle portait toujours les vieilles robes de Choune, que ses parents ne fêtaient jamais son anniversaire. Elle en devint un peu trop humble, craintive et douce, et elle se mit alors à faire un rêve, toujours le même : un jour, le Père Noël — qui peut tout — lui porterait rien que pour elle — et pourquoi pas ? — une bicyclette rutilante, aussi belle que celles qu'il avait données à Choune et à Mouchka.

Les garçons s'élevaient tout seuls. Ils étaient secs et bruns comme leur père, avec des yeux brûlants de fièvre. L'été, on voyait courir partout leurs petites jambes brunes ; de partout on les entendait jouer, rire et crier.

On les méprisait à cause de leurs fautes de français et de leurs vêtements usés. Heureusement, à force de s'exercer avec une vieille boîte de conserve, ils jouaient bien au foot ce qui rétablissait quand même un peu l'estime.

Comme un vol d'étourneaux

Il n'y avait pas que Choune, Mouchka et les petits Bergasco à courir dans Saint-Antoine.

Ce monde pépiait d'enfants.

D'abord ceux qu'on ne voyait pas : Majda, l'adolescente tuée par les coups de son vieux mari, les jeunes victimes de la grande famine de dix-sept, les bébés emportés par la typhoïde et le typhus, Tonio, un petit garçon de madame Lilas qui n'avait pas vécu et tant d'autres de l'ancien temps, si vite disparus. On en parlait à peine, mais parfois, un sensitif percevait une présence et se glaçait un instant.

Et il y avait les vivants, riches ou pauvres, arabes, espagnols ou français. Comme un vol d'étourneaux ...

Ils parcouraient la ferme, une heure ici, une autre là, couraient de grande personne en grande personne pour en tirer ce qu'ils pouvaient : vieux outils, anecdotes, petit savoir-faire. Ils se cachaient dans les bottes de paille, grimpaient aux arbres, transformaient la cave en piste de patins à roulettes. Ils goûtaient à toutes les feuilles, toutes les herbes et tous les cailloux. Ils cherchaient des trésors au ras de l'herbe : pignons de pins, clés perdues, trèfles porte-bonheur. Ils nettoyaient toutes les pierres, ils recreusaient les rigoles et ramassaient les feuilles.

Ils fondaient à vélo dans l'allée, le soir, pour le plaisir. Comme il n'y avait que quatre bicyclettes (d'où le rêve de Néma d'en avoir une pour elle toute seule), ils prenaient leur tour. Ils faisaient mine de les fouetter avec des badines d'olivier en disant que c'étaient des chevaux ou se lâchaient d'une main ou de deux ou des pieds en disant que c'était

un numéro de cirque. Le petit Tayeb, comme une grosse pelote de laine, roulait derrière eux.

Ils prenaient un *carrico* attelé d'un âne pour aller au pied des collines, dans un bosquet de cactus qui leur semblait au bout du monde et d'où ils ramenaient des figues de barbarie et des soucis sauvages. La petite carriole était toujours conduite par le déluré Farid, le plus jeune fils de Ben Mansour. Le plus souvent, dans les ombres mouvantes de l'allée, l'âne refusait énergiquement d'avancer et Farid, ce voyou, avait appris aux autres à lui enfoncer dans le derrière des bâtons d'olivier pointus. Il en saignait, le cochon d'âne, mais il refusait d'avancer. Et on tirait, et on poussait, et Farid enfonçait sa badine, *vinga que vinga* ! Mais l'âne restait là, bloqué devant une ombre et les enfants criaient après lui.

Ils savaient tirer parti de tout, fumer la moelle de l'acanthé, faire bouillir les fleurs de sureau, se gorger de réglisse sauvage. Ils faisaient flotter des écorces de palmier dans les rigoles d'irrigation. Ils jouaient à deviner la couleur à l'intérieur des boutons de coquelicot (ils disaient « coq » pour rouge, « poule » pour rose et « poussin » pour blanc). Ils exploraient les arches du pont qui faisaient comme deux petits tunnels sous l'allée. Ils plongeaient dans les grains dorés des silos, y nageaient, s'y enfouissaient ou sautaient de sac de blé en sac de blé.

Ils tuaient de longues couleuvres à coups de caillasses. Ils détournaient les scarabées de leur chemin, détruisaient d'un coup de pied les fourmilières. Ils chapardaient des bouts de raphia, des morceaux de ferraille, les fers à cheval et les clous du maréchal-ferrant.

Chacun poursuivait son rêve de Père Noël, de bicyclette enrubannée, de ballon de foot, de championnat d'osselets,

de baisers volés, de puissant génie serviable et dévoué, de Cendrillons devenues reines ou, pour Samra l'exclue, d'une simple autorisation de jouer avec les autres gamins...

Samra, maintenue par les siens à l'écart de jeux pourtant permis à ses frères, suivait avidement l'envol des enfants, en suçant son pouce. Seule au fond de la cour, la plus petite de Ben Mansour, vêtue de longues étoffes multicolores, les cheveux déjà cachés, les épiait craintivement de loin, triste et pleine d'envie. Que voyait-elle exactement, de ses pauvres yeux malades où venaient s'acharner les mouches ? Quels chemins suivait elle, Samra la craintive, hallucinée par les tourbillons de poussière, les *djenoun* et les chiens sauvages ?

Son monde secret, si elle n'avait pas eu si peur de s'y aventurer, aurait sans doute été une vision des douars d'antan, ceints de ronces autour de la fraîcheur de leurs puits, avec leurs moutons, leurs poules et leurs chèvres. Elle y aurait couru pieds nus aux milieux des lentisques et des soucis sauvages, et, déjà, dans l'odeur musquée des caroubiers en fleurs.

Mais Samra la soumise, terrifiée par la vie comme par la présence des ombres qui la hantaient, avait choisi de n'être, et pour si peu de temps, qu'un petit éclair orangé derrière le tronc des palmiers, pendant que les autres suivaient sans la voir leurs projets et leurs rêves.

Car le vent allait l'emporter bientôt, ce vent qui l'enveloppait déjà, ce vent contre lequel elle luttait en vain ; elle la première, pour n'avoir pas compris le sens de son appel.

Elle la première. Juste la première de tous.

« Ce Yaya ! »

À Saint-Antoine, l'heure était officiellement donnée par une sirène dont le son mettait longtemps à mourir : elle commençait stridente et finissait geignarde. On l'entendait loin dans les champs. Parfois, il y avait une panne et on se contentait de tirer un son de cloche en tapant avec une pièce de fer sur un vieux soc de charrue pendu à une branche. On indiquait ainsi le début et la fin de la journée de travail, la pause de la mi-journée et la reprise après la sieste.

Mais en fait, c'était surtout le break de Yahia qui rythmait la vie de la ferme.

« Ce Yaya » — comme disait madame Lilas, sans marquer le *h* — était un sacré personnage, un sorte d'Ali Baba très pieux, placide et inébranlable, avec son sarouel trop large, dont l'entrejambe descendait plus bas que les genoux, une épingle à nourrice en guise de boucle d'oreille et une chéchia comme une coupole de mosquée. Tous les jours, il amenait et ramenait ceux des enfants qui allaient à l'école et faisait au village les commissions des dames de Saint-Antoine. C'est dire que le temps traînait pour lui, de huit heures à midi au village, et qu'il s'était acquis, à ce métier, une réputation de flemme et de fainéantise bien entretenue par madame Lilas.

Lorsqu'il revenait, les contestations de celle-ci pour un kilo de sucre introuvable ou un litre d'huile oublié éclataient toujours en engueulades, injures et plaintes à n'en plus finir. Pourtant « ce Yaya » menait son affaire de main de maître, faisant le matin le tour des maisons pour prendre la liste des commissions, n'en oubliant pas

tellement, pour quelqu'un qui ne savait pas lire, et surtout imposant à la *moraille* indisciplinée qu'il menait à l'école le respect de son autorité : les gosses, dans le fond, appréciaient son impassibilité au milieu des criaileries sans fin que son office entraînait.

« Ah, ce Yaya, ce bon à rien de Yaya ! » tempêtait, bougonnait, taquinait ou hurlait madame Lilas.

Yaya haussait les épaules, laissait fulminer dame Lilas et continuait son chemin.

Le break avait de grandes roues cerclées de fer qui lançaient des étincelles sur les silex de l'allée, il était bâché à l'arrière ; une autre bâche en guise de rideau s'attachait à l'abattant du fond. Sur le banc de l'avant et ceux de l'arrière on pouvait bien enfourner une dizaine d'enfants et on voyait leurs frimousses rieuses sortir de tous les interstices possibles entre la bâche et le bois.

Au petit matin, l'attelage se postait sous le porche en attendant son chargement de gosses et ce n'est qu'au moment où le break s'éloignait en tanguant dans l'allée qu'on entendait sonner la première sirène de la journée.

Les ouvriers étaient arrivés à Saint-Antoine à bicyclette ou parfois à pied. Étaient surtout à pied les journaliers, au moment de la vendange et des moissons, des hommes venus souvent de très loin, parfois même du Maroc, pauvres, lents, résignés —souvent vêtus de haillons couleur de terre, c'étaient de très pauvres hères, ceux qui quittaient ainsi leur famille aux saisons des récoltes. Et à la fin de la semaine on les voyait se masser devant le bureau de monsieur Fabre pour recevoir leur dû. Les employés permanents venaient plutôt à bicyclette. Dans la brume froide des matins d'hiver, on les voyait approcher par petits groupes tranquilles, bavardant entre eux.

Avant que l'heure du travail ne sonne, les hommes s'étaient regroupés devant la grande maison, près du vieux figuier, juste sous les fenêtres de Choune. Ils se saluaient, bavardaient à grands éclats de voix. Il émanait d'eux une certaine gaieté, comme celle d'élèves qui se retrouvent au matin dans la cour de l'école.

Dès le break parti, chacun se rendait lentement à son poste.

Commençait alors le roulement des tracteurs, traînant avec un bruit d'enfer une herse ou des comportes de raisin à l'époque des vendanges, les tintements des fers de la forge, les piailllements du poulailler et l'appel de madame Fabre jetant son grain, les changements de rythme du générateur d'électricité, les hurlements de madame Lilas par la fenêtre : « Djibril, Djibril, monte-moi un paquet de carottes ! »

Vers les onze heures, quand, pour les anciens, le soleil se fait plus clément, arrivait le vieux *Chibani* sur son âne, les jambes ballantes et les babouches pendantes. Il avait été promu gardien de jour, sans doute pour adoucir sa vieillesse, et il venait s'asseoir paisiblement sur une grosse pierre de taille, au petit soleil, son âne à côté de lui.

Quand, du fond du jardin, Mado et les petites entendaient le roulement du break sur le ciment du porche, elles savaient qu'il était midi et qu'on allait bientôt entendre appeler de partout les enfants pour le repas. Mouchka, quand elle était là, se préparait à repartir avec son père déjeuner chez elle, au village.

Peu après, la sirène ou la cloche retentissaient à nouveau. Alors, les hommes sortaient leur casse-croûte de galettes, d'olives, d'oignons et de tomates et, sur une couverture ou un sac de jute, se prosternaient pour la

prière avant de s'étendre et de faire la sieste. Une foule de dormeurs envahissait alors la cour, le porche et le jardin. Les enfants, s'ils avaient à passer, les contournaient sur la pointe des pieds.

En hiver, au lieu de dormir pendant cette longue pause, des hommes se faisaient raser par l'un d'entre eux.

Vers la fin de la sieste, le break repartait avec sa cargaison d'écoliers. À la ferme, on couchait les plus petits jusqu'à son retour.

Quand les roues cahotaient à nouveau joyeusement sous le porche c'était l'envol des marmots vers le jardin, munis de leur goûter. Mouchka et son père revenaient du village, Choune dévalait les escaliers de pierre grise. Les hommes sentaient déjà venir la fin de la journée de travail.

Un peu plus tard, à la tombée du soir, la sirène sonnait une dernière fois et les ouvriers repartaient dans les longues ombres qui zébraient l'allée, chargés de produits divers : Khalil le jardinier et son aide Djibril, surtout, manquaient tomber tant leurs porte-bagages étaient chargés de luzerne, de poireaux, de salades et de carottes. Yaya resserrait son sarouel par des pinces à linge pour ne pas le prendre dans les pédales.

Certains soirs d'été, quand tous les marigots étaient à sec, les moutons rentraient bruyamment pour aller à l'abreuvoir. On y menait aussi les chevaux, les mulets et les vaches. Les enfants, par peur du taureau, filaient alors se cacher sous les voitures et les tracteurs, s'ils portaient ne serait-ce qu'un mouchoir rouge.

Une fois les ouvriers repartis, une paix légère comme l'ombre du soir qui tombait envahissait la cour et c'était l'heure de Ben Mansour.

Le gardien impressionnait les enfants. Il était naturellement noble, un homme tout droit issu d'un rêve d'orientaliste, toujours monté sur son étalon gris harnaché à l'arabe, avec son brun profil d'aigle, ses vêtements d'un autre âge, chéchia et djellaba immaculées. Avait-il quarante ans ? Soixante ? Avait-il cinq enfants ou douze ? On connaissait trois de ses fils, Lakdar, le tractoriste, Farid-ce-voyou, malin, chapardeur et drôle, et Mouloud, le pauvre ivrogne dévoré de culpabilité qui titubait le soir dans la cour en jurant d'une voix pâteuse à qui voulait l'entendre — c'est-à-dire aux enfants — qu'il n'avait pas bu et qu'il n'était pas saoul. On connaissait aussi, parce qu'il l'accompagnait souvent, son petit-fils rondouillard, Tayeb, le fils de Lakdar, on connaissait enfin la dernière de ses filles, Samra la brunette, mais on savait qu'il avait d'autres enfants : presque tous les ans, on faisait chez lui de grandes fêtes de mariage qui duraient plusieurs jours et Saint-Antoine résonnait alors du son des *ghaïtas* et du tambourin des danseuses parées de sequins d'or.

Ben Mansour avait connu Papa et oncle Pierre, le père de Mouchka, bien avant le début de cette histoire, quand ils étaient petits l'un et l'autre et couraient eux aussi en liberté dans cette ferme, de la cave à l'aire à battre, derrière les ronces sèches emportées par le vent.

Au coucher du soleil, il venait au rapport. Papa s'asseyait près de lui sur un banc de pierre grise, lisse et tiède, et ils conversaient longuement en arabe — le travail, la santé, la famille — en sirotant, dans de petits verres multicolores, du thé à la menthe brûlant que le gardien apportait de chez lui.

Les enfants s'affairaient dans la cour en attendant le dîner et les heures devenaient douces, trop douces — une petite île de paix dans ce monde dévasté par la guerre.

Fraulein Elsa

Dans cette ferme perdue, les échos de la guerre qui ravageait l'Europe ne parvenaient que très assourdis.

Les hommes avaient été mobilisés et démobilisés presque aussitôt : contrairement à la guerre précédente, les femmes n'avaient pas régné seules longtemps.

Dans la maison principale, on écoutait un peu les informations officielles et les plaisanteries des chansonniers mais on ne les commentait guère, surtout devant les enfants. Pour les autres, et pour ce qu'on en savait, madame Fabre vénérât Pétain, qui avait beaucoup fait pour la religion, et madame Lilas et ses enfants n'aimaient pas beaucoup Franco ni, du coup, ses amis Hitler et Mussolini.

Et tout le monde détestait les Allemands.

Or des Allemands, on allait en avoir bientôt un exemplaire femelle qui conforterait tout un chacun sur la légitimité de son antipathie.

En cet été quarante et un, le territoire des enfants n'était plus sous les caroubiers, il s'était déplacé sous les casuarinas. Peut-être qu'elles aimaient être là, les jeunes femmes qui les gardaient, sous les grands arbres, pas trop loin de la maison. Il faisait, même à l'ombre, une chaleur enveloppante, sèche et douce, mais étouffante.

Les petites, dos nus, portent des barboteuses à fleurs, bouffantes, avec des hauts « bain de soleil ». Choune a sur la tête un chapeau à fond plat de Niçoise qu'elle déteste ;

ses cousines en ont d'encore plus moches en forme de capotes.

Et en barboteuses, elles barbotent dans le petit bassin. Une tête de lion en céramique sort d'un muret d'azulejos bleus, d'un beau bleu sombre sous le bleu des arbres, contre le bleu des pervenches. Le lion roux crache de l'eau dans un bassin peu profond. Il est bordé de belles dalles carrées bien régulières, que les petites filles nettoient avec des balayettes en branches de casuarina, jusqu'à la dernière trace de sable.

Au milieu du bassin, s'élève une vasque de marbre, avec un jet d'eau, et autour, pour que les poissons rouges puissent s'y cacher, des coquilles d'huître superposées qu'on est allé chercher autrefois, bien avant la naissance des petites, là-bas dans la montagne, là où aboient les *chacails* la nuit. Il y a là-bas une grande carrière pleine d'huîtres et de sable qu'on a ramenés par plein camion à Saint-Antoine. Choune la connaît très bien, même si elle n'y est jamais allée : c'est par là, au pays des chacals, que passent Tom Pouce et Jeannot Lapin quand ils se sauvent la nuit pour rejoindre l'Île Mystérieuse, dans les histoires que Papa lui raconte le soir quand il la prend sur ses genoux.

Les enfants, ce jour-là, sont Néna, Choune, Mouchka et sa petite sœur, un bébé de deux ans, potelée, toute douce et blonde. Les deux nurses, Mado et Fraulein Elsa, les gardent, assises sur un banc, en tricotant des culottes en coton perlé — ce coton d'avant-guerre qu'on récupérait en détricotant les grands couvre-pieds de coton blanc des grand-mères.

Fraulein Elsa est une fausse rousse anguleuse et, dit-on, Allemande. « Moche et Boche », comme dira bientôt Mado. Peut-être qu'elle n'est que Suisse allemande, la

malheureuse, mais pas de pitié pour les garces ! Car Fraulein Elsa est une garce, même si la maman de Mouchka ne le sait pas encore.

La Cerise fait l'inexistante sous la capote et la moustiquaire de son berceau ; l'autre bébé, qui commence à peine à tenir sur ses jambes, joue sagement aux pieds des jeunes femmes.

Il fait si chaud, si étouffant, que marcher dans l'eau est permis. Pour les grandes, le jeu est de partir du lion, et d'entrer dans le bassin, où l'eau arrive un peu au-dessus des genoux, — glissade aventurée, on se rattrape de justesse à la vasque —, de ramasser une huître au fond, puis, en poussant sournoisement les autres pour essayer de les faire tomber, de revenir la poser sur les dalles du rebord.

Et voilà que Fraulein Elsa, piquée par on ne sait quelle mouche, pousse le bébé à aller jouer avec elles. La petite a un peu peur, elle n'en a pas envie. Fraulein Elsa la soulève et la pose dans le bassin. Le malheureux bébé essaye d'avancer, titube, fait quelques pas, glisse, tente un geste vers la vasque et s'étale dans l'eau, barboteuse et chapeau compris.

Avant même que les enfants aient pu éclater de rire, Fraulein Elsa, ses cheveux roux hérissés en flammes sur sa tête, surgit comme une furie, saisit l'innocente, lui enlève sa barboteuse et sa culotte et avec ce qu'elle a sous la main, une tapette à mouches en grillage, dents serrées, regard dément, se met à fesser à tour de bras le petit derrière tendre. La tapette est abîmée, un peu du grillage est déchiré et l'enfant saigne, pendant que la Fraulein frappe à toute volée sans pouvoir s'arrêter.

Cruauté et injustice des Boches !

Longtemps, avec Mado, les enfants ont revécu cette histoire.

Au début Mado aimait bien Fraulein Elsa, elle lui demandait si elle ne connaissait pas un truc pour faire la vaisselle plus vite et Fraulein Elsa connaissait un truc, essuyer les couverts et laisser sécher les assiettes.

Et puis un jour, Mado, avec la pelle pleine de braises de la cuisinière, s'est fait une énorme brûlure à la cuisse, très laide, et l'autre passait son temps à lui relever haut sa jupe, de plus en plus en plus haut, pour voir la plaie, au prétexte de la plaindre. Par imitation, le bébé, du plus loin qu'elle voyait la jeune fille, fonçait sous sa jupe en répétant « pov' Mado, pov' Mado ». La pudique Mado s'en agaçait.

Mado était patriote et détestait les Allemands. Elle détestait Hitler, elle détestait les nazis, elle apprenait aux petites à se moquer de l'équipe au pouvoir : « *On n'a jamais vu ça, Hitler en pyjama Et Mussolini et Mussolini, En chemise de nuit. Le général Franco, Et sa cousine Margot, Partir à la chasse, Partir à la chasse, Aux escargots* » leur chantait-elle sur l'air d'une rengaine à la mode. Elle colportait toute sorte de on-dit : les Allemands semaient les campagnes de joujoux piégés qui explosaient dans les mains des enfants, enfants qu'ils tuaient, d'ailleurs, en les tenant par les pieds et en leur fracassant la tête contre les murs, de Gaulle était le fils illégitime de Pétain et Franco était amoureux de sa nièce.

Mais elle pouvait aussi être si romanesque, cette gamine de quinze ans ! Elle chantait alors *La valse brune, Le mauvais garçon* ou, avec les yeux perdus et un demi sourire : « *Une nuit par un beau clair de lune, On m'a dit quelques mots enjôleurs, Le bonheur est entré dans mon cœur* ». Choune et Mouchka se demandaient ce que c'était que ce « *jôleur* » qui rendait si heureux.

Etait-ce le « bochisme » présumé de Fraulein Elsa qui fit découvrir à la jeune fille le voyeurisme et le sadisme de la dame, ou le voyeurisme et le sadisme qui lui firent détester davantage les Allemands ? C'est à travers Mado que Choune et Néma détestaient les Boches et tout spécialement Fraulein Elsa dont on disait que les coups trop fréquents finiraient par abrutir le bébé. Elles plaignaient Mouchka d'avoir une maman qui ne s'en rendait pas compte.

Pourtant, un jour, l'Allemande avait dépassé les limites, a raconté Mouchka à sa cousine : trouvant un très mauvais goût au thé que Fraulein Elsa lui servait et supposant qu'elle ne lavait jamais la théière, la mère de Mouchka était allée à la cuisine, avait soulevé le couvercle... et qu'est-ce qu'elle avait trouvé moisissant dans le fond du pot ? Un gésier de poulet ! Mouchka pensait que c'était un scandale, mais Choune ignorait ce qu'était un gésier.

Avec l'été, l'Allemande s'en est allée et on n'a plus jamais entendu parler d'elle.

Une ferme comme une île

En ville, tout sentait la misère. Oran était horrible. Plus gris et plus sale que jamais, avec ses vitres passées au blanc ou au bleu et consolidées par du papier collant — c'est ce qu'on appelait « la défense passive ». On y manquait de tout, ça sentait la pisse, les trottoirs, les murs étaient couverts de slogans du genre « *Un seul but, la victoire* », mais parfois aussi « *Mort aux juifs* ».

Aussi, à cause des restrictions, de la crainte des bombardements et, selon Choune, de la mauvaise odeur des rues, Mamée, Marraine et leur pékinois avaient quitté la ville et son sinistre jardin public avec ses allées goudronnées creusées de tranchées, ce « Petit Vichy » aux couleurs de guerre et de peur.

Ces dames avaient prétendu qu'elles venaient pour aider Maman à s'occuper de la Cerise, mais à les voir discuter entre elles, rire et organiser le monde, Choune pensait que c'était surtout bien plus amusant pour elles que de rester en ville.

Car la ferme ne vivait pas trop mal, repliée sur elle-même. Mais comme « on manquait de tout », on se débrouillait.

On fabriquait tout : de gros savons noirs puants, avec de l'huile et de la soude ; du café, avec de l'orge torréfiée, des caroubes grillées ou de la chicorée ; du vinaigre avec du vin qu'on laissait tourner ; des tissus bruts, des *baïks* blancs que savait encore filer et tisser la femme du petit Bilal, à partir de la laine des moutons ; des espadrilles, avec la toile

de vieilles bâches et des semelles en alpha tressé, qui se défaisaient en marchant.

« Ce Yaya » portait les olives au pressoir du village et on recevait en échange une huile fastueuse, fruitée et plus verte que jaune. Même si l'on achetait, avec les bons, le pain du village, un pain pas si mauvais que ça, jaunâtre, à la farine de maïs, on avait, grâce à la production de la ferme, suffisamment de farine de blé dur et de semoule pour confectionner des *kesras*, ces galettes cuites dans de petits fours de terre, à même le sol. On s'était même essayé au pain d'épice et au pain au lait, mais ces dames avaient jugé le résultat trop médiocre pour qu'il fût utile de recommencer — ce qui n'était pas l'avis de Choune.

Madame Lilas barattait le lait pour récupérer la crème, battait la crème pour faire du beurre. On mettait du lait à cailler dans des faisselles et on le mangeait frais, avec de l'huile d'olive et du sel ou de la crème fraîche et des fraises — on appelait ça le fromage « blanc » — ou bien on faisait égoutter les faisselles et on obtenait des tomes fraîches, qu'on mettait à affiner sur des claies de paille, dans un garde-manger aéré, c'était alors du fromage « fait », plus ou moins crémeux, plus ou moins coulant, dont les adultes se délectaient. Bien secs, on en mettait aussi en conserve dans des bocaux d'huile. Derrière la cuisine, les petites pièces fraîches où se trouvaient la baratte et les garde-manger étaient délicieusement imprégnées de toutes ces odeurs de laitages.

Non sans répugnance, Maman récoltait le miel, en pressant les rayons gluants dans des mousselines propres ; on les faisait fondre ensuite et on les filtrait pour confectionner les bougies.

On utilisait pour la lessive de la cendre et de petits fruits noirs qu'on appelait du sapindus. On fabriquait des liqueurs avec du marc de raisin et des écorces d'orange.

Chaque famille, sauf les Ben Mansour, tuait le cochon, et offrait alors aux autres de ces choses fraîches, comme le boudin, qui ne se conservent pas. Les plus pauvres se partageaient une bête et disaient « On a fait tuer un demi cochon, un quart de cochon ». On tuait des moutons et des poules, des lapins et des canards. On tuait des pintades que madame Fabre gavait, les jours précédents, d'oeufs de fourmis pour leur donner du goût — quelle patience ! Elle les forçait même parfois à boire le verre du condamné, un peu de marc.

Le manque de sucre, de café, de chocolat, les coupons de tissus qu'on n'avait pas touchés et les recettes pour s'en accommoder constituaient l'essentiel de la conversation des trois dames. Marraine, qui avait fréquenté une école ménagère, trouvait là quelque autorité — ce dont elle avait bien besoin car, en général, comme elle passait son temps à rire, on ne la prenait pas au sérieux.

Et on te tricotait des vêtements en défaisant les vieux tricots d'avant-guerre, et on te fabriquait des chemises de nuit et des chemises de jour avec les jupons du trousseau des grand-mères, et on te rallongeait les jupes en y incrustant joliment des bandes récupérées dans de vieilles robes, et on te démaillait les cache-couvertures en coton perlé qu'avaient tricotés ou crochetés les générations précédentes pour en retricoter et recrocheter des culottes et des corsets pour les enfants, et on te fabriquait aussi pour eux de pauvres poupées de chiffon et de vilaines couronnes en carton colorié pour la fête des rois.

Comme on manquait de carburant, seuls les rares voyages jusqu'à la ville se faisaient en auto — des autos traînant leur remorque de gazogène. Mais pour aller au village on ne se déplaçait qu'en carriole : le break de Yaya ou la trotteuse d'oncle Pierre, montée sur pneus, élégante et confortable. Les tournées d'inspections dans les champs se faisaient à cheval.

Au printemps, Papa, Maman et Choune prenaient parfois aussi des bicyclettes pour aller, par la route nationale, jusqu'à la ferme d'oncle André, le cousin de Papa. On mettait la Cerise sur le porte-bagages de Papa mais Choune pédalait de toutes ses forces. Papa la poussait aussi beaucoup : il y avait bien deux ou trois kilomètres entre les deux fermes.

C'était la guerre, pourtant tout avait encore un tel parfum d'innocence et de bonheur !

Apprentissages

Aussi, à cette époque, Choune ne détestait-elle pas la guerre, bien tranquille sur son île entre Maman, Mamée et Marraine, à faire des Nénette et Rintintin¹ avec leurs restes de laine, à se régaler de caillé à l'huile et au sel, à échanger ses tartines de confitures contre le goûter de Néma — sans imaginer un instant le plaisir qu'elle pouvait lui faire — et à attendre, à la fin de la sieste, le retour du break de Yaya et l'arrivée de la trotteuse d'oncle Pierre, pour retrouver tout son monde.

Malheureusement, bientôt, Maman et Mamée commencèrent à penser qu'il fallait faire de Choune une jeune personne accomplie.

Et Marraine et le pékinois ? Je crois qu'ils s'en fichaient : Marraine, qui était toute jeune, ne pensait qu'à rire, à plaisanter et à se passer de la teinture sur les jambes pour avoir l'air de porter de bas de soie. Le pékinois qui, lui, n'était plus très jeune, s'occupait surtout à essayer d'avaler des mouches ; ce qui, quand il y parvenait, le faisait vomir dans les beaux escaliers de pierre grise. Disons que Fou-Tchéou, le pékinois de Marraine, n'était pas un jeune homme accompli.

On commença donc par apprendre à Choune à faire la révérence, comme les belles princesses des *Contes* de Perrault. Choune aimait beaucoup ce grand livre à tranche dorée, magnifiquement illustré, un cadeau de Marraine

¹ Personnages porte-bonheur fabriqués avec de petits écheveaux de laine.

pour ses quatre ans ; la robe de bal de Cendrillon et celle couleur de lune de Peau d'Âne y étaient vraiment, comme le disait l'histoire, les plus belles robes « qu'on eût su voir ».

Va donc pour la révérence, comme la faisait d'ailleurs Cendrillon devant le prince, d'autant que le plus grand plaisir de Choune était de se déguiser pour ressembler à ces belles dames en robes longues. À sa suite, Mouchka, la grande Adèle, fille des Hortez, et la Nénéa étaient priées de faire de même. On disposait de peu de choses, une vieille tenue de communion d'on ne sait qui, un déshabillé chamarré, quelques chiffons. Adèle portait fièrement une vieille robe de fête de sa mère, d'un violent jaune canari. Dans ces oripeaux, Mouchka, Choune, Nénéa et la grande Adèle se mirent donc à se faire cérémonieusement révérences sur révérences.

Mamée, comme une dame de l'ancien temps, tenait beaucoup à l'allure, au maintien et à la dignité. Il faut savoir « se tenir » avait-elle appris à Maman et à Marraine, entendant par là qu'il fallait savoir se maîtriser. Elle n'avait jamais pu inculquer sa morale stoïcienne au pékinois, mais il lui avait semblé que Choune serait une meilleure recrue.

– Cette enfant ne se tient pas bien droite, a-t-elle donc remarqué.

Aussi, malgré le peu d'enthousiasme de Maman et les protestations de Marraine, voilà la Choune affublée d'un large collier de grosses perles de bois qui doit l'empêcher de ployer le cou et obligée d'arpenter le long couloir qui dessert les chambres avec un port de reine, tête haute, menton relevé par le collier, un livre sur la tête, un manche à balai passé entre ses bras et son dos pour qu'elle se tienne bien droite. Et ça, aucune princesse de conte de fées ne l'a jamais fait.

Et voilà qu'en plus, Maman, Mamée et Marraine découvrent qu'il serait temps que Choune apprenne à lire et à écrire. Maman commence par la mettre aux bâtons et aux rangées de *o*. La voilà donc encore, dans sa jolie chambre rose en train de tirer la langue pour s'appliquer à remplir ses lignes, avec le collier de cinq rangs de perles de bois qui lui redresse le cou.

Dehors, c'est la fin somptueuse de l'été. Le jardin l'appelle, de la caresse de ses grands arbres, de ses ombres moirées et de ses lourdes odeurs de géranium : il serait si bon de ne pas être enfermée dans sa chambre !

Et pendant ce temps-là, la Cerise, assise au salon dans sa chaise de bébé, fait des bulles avec sa bouche, des pitreries avec ses yeux et monopolise l'attention des trois dames et du pékinois.

Enfin, Maman, Mamée et Marraine ont une très bonne idée. Puisque Choune est encore trop petite pour aller à l'école, pourquoi ne serait-ce pas madame Fabre qui lui apprendrait à lire, puisque madame Fabre est une ancienne maîtresse d'école ?

Les Fabre sont des gens très comme il faut. Monsieur Fabre, le gérant, tient la comptabilité de Saint-Antoine et, dans son petit bureau sombre, prépare la paye des ouvriers. Il est né en France, ce qui n'est pas rien, et a été légèrement gazé en dix-huit. Il en garde un côté souffreteux et une petite toux mauvaise. Il a le teint pâle des hommes qui vivent toujours à l'ombre. C'est un monsieur, un « Français de France », rendez-vous compte ! Quant à madame Fabre, c'est la respectabilité même et Mamée l'apprécie beaucoup. C'est une femme instruite et digne, qui a de la religion et qui porte, le dimanche, un

corsage de soie puce, haut fermé par une broche en camée, et un beau missel relié en cuir fauve. Bien bustée, elle abrite dans son ample coffre une superbe voix, si bien qu'à Noël, pendant la messe de minuit, du haut de la tribune, c'est elle qui chante « Minuit, chrétiens » *a capella*. Cette vaste voix bien timbrée qui tombe des cintres fait frissonner les fidèles. Elle s'occupe aussi du poulailler, apprend à lire aux petits enfants de la ferme et soigne les ouvriers quand ils se blessent ou sont soudain pris de fièvres. Ses filles ont quitté Saint-Antoine, elles sont pensionnaires à Oran dans une école religieuse.

Choune abandonne donc sa captivité, l'observation triste du bassin et l'appel insistant des casuarinas et se recentre sur la cour rectangulaire de Saint-Antoine, qu'elle traverse tous les jours dans sa longueur en sautillant gaiement pour aller apprendre à lire chez madame Fabre. Et ce changement lui plaît beaucoup, parce qu'elle aime bien apprendre à lire, parce que madame Fabre lui enseigne aussi, après sa leçon, à jeter du grain aux poulets et surtout parce qu'il y a dans cette maison tous les jouets des deux grandes filles, en particulier tout un petit mobilier en bois tacheté et toute une collection de *Semaine de Suzette* d'avant-guerre qu'elle espère savoir bientôt lire.

Madame Fabre est très bien équipée, elle a un livre de cours qui s'appelle la méthode *En riant*. « *Toto et Riri ont vu la souris* » déchiffre Choune. Les personnages Toto, Riri, ressemblent aux dessins que font les enfants : un rond pour la tête, un rond pour le ventre, des bâtons pour les mains et les pieds aux cinq doigts écartés. Il y a aussi une petite fille, Lili, avec une jupe en triangle à la place du ventre, des chats, des souris et des lapins et aussi un cochon : trois ronds décentrés, l'un dans l'autre — le ventre, la tête, le groin — une queue en tire-bouchon en

haut, quatre pattes de longueur inégale en bas, les deux plus courtes figurant les pattes de devant.

Dans sa chambre rose, devant la fenêtre d'où l'on voit le bassin endormi en hiver, assise à sa petite table de travail, Choune fait des rangées de *o*, petite queue en l'air. Et elle dessine le cochon, qui leur ressemble. Le cochon rose, presque humain, celui qui ne veut surtout pas qu'on le fasse mourir — celui dont les hurlements de mort vont bientôt remplir la ferme.

Choune, formée par la méthode *En riant*, découvre le dessin : chats, souris, lapins, cochons, petites filles et sapins de Noël. Elle a un cahier où Papa aussi lui a fait des dessins. Mamée, qui a un vrai talent de peintre, lui représente sur un carton ce qu'on voit des fenêtres du hall : l'arbre noir et la maison brune au fond de la cour. Choune trouve ce tableau magnifique, tellement ressemblant.

Dans un tiroir de la commode du hall, elle serre ce dessin avec ses autres trésors de jeune savante. Dans une boîte, elle accumule là les pauvres bons points que madame Fabre lui a donnés : des bouts de papier où il est simplement écrit « *1 bon point* » ; c'est aussi là qu'elle range soigneusement la méthode *En riant* couverte de papier bleu. Elle y garde aussi un crayon à encre, un album à coloriage et un petit livre en chiffon, qu'elle prête maintenant au bébé. Et — mon Dieu quelle horreur ! — un canevas pour faire du point de croix avec une grosse aiguille à bout rond.

Pique l'aiguille et ressorts, c'est Mamée qui le lui apprend. Une rangée dans un sens, une autre rangée dans l'autre et il faut que tous les points soient égaux. « Applique-toi, après tu pourras aller jouer ». Des petits bâtons inclinés, comme quand on apprend à écrire.

Qu'elle n'aime pas ça !

Enfile l'aiguille à laine. On prend un bout de laine, on le plie en deux sur la pointe la plus fine de l'aiguille. On crache bien dessus. On pince très fort avec les ongles. C'est agaçant. La colère monte du bout des doigts, par un frissonnement des nerfs horripilés. On essaye ensuite d'introduire le bout de laine fortement plié et écrasé, et mouillé faut voir comme, par le chas de l'aiguille. Ça ne marche pas : il y a toujours un brin de fil qui entre, mais pas le fil tout entier, et les autres brins se mettent en bouchon de l'autre côté.

– D'ailleurs, tu tiens ton aiguille comme une pioche, dit Mamée.

Et crache et crache sur ton fil.

Choune est assise au salon dans sa petite chaise à bascule, après le déjeuner. Pendant que ses parents prennent leur faux café, elle regarde dans le vague. L'hiver se déchaîne et elle en attend elle ne sait pas quoi.

– À quoi tu penses, Choune, Chouquette, Chouchou ?

Choune aimerait être une princesse ou voir apparaître une fée, et elle n'est pas contente de n'être qu'une jeune personne à accomplir. Aujourd'hui elle n'aime pas Maman, ni Papa, ni Mamée, elle n'aime personne, ils ne peuvent pas savoir à quoi elle pense. « *Le ciel est noir, la terre est blanche* ». L'arbre au fond de la cour est noir et la cour est boueuse, le vent chasse les nuages derrière la maison de Mme Horte. « Je pense à rien ».

... Et ils la croient.

La maison brune

Dans ces après-midi d'hiver, la maison de madame Hortez est une forteresse au fond de la cour, du côté des étables, de la porcherie et de la charcuterie. Il faut franchir des caniveaux visqueux pour y entrer. C'est un antre noir, la plus fermée des maisons de la ferme.

Monsieur Hortez, le commis, organise et supervise les chantiers en se grattant la tête avec affectation. Madame Hortez est une forte femme qui va de ferme en ferme préparer les cochons. Elle fait la charcuterie à pleins bras, mais elle a gardé dans ses armoires, en souvenir de son heure de gloire, cette robe de satin jaune vif qu'elle avait portée, quand elle était encore mince, au mariage de sa belle-sœur.

Madame Hortez la *cochonnière* aux bras ensanglantés, madame Hortez, comme une grosse Parque, préside aux mystères de la vie et de la mort.

Le grand pin noir abrite cette maison sombre, dont toutes les fenêtres, bien protégées de barreaux, ont toujours les volets fermés. La cour de madame Hortez est obscurcie par un auvent, ceinte de murets avec, au-dessus, une grille de fer renforcée de grillage, une grille où des piques comme des hallebardes sont là pour déchirer le corps des garnements chapardeurs. On ne peut entrer que par un portail de fer toujours fermé.

Dans la cour, de chaque côté du portail, madame Hortez a planté dans des bidons de tôle deux grosses touffes de marguerites qui sentent très mauvais et partout

ailleurs, dans des récipients de fortune, des plantes chétives qui semblent avoir peur de vivre dans cet air pauvre.

Sur l'un des côtés de cette triste cour, il y a une petite construction avec deux portes. L'une de ces portes permet à madame Hortez de passer directement dans la pièce où, dans les éclaboussures de sang et de viscères, elle charcute le cochon éventré. L'autre ouvre sur le débarras des naissances ; on y a fait ouvrir un trou pour les chats, un petit trou bien rectangulaire : ce débarras est la pièce des chats. Quand madame Hortez a des petits chats qui lui sont nés, « des petits chats de naître », Choune et la Cerise, qui commence à marcher, vont les voir en visite : derrière la porte, une grosse caisse de chiffons, dans une demie obscurité, et tous ces petits êtres qui bougent doucement, de minuscules et très jolis chatons.

Mais ces fragiles chatons, Choune sait qu'on les noie. Adèle le lui a dit et elles se sont arrangées pour aller les voir quand on les plonge dans le bassin, enfermés dans un panier à salade. Après, leurs petits yeux voilés de blanc sont morts. Les petites filles aimeraient bien les enterrer dans le sable, comme Blanche-Neige, mais Mamée les gronde en leur disant que la mort est grave et qu'il ne faut jamais jouer avec la mort.

Mais pourquoi Madame Hortez a-t-elle des petits chats, si c'est pour les tuer ?

C'est une maison d'où se dégage, dans toute cette ombre, un sentiment de malaise : un peu d'appréhension, ou même une sourde culpabilité. Choune y rattache le souvenir obscur de très grosses bêtises, ou peut-être plutôt d'y avoir appris de très vilaines choses auxquelles les petites filles ne devraient jamais penser. Si vilaines qu'à vrai

dire, elle n'arrive pas à se souvenir de ce que c'était. Seul persiste et insiste le souvenir d'un souvenir.

La cuisine des Hortez est très sombre. Au milieu de la pièce, une table toujours recouverte d'une toile cirée un peu poisseuse ; au-dessus, une ampoule avec son abat-jour émaillé pose un rond de lumière dans la pièce obscure. C'est là que mange la famille, là qu'Adèle fait ses devoirs, là que jouent Adèle et Choune.

Le lit d'Adèle est dans la salle à manger aux volets fermés, un lit « cosy », c'est-à-dire formant divan, adossé à des étagères ornées, sur des napperons au crochet, de gracieux objets comme une danseuse en verre filé ou un petit sabot en porcelaine. Sur le lit lui-même, Madame Hortez a disposé un coussin froncé en soie rouge et une superbe poupée de salon en robe de bal, avec laquelle il est interdit de jouer. Les autres meubles de la salle à manger sont de style Henri II et les Hortez ont un « poste ».

Choune apprécie beaucoup Adèle, parce que c'est une grande : elle va à l'école et elle répète à la petite tout ce qu'on lui apprend, même les vilaines choses. C'est ici que Choune apprendra tout ce qu'elle ne devrait pas savoir, tous les secrets des grandes personnes sur les naissances et sur les morts, sur le Père Noël et le petit Jésus. Mais quoi précisément ? Dans son souvenir, elle ne trouve qu'un bloc sombre, vaguement malsain, vaguement interdit, des choses auxquelles il vaut mieux ne pas penser parce qu'elles font peur. Mais elles fascinent, aussi, et c'est pourquoi, dès qu'elle en a fini avec les leçons de madame Fabre, dès que le break ramène Adèle de l'école, Choune se précipite dans la maison brune pour retrouver les confidences de son amie.

Madame Hortez n'est pas là, c'est l'époque des cochonnailles. Adèle doit ranger la maison et faire le ménage : elle apprend à Choune comment travailler. Elles lavent la vaisselle et la sèchent : assiettes empilées, on essuie en même temps le dessus de la première et le dessous de la dernière, le dessus de la seconde et le dessous de la première, passée sous la dernière, jusqu'à épuisement de la pile. On fait attention, en essuyant les couteaux, de ne pas passer le torchon sur la partie coupante.

Elles balaient, Choune n'est pas très dégourdie pour le faire, elle s'envoie la poussière sur les pieds. Et les filles qui reçoivent de la poussière sur les pieds quand on *baliye*, c'est bien connu, elles ne trouveront pas de mari. Pour la consoler, Adèle apprend à Choune la chanson des filles sages : « *Quand les maisons sont propres les amoureux y vont (bis), Ils y vont quatre à quatre, en jouant du violon (bis), En jouant du violon, la destinée, la rose au boué, En jouant du violon, la destinée, ohé !* » Aussi passent-elles par terre le *chiffon du parterre* pour que tout brille. Sur la table elles essuient la toile cirée.

Les amoureux — lesquels, grand Dieu ? — peuvent venir, l'ancre noir est propre comme un sou neuf.

Puis, dans la cuisine, elles jouent à la maîtresse et l'élève. Adèle sort ses cahiers de réitations copiées à l'encre violette, illustrées sur la page de gauche par un dessin imaginé par l'élève. Elle montre à Choune ce que la maîtresse a écrit dans la marge : B, AB, TB. Elle lui répète aussi les histoires qu'on se raconte à l'école, des histoires de revenants à vous donner la chair de poule. Elle lui fait croire qu'à l'extérieur de la ferme, sous sa fenêtre, elle entend parfois pleurer, la nuit, Majda la sauvage, la mal mariée d'autrefois ; elle lui raconte comment font les maris pour tuer leur femme en les rouant de coups et elle insinue

avec malveillance que c'est ce qui va finir par arriver à madame Lilas.

Mais pourquoi les hommes ont-ils des femmes, si c'est pour les tuer ?

Est-ce cela qu'elle lui apprend — que Choune ne devrait peut-être pas savoir ?

Elles donnent leurs assiettes aux chats. Elles jouent à la marchande. Elles jouent à Noël et à la crèche. Pendant les dernières heures avant que la nuit tombe, elles sortent ramasser de la mousse, toute cette douce mousse de Noël qui ronge les murs, les pierres, la terre battue. On la découpe avec la terre qui est dessous. Adèle a la chance d'avoir un miroir de poche, on en cache les bords sous la mousse et ça fait, pour leur crèche, un étang. Elles émiettent du coton pour la neige et dans la terre glaise qu'elles utilisent d'habitude pour faire des assiettes et des tasses, elles représentent comme elles peuvent saint Joseph, la Vierge et le petit Jésus.

Rien de malsain ni de vicieux dans tout cela. Alors, pourquoi cette impression persistante de malfaisance, de vilaines choses interdites ?

Adèle a un grand frère, bientôt militaire et une grande sœur, la dénommée Elvire. Qu'a-t-elle appris en les observant, qu'a-t-elle appris en observant ses parents ? Qu'a-t-elle appris à Choune, que la petite refuse et qui la fascine ? Que lui a-t-elle dit, que Choune répétera bientôt à sa grand-mère ? Pourquoi ces réminiscences obscures, cette sensation de corrompu, de néfaste — de pas bien — sont-elles liées à cette crèche moussue, à ces cahiers d'écolière, à Majda la revenante, aux chats passant par la chatière et à ces poupées découpées à l'école dans du

carton, sur lesquelles elles font tenir des déguisements, eux aussi découpés ?

Noir et noir et encore noir. La nuit tombe sur ces secrets.

On ne voit plus que le trou clair de la chatière.

Le cochon

Les enfants ont été chassés du jardin par l'hiver, les feuilles ont dégoutté dans leur cou, si loin qu'on puisse creuser, le sable est mouillé et sa surface est comme martelée par les gouttes, on ne peut plus s'asseoir sur les bancs trop humides.

Le ciel marron se reflète dans les flaques de la cour boueuse, les enfants mettent exprès le pied au plus profond de la flaque, pour en chasser l'image du ciel et aussi pour nettoyer leurs souliers. Derrière le grand pin, le vent d'ouest fait filer les nuages, bruns sur un ciel gris.

Les averses dégringolent sur la terrasse et dans la cour. Les gouttes drues font de grosses cloques qu'on appelle « les cornes du diable ».

La chevelure ruisselante des grands arbres interdit l'entrée du jardin. Le vent les démène. Les hautes têtes s'agitent en folie. Du plus haut, parfois, une branche s'abat, la chair orange de l'arbre apparaît à vif.

Le monde des enfants se recroqueville, un petit espace devant et derrière : l'abri de la grande maison le matin, et l'après-midi, le petit jardin des orangers ou le fond de la cour. Le grand jardin, les vignes, la cave, le dépôt de ferraille, l'allée d'oliviers et de casuarinas, les mimosas, le bosquet de figuiers de barbarie se gommement dans le gris de l'hiver. Bientôt Noël.

Dans le petit jardin des orangers, au portique des balançoires, pendus par les pieds au trapèze, les enfants jouent au « cochon pendu ». Et ils se gavent d'oranges. Si

l'orange est sanguine, le jus sanglant gicle, « Ogresse, ogresse ! » crie Mouchka à sa cousine.

Derrière les orangers sont les étables et la porcherie. Les hommes vont chercher le cochon, on entend ses hurlements, toute la ferme s'emplit des cris de terreur du cochon qui ne veut pas mourir. « Non, pas ça », crient les enfants et ils se bouchent les oreilles.

Par les deux pieds, le cochon est pendu, dans la petite pièce sombre qu'on appelle la charcuterie. Le sang s'écoule dans un seau.

Sang et urine. Une urine forte et brune, à l'odeur de bête et chargée de sang — de plus en plus de sang, presque noir, chassant l'urine brune — s'écoule dans un caniveau cimenté, devant la charcuterie, jusqu'au fond de la ferme. Le grincement cadencé des balançoires ressemble aux cris du cochon, les flaques d'eau, dans la cour, sont couleur de pisse de cochon. Cris humains de la bête. Égorgé, éventré, le sang s'écoule dans un seau. Madame Horteز la *cochonnière* a les bras couverts de sang.

Madame Horteز la *cochonnière* a les gestes précis de ceux qui connaissent leur métier. Et hache et hache la chair à saucisse dans une machine appropriée. « Je te hacherai menu comme chair à saucisse » dit l'Ogre. « Oh non, pense Choune, je ne veux pas être mangée ! » Madame Horteز bourre des intestins de sa préparation. Elle coupe le foie en menus morceaux. De l'autre côté de la rigole sanglante, les enfants regardent en groupe bien serré. De grosses marmites cuisent sur les fourneaux du fond.

Sang et urine, tripes et boyaux.

Samra, haute comme trois pommes, s'avance un peu pour voir.

De temps en temps, les enfants quittent le spectacle de madame Horteز au travail, pour aller jusqu'à la porcherie

voir les cochons encore vivants. « *Cochina, cochina* », les grosses grasses truies dégoûtantes : « Qu'on les tue, qu'on les tue, c'est bien fait ! ».

Les garçons Bergasco viennent s'emparer de la vessie. Ils se sauvent avec elle derrière la ferme. Ils la gonflent, mais c'est pour se forcer à porter à leurs lèvres la chose immonde. Ils jouent au foot, mais c'est pour rouler le viscère dans la boue. Les petites filles exagèrent leur horreur et leur dégoût, les enfants courent et hurlent, piétinent en criant, s'approchent d'un grand coup ou s'éparpillent.

Un tourbillon de vent se lève qui leur arrache la vessie et l'emporte au loin, l'accroche sanglante aux épines des aloès.

Cachée derrière son palmier, Samra crache par terre et se détourne.

Le vent reprend le viscère et le déchiquette aux épines ; le vent d'hiver en dispute aux chiens les débris boueux.

Par petits groupes de deux ou trois, les Bergasco fredonnent en cachette, le long des hauts murs de la ferme, la chanson détournée qui leur semble la plus offensante : « *Bonjour, bonjour, madame Hortez¹ ; Bonjour, bonjour, madame Hortez ; Je t'ai laissé que deux enfants ; En voici quatre maintenant.* »

Le seau est plein de sang, la charcuterie est pleine de petits bouts de chair. Ça fera du boudin et des pieds de cochon grillés, et des saucisses, et des grattons pour mettre dans les galettes. On va se régaler. Plus tard, ce seront les jambons. Papa les goûte : « Celui-ci est trop salé, celui-là n'est pas assez salé, celui de l'année dernière était meilleur ».

¹ La chanson (*Pauvre marin revient de guerre*) dit « madame l'hôtesse ».

Du saucisson, du pâté, des rillettes et du fromage de tête. « Ogresse, tu manges du boudin, tu manges du sang ». Et dans le boudin croustillant, des petits bouts de gras bien moelleux.

Madame Hortez la *cochonnière* passe sa chair à saucisse à la machine. La charcuterie est pleine de sang, les murs sont pleins de sang, le lavoir plein de sang. Des bouts d'organes traînent par terre. « *Un petit cochon, Pendu au plafond, Tu lui tires la queue, Il pondra des œufs.* » La couenne du cochon est encore pleine de petits poils.

Les chiens sont attirés par l'odeur du sang.

Samra se sauve, poursuivie par le vent qui la taquine et se moque et on entend dans le sifflement des bourrasques une sorte de rire plaintif.

D'autres fois, c'est un mouton pendu par les pieds à un arbre, ouvert en deux, qui fait une flaque de sang par terre. Parfois des poules étranglées, parfois un canard décapité qui continue à courir.

Tuer pour vivre.

Ogresse !

Les trous chauds des maisons recommencent à vivre, à palpiter. On y retourne avec plaisir. Trop de hurlements de vent, trop de tourbillons de pluie secouent la ferme comme des pleurs de revenante, quand la nuit tombe si tôt.

Le vent d'hiver fait tourbillonner les nuages derrière la maison brune, le faite des arbres s'agite avec démente. « *Le ciel est noir, la terre est blanche... Des noirs pommiers aux sapins verts...* ».

Des pins noirs au ciel noir, de la lumière laiteuse au miroitement des flaques, le vent tourbillonne, le vent arrache les tuiles et les branches, la maison se ferme au milieu du vent, le paysage se bouleverse, le paysage se brouille.

Le grand pin noir se démène au fond de la cour, Mamée fixe son image en un dessin. Choune perd le dessin ; elle perd Mamée. Fou-Tchéou se chauffe au pied du radiateur, on pique Fou-Tchéou, on l'enterre sous un yucca, l'herbe pousse, le yucca meurt, Mamée meurt. Choune perd la terre de Fou-Tchéou, on défonce la terre. Le vent balaye le ciel blême, efface tout. Le grand pin noir danse et gesticule encore, les carreaux de la maison se cassent, le radiateur s'éteint, le vent s'engouffre dans le vide, souffle en courants d'air dans les pièces désertes et chasse l'ombre de l'enfant.

Le père Noël ne comprend rien

Quand Noël approchait, la pauvre Néna commençait à rêver que le Père Noël — qui est tout puissant — lui apporterait sa bicyclette enrubannée de rose.

Dans la maison de Choune, il y avait une crèche magnifique, avec un papier spécial, marron, vert et blanc, qu'on froissait pour en faire une montagne et une grotte, des arbres miniatures, un vrai Jésus, de vrais petits personnages, et des moutons en quantité, qu'on demandait à Choune de disposer le plus naturellement possible — il y en avait toujours un, perdu, planté tout seul en haut de la montagne.

Chez Néna, il n'y avait rien.

Dans la maison de Choune, en guise d'arbre de Noël, il y avait un pin magnifique, montant jusqu'au plafond, et que ne trouvait-on pas au pied du grand pin ! Des peluches, des bicyclettes, des patins à roulettes en bois, des vêtements pour les poupées, des petits ménages d'assiettes et de tasses à thé ! Chez Néna, il n'y avait pas d'arbre et comme cadeau, une orange ou un tricot si moche qu'on aurait dit qu'il avait été fait par Mado.

Choune commandait toujours beaucoup de livres, elle aurait aussi rêvé de déguisements de belle princesse, mais, saura-t-on jamais pourquoi, elle n'osait pas les demander, espérant que le petit Jésus lirait dans son cœur et que le Père Noël devinerait son secret. Le Père Noël ne devinait rien. Il ne savait pas lire dans les cœurs, il n'apportait que ce qu'il lisait dans la lettre que Choune lui avait écrite de

son écriture appliquée — « Père Noël, au ciel » — pour passer sa commande et celle de la Cerise et il ajoutait d'autres surprises qui lui étaient venues à l'esprit, ou que Mairaine avait commandées pour elles, par exemple. Curieusement aussi, cet idiot de Père Noël se trompait toujours d'adresse et déposait près des souliers des petites un jouet — mais jamais une bicyclette — pour Néma. Maman disait que si le cadeau était chez elle c'était sans doute que madame Lilas avait encore dû oublier d'éteindre le feu dans sa cheminée.

Et toujours, au milieu de ces surprises, elles découvraient le cadeau du diable. Papa, qui estimait qu'elles étaient trop gâtées, écrivait spécialement chaque année au diable — sans doute : « Le diable, en enfer » — et lui commandait deux cadeaux pour punir les petites de leurs caprices et de leurs grosses bêtises. C'étaient deux vilains bonshommes rigolos comme tout, en carottes déjà un peu fanées, pommes de terre ou navets, avec des allumettes pour figurer le cou, les bras et les jambes. Les deux fillettes n'avaient de cesse qu'elles les aient dénichés, toujours cachés sous d'autres jouets, parfois même à l'intérieur d'un paquet. Y croyaient-elles vraiment, devant l'air malin, plus bêtiseur que jamais, de Papa ? En tous cas, elles s'en seraient voulues d'être trop sages, de peur que ce drôle de diable ne les oublie !

Choune remarquait sans comprendre, puisque c'était de la magie, combien elles étaient privilégiées. Le soir, au moment de retrouver leurs petits lits roses, Maman les faisait s'agenouiller devant la crèche :

— Les enfants, remerciez le petit Jésus.

– Mais, finira une année par dire Choune, le petit Jésus, ce sont les parents !

– Mais non, réfléchis un peu, Choune, c'est quand même le petit Jésus.

Et Choune comprit enfin qu'elle avait de la chance.

Dans la semaine qui séparait Noël du jour de l'An, Maman organisait le goûter des enfants de Saint-Antoine et des environs. L'arbre brillait de toutes ses bougies et de toutes ses guirlandes. Une odeur de sucreries venait par bouffées de la cuisine, quand on ouvrait la porte de l'office. C'étaient de merveilleux gâteaux, des gâteaux de ville, bien plus suaves et distingués que les *rollicos* de madame Lilas, que faisaient la grande Hannah, la cuisinière de Mamée, une réfugiée autrichienne qui avait travaillé avant-guerre dans une pâtisserie.

Les enfants, empesés, se bourraient de meringues et de tartelettes, de brioches beurrées, de choux à la crème qui explosaient sur les belles tenues propres.

Quand tout était fini, on aidait Maman à ramasser ses cotillons épars, les parents venaient chercher leur petit monde et chacun repartait, un peu triste que la fête ne soit pas éternelle.

Et Néma était encore plus triste que tous les autres, parce qu'un nouveau Noël était passé et que, malgré ses prières et ses rêves, le Père Noël, une fois encore, avait oublié sa bicyclette.

Mais pourquoi, pourquoi ? se demandait Choune devant le chagrin de sa copine. À quoi pense-t-il, ce Père Noël idiot, sans cœur, si méchant qu'il aurait bien mérité, s'il avait été un enfant, de ne recevoir qu'un martinet — oh non, même pas le cadeau du diable !

La Reine des Neiges

Comme pendant toutes les guerres, les hivers étaient glacials. Le jardin et les champs se couvraient de givre. Certains matins, quand les enfants sortaient, ils trouvaient les flaques de la cour recouvertes d'une mince pellicule de glace. Sur les vitres des fenêtres, s'épanouissaient alors des fleurs de givre, celles qu'un poète du temps jadis¹ a appelées les « fleurs inverses », fleurs mortelles de l'hiver, si fragiles et si belles ; elles fondaient très vite quand le jour se levait. Même dans les maisons, une petite buée sortait des bouches, on la soufflait sur les fenêtres glacées pour pouvoir ensuite faire des dessins ou écrire son nom. Pour se chauffer, à l'heure de la toilette on prenait une boîte de conserve pleine de sable, qu'on saturait d'alcool à brûler, et on allumait de claires « flambées d'alcool ».

Et finissait par arriver le jour enchanté où, un matin de janvier, derrière les fleurs de givre des vitres, les enfants découvraient au réveil un Saint-Antoine couvert de neige. Ce n'était pas si rare que cela, dans ces terres « de l'intérieur », mais ce monde silencieux et comme figé par le froid les déconcertait, jusqu'à ce qu'emmitouflés à la hâte, ils se soient précipités dehors en criant, pour faire craquer la glace des flaques et pour abîmer bien vite l'immobile splendeur du jardin souligné de blanc en y ramassant des boules de neige.

Partir à l'école dans ces champs de blancheur était aussi un éblouissement. Il faisait si froid dehors, même avec vestes superposées, bonnets, cache-nez et moufles. Dans le

¹ Il s'agit d'un troubadour, Raimbaut d'Orange.

break de Yaya les enfants se serraient les uns contre les autres et se soufflaient sur les doigts pour essayer de se réchauffer. On mettait bien les mains devant la figure pour se projeter de l'air chaud sur le nez, mais la buée mouillait les moufles et même les moufles gelaient. On arrivait à l'école le nez rouge et les oreilles transies. Mal protégés, les petits Bergasco attrapaient des engelures.

Par les fenêtres de la classe, les enfants voyaient la neige tomber paresseusement, remonter, hésiter, redescendre : on se serait cru dans une dictée, on se serait cru en France.

Transies, Néna, Halima et Fatima se blottissaient contre le poêle, les doigts tendus vers la chaleur ; comme toujours, Mouchka parcourait une lettre d'amour écrite au dos d'une image pieuse et la maigre et jaune fille Penasverdes, surnommée *in petto* par Choune Marie-Quillouch¹, ricanait en distillant quelque perfidie. Toutes regardaient par les fenêtres de la classe les toits s'encapuchonner de blanc.

Par ces matins d'hiver, à l'école, la première corvée consistait à aller chercher des sarments pour alimenter le poêle. Les fillettes désignées se rendaient sous le préau où la provision était entassée, enlevaient leurs moufles et cassaient tant bien que mal le bois encore vert. C'était très douloureux pour ces petites mains glacées, et elles revenaient bien vite, le tablier plein de branchettes. En attendant que le poêle commence à chauffer, tous les élèves se rassemblaient dans la cour pour célébrer le lever des couleurs ; les enfants, transis de froid, chantaient « *Maréchal nous voilà* » pendant que deux autres paires de petites mains gelées faisaient monter le drapeau.

¹ Personnage de bande dessinée, cousine envieuse de la célèbre Bécassine.

Pour rentrer dans la classe, elles passaient en rang une par une devant les maîtresses qui, armées de baguettes, cherchaient dans leur tête s'il n'y avait pas de poux : on parlait d'une épidémie de typhus qui rodait autour des enfants des écoles et des douars. « Madame, c'est pas des poux, c'est des lentes » disaient les infectées, pour que l'honneur soit sauf. « Cochonne, cochonne, grande sale dégoûtante, dis à ta mère de te laver la tête » commentait impitoyablement le chœur des autres.

Tout rappelait la guerre. Les bons points figuraient des drapeaux tricolores frappés du slogan « *Honneur et Patrie* » ; maîtres et maîtresses organisaient des feux de camp ; dans les spectacles de fin d'année, on déguisait les élèves en Alsaciens et Alsaciennes et on leur faisait chanter « *Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine... Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais* » ou « *Ceux qui pieusement sont mort pour la patrie, Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie...* » — lors des processions de la Fête-Dieu, on faisait aussi entonner aux gosses du catéchisme : « *Venez, venez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur !* » Les enfants faisaient comme on leur disait de faire, sans grand enthousiasme, sauf qu'ils aimaient bien les Alsaciens.

Pourtant, certains petits garçons adoptaient les convictions de leur père : l'un d'entre eux, en particulier, se faisait détester de tous les autres, parce que, quand ils jouaient à la guerre et que les balançoires figuraient des bombardiers, il voulait toujours être celui qui ferait Hitler.

D'autres jeux étaient plus pacifiques : il s'agissait surtout de soigner les blessés et de les enduire de mercurochrome. Les petites filles avaient rapporté de chez elles tous les

médicaments qu'elles avaient pu trouver et le jeu prit de telles proportions que les maîtresses finirent par l'interdire.

Une autre fois, après une fête de village où elles avaient apprécié une baraque décorée de fleurs en papier crépon et de poupées criardes en belles robes à volants, qu'on pouvait gagner, rêvaient-elles, avec quelques sous, elles avaient organisé leur propre loterie, un jeu qui avait mobilisé toutes les classes, des plus grandes aux plus petites. Elles avaient apporté de chez elles tous leurs objets de rebut et pour quelques menues piécettes elles vendaient des bouts de papier numérotés qui permettaient de gagner au tirage au sort. Tout le monde y trouvait son compte, certaines s'enrichissaient, d'autres décrochaient un jouet. Les maîtresses réunirent les jeunes spéculatrices et leur apprirent qu'elles risquaient la prison : la loi interdisait de jouer avec de l'argent,

On essaya de jouer sans argent, mais le jeu ne présentait plus aucun intérêt.

Et pendant ce temps, la Reine des Neiges, celle qui glace les cœurs de ses aiguilles de haine, s'approchait silencieusement. Mais personne ne la voyait encore.

Cette peste de Marie-Antoinette

À l'école, ce n'était plus Néma qui était marginalisée, mais Choune, Halima et Fatima. Les deux filles du cadi, parce qu'elles venaient d'une culture différente et que, si l'école se prétendait égalitaire et démocratique, les enfants, eux, ne l'étaient pas. Choune, à l'autre bout de l'échelle, parce qu'elle énervait, avec ses robes de petite fille riche et surtout avec la jolie carriole attelée de son âne que Farid et la Cerise prenaient parfois pour venir la chercher. Je vous demande un peu !

– Elle se prend pour Marie-Antoinette, celle-là. Un jour elle va nous dire « Si vous n'avez pas de pain, mangez de la brioche », disait la Marie-Quillouch Penasverdes qui se prenait pour Fouquier-Tinville.

Et puis Maman avait eu une idée bizarre : elle avait cousu, pour le mouchoir de Choune, une poche sous sa jupe, à même son jupon. Pour se moucher, la fillette était obligée de relever sa jupe et, en montrant ses dessous, elle passait pour une dévergondée. D'autant plus que Choune, qui était peut-être timide, mais qui ne supportait pas la pruderie, en rajoutait alors en soulevant aussi son jupon : « Vous voulez voir ma culotte, eh bien la voilà ! »

Succès assuré !

Aussi, Choune, Halima et Fatima étaient-elles toujours condamnées à faire les blessés graves dans le jeu de la guerre, têtes et jambes emmaillottées de bandages. Obligées de passer toute la récréation à s'embêter, elles discutaient entre elles, ce qui finissait par tisser des liens. En plus, elles étaient bonnes élèves toutes les trois. Mais les deux petites

musulmanes faisaient clan contre toutes les autres, tandis que Choune — « Marie-Antoinette, moi ? C'est quand même un peu fort ! » — qui était aussi la plus jeune de sa classe, se retrouvait seule dans son camp.

Mouchka, au contraire, était la reine de la cour de récré. D'abord, parce qu'elle était très gaie et surtout parce que dans sa belle maison du village, sa maman invitait les autres petites filles à jouer et à goûter. En plus, pas le moins du monde timide, elle connaissait les convenances, elle. Et elle savait regarder les garçons du coin de ses yeux rieurs, puis les rabrouer en les traitant d'idiots : de toute la classe, c'était celle qui recevait le plus de déclarations d'amour, qu'elle déchirait ostensiblement d'un petit air offusqué.

Ah les garçons, parlons-en ! La maîtresse des cours moyens première et deuxième années était tombée malade — peut-être même avait-elle eu un bébé, et toutes les petites filles de sa classe s'étaient retrouvées regroupées dans les classes équivalentes de son mari le maître, à l'école des garçons. Le champ d'exploration avait alors été ouvert et le corps enseignant avait bientôt eu à interdire un nouveau jeu, l'échange de vignettes, pieuses ou profanes, accompagnant des lettres d'amour. Garçons et filles se regardaient par en dessous.

Choune était plus à l'aise : elle n'avait pas d'amoureux, pauvre cruche, mais elle connaissait et tutoyait beaucoup de garçons — toute la tribu Bergasco, le petit Bourdier et même Tayeb, le fils de Lakdar, que son père avait voulu voir instruit.

Ça empêchait Choune de passer pour nouille, bien que ce ne fussent pas les garçons les plus convoités de l'école : Tayeb était un petit garçon choyé et bien dans sa peau

dodue, mais c'était un moustique de la maternelle, la *zile*¹, disait-on, et le petit Bourdier était inexistant. Quant aux Bergasco, ils étaient aussi parias à l'école qu'à Saint-Antoine. Comme on parlait encore espagnol chez eux, ils parlaient assez mal le français. Spontanément, ils s'appelaient par des prénoms comme Paquito, Manolito, Pépico au lieu de dire, comme le maître, François, Manuel ou Joseph. Par ignorance, ils francisaient des mots espagnols, disaient, par exemple, « *sabon* » au lieu de savon ou « *mantequille* » au lieu de beurre, prononçaient « *estatue* » pour statue et corrigeaient espadon en « *spadon* ». Et les enfants de l'école, qui les méprisaient déjà à cause de leurs pauvres habits reprisés, éclataient de rire en se moquant d'eux.

Le maître était violent : les maîtresses, certes, donnaient gifles et coups de règle sur les doigts — Choune avait même un jour été priée de monter sur l'estrade pour avoir confondu *coup* et *cou* dans une dictée et s'était pris devant toute l'assistance une gifle mémorable. Mais le maître ajoutait les coups de pieds, qui ne manquaient donc pas aux pauvres Bergasco, en récompense de leurs espagnolades. Avec son propre fils, l'un des amoureux transis de Mouchka, il était plus brutal encore. À la moindre bêtise, il cognait la tête du gamin contre le tableau jusqu'à ce que son nez saigne, et il lui refermait sauvagement sur le crâne les deux battants du tableau noir ; le gosse se laissait faire, complètement passif, inerte avec un regard idiot, meilleur stratagème sans doute à ses yeux pour laisser passer l'orage. Les petites filles en étaient sidérées, figées de peur.

Mais, comme tous les manipulateurs, le maître les éblouissait aussi, par sa connaissance du vaste monde. Il

¹ Coupure de mot mal comprise pour *l'asile*, nom ancien du jardin d'enfant.

leur racontait, entre autres, la circulation frénétique des rues de Paris — le meilleur moyen de traverser, disait-il, était d'y aller sans se presser, calmement, en lisant son journal. Malgré tout son respect Choune se demandait s'il n'exagérerait pas un peu.

On faisait bien sûr des dictées et des travaux manuels, on apprenait les affluents de la Seine, la hauteur du Mont Blanc, des « leçons de choses » et des récitations, mais on chantait aussi beaucoup, dans cette école. Outre les chansons patriotiques obligatoires, les maîtresses leur apprenaient des chansons appropriées selon les saisons, « *La neige enchantée* », « *Bonjour, bonjour monsieur Printemps* », « *Chantons Noël* » — c'était plus facile à retenir que les récitations et ça servait aussi à la culture.

Mais le mieux, c'était quand une maîtresse s'absentait vers onze heures pour aller mettre un gratin dans le four. Elle laissait la classe à surveiller à une grande du cours moyen deuxième année, choisie comme il se doit parmi les plus lèche-cul, les chouchous, et dès la porte refermée, la fête s'organisait. La classe faisait music-hall : toutes celles qui avaient quelque talent montaient à tour de rôle sur l'estrade, appelées par le public pour chanter des romances bien sentimentales ou des fantaisies de comiques troupiers. L'exhibition la plus recherchée était celle de Gisèle, la fille du gendarme, qui avait appris on ne sait trop comment, avec l'accent de Fernandel, une longue histoire marseillaise.

Choune avait aussi son petit succès : son répertoire était vaste et, grâce à Mado, aussi riche en sous-entendus grivois que pouvait l'être l'imaginaire d'une petite fille de six ans.

Si la maîtresse, après son gratin, décidait de préparer une soupe et tardait à revenir, si le récital commençait à

lasser, elles se racontaient d'horribles histoires de fantômes et d'âmes errantes. Là encore, Choune avait de quoi faire frémir.

Quand la classe était finie Choune ne repartait pas toujours dans le break avec les autres enfants. Si Yaya avait à faire des courses qui le retarderaient, Bilal et la jolie trotteuse ou, pire encore, Farid et la Cerise dans la carriole de l'âne l'attendaient bien en évidence devant la porte et Choune devait se résigner à jouer les Marie-Antoinette — cette peste d'Autrichienne !

Ils passaient devant l'épicerie de madame Avale-graisse, ou des bracelets en celluloïd faisaient rêver toute l'école des filles. Ils passaient devant l'école coranique, où les petits garçons assis en tailleur sous un préau psalmodiaient leurs leçons ; le maître était armé d'une longue gaule pour rappeler à l'ordre ceux qui se seraient dissipés. Ils passaient devant la maison où le docteur Dubreuil faisait ses piquûres, devant la mairie, le palais de justice et le kiosque à musique. Puis ils prenaient le trot, sous les acacias qui bordaient la route à l'entrée du village, et le long des fossés humides couverts de soucis sauvages. Choune avait l'impression qu'elle entendait encore les chants des autres élèves et la ligne mélodique des versets du Coran.

Américains et cigognes

Un soir, Mado avait été prise de panique.

Pendant qu'elle faisait la toilette des enfants, elle était si troublée qu'elle avait lavé les yeux de Choune avec de l'eau de Cologne. Choune avait hurlé et la pauvre Mado, confuse et désespérée, avait dit en tremblant : « C'est que...c'est que... les Américains ont débarqué¹ ». « Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? » s'était demandé Choune et Mamée lui avait dit qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète, que les Américains venaient pour les débarrasser des Allemands. « Mais alors, pourquoi Mado qui déteste les Allemands a-t-elle peur des Américains ? ». « Encore des histoires de bonnes femmes, avait dit Papa, il y a encore une idiote qui a dû lui raconter que les Américains martyrisaient les jeunes filles. »

Mais les Américains ne martyrisaient pas les jeunes filles, Choune s'en était vite rendu compte. Ils étaient juste un peu trop souvent saouls dans les rues d'Oran. Leur police militaire, en jeeps marquées MP, les ramassait, vautre dans leur vomi.

Bientôt, un petit vent de jazz (du Glenn Miller mais on ne le savait pas encore), commença à souffler de-ci de-là. Les filles, qui s'étaient peint les jambes couleur bas de soie pendant toutes ces années de restrictions, découvrirent l'existence du Nylon et les mères privées de vrai café depuis quatre ans, celle du café en poudre. Et les petits *yaouleds* ravis se découvraient des dupes consentantes. Un

¹ Débarquement américain en Algérie : 8 novembre 1942.

peu de gaieté, un peu d'espoir revenaient sur la ville. Ces dames y séjournaient plus souvent.

Les yeux de Marraine s'étaient mis à briller. Elle venait de se fiancer et était très amoureuse, mais tous ces beaux garçons de vingt ans qui la traitaient en jolie fille — un sourire ou un compliment sur son passage — la rendaient encore plus pimpante, toute joyeuse. Et comme son fiancé travaillait pour l'état-major, il lui rapportait des bas en nylon, des disques de jazz et du whisky. « Beurk, ça a le goût de punaise écrasée », disaient, en s'en servant quelques rasades, Papa et oncle André, qui avaient très souvent goûté de la punaise écrasée.

S'ils ne martyrisaient pas les jeunes filles, Choune trouvait que les Américains n'avaient pas beaucoup d'égard pour les petits chiens : un jour, à Oran, elle avait vu une jeep reculer sans faire attention et écraser un bébé chien qui se trouvait derrière la voiture à faire ses besoins dans le caniveau. Le chiot avait hurlé et répandu quelques viscères ; pour consoler Choune bouleversée, Mado lui avait dit qu'il survivrait — encore un mensonge de grande personne.

Puis les Américains ne s'en étaient plus tenus aux villes et, à la belle saison, on en avait vu jusqu'à Saint-Antoine. Ils passaient en convoi sur la route nationale, au bout de l'allée d'oliviers et de casuarinas. Les deux petites y allaient avec Mado. Elles leur faisaient le signe de la victoire, les doigts en V et les jeunes soldats noirs ou blonds, de leurs jeeps ou de la tourelle de leurs chars, leur rendaient leurs saluts, envoyaient des baisers à Mado et lâchaient à ces deux petites filles et à cette jeune femme imprévues dans la lumière d'été, sur le bord de la route, des giclées de menus cadeaux.

À son retour, La Cerise disait à table d'un ton de triomphe, deux de ses petits doigts écartés « Mariricains, cigogne ! Mariricains, cigogne ! » Tout le monde s'interrogeait, perplexe. Voyons, qu'est-ce que les Américains avaient bien pu faire à la sympathique cigogne qui nichait sur le paratonnerre ?

On finit enfin par comprendre que c'était de chewing-gum qu'elle voulait parler.

Ce chewing-gum, on le découvrait alors, comme le café soluble et le chocolat aux cacahuètes que les officiers qu'on avait logés chez elle offraient à Mamée. Mamée disait « Avec quoi c'est fait, cette cochonnerie-là ? » et elle demandait au fiancé de Marraine, qui lisait bien l'anglais, ce qu'il y avait sur la notice. Le fiancé de Marraine faisait semblant de lire et racontait qu'il était écrit qu'en temps de guerre, on fabriquait le chewing-gum neuf à partir de vieux chewing-gums bien mâchouillés qu'on récupérait sous les tables. C'était d'ailleurs un peu comme ça que ça se passait, dans la vie : les enfants surprenaient des types qui se revendaient les uns aux autres leurs chewing-gums, à prix décroissants à mesure qu'il passait de bouche en bouche. Et les enfants, qui suçaient tout, qui bouffaient tout, avaient le culot de trouver ça très sale.

Ce truc avait un goût médicamenteux qu'ils apprenaient à connaître. Et puis, du petit déjeuner au déjeuner, du déjeuner au dîner, il était de règle pour les enfants, les bien nourris comme les faméliques, de manger tout ce qu'ils trouvaient. Même le chewing-gum des Américains.

Donc, les petites allaient sur les talus de la route nationale voir passer les convois américains. Elles leur faisaient des signes, des bonjours, des V avec les doigts, la

Cerise criait en applaudissant « Mariricains, cigogne, Mariricains, cigogne ! » et, du haut des Jeeps et des camions, des mains lançaient chewing-gums, boîtes de café soluble, bonbons et cigarettes. Après leur passage, le nez dans l'herbe, Mado et les enfants cherchaient les trésors.

C'est idiot, car Choune était déjà un peu grande, mais il ne lui est jamais venu à l'esprit que c'était la présence du petit groupe sur le talus qui suscitait les envois. Pour elle, toute la route nationale était semée de friandises que les libérateurs lançaient à pleines poignées sur leur passage, comme des princes : il aurait suffi de se promener assez loin pour revenir avec les tabliers chargés de butin. Et si les petits Arabes montaient souvent à la maison pour vendre des boîtes de café soluble, c'était que, plus qu'elle, ils étaient libres de se promener — et même la nuit — très loin le long des routes, cherchant dans les touffes de pissenlits des talus toutes les merveilles qui s'y cachaient, longtemps après le passage des convois.

D'autres fois, plus simplement, le long de la route nationale, sur l'ancienne voie ferrée, elles ramassaient des silex. Des pierres à feu, des pierres à fusil dont l'arête brillait au soleil comme des trésors. C'était une ancienne voie ferrée, qui doublait la route ; depuis longtemps, les trains n'y passaient plus, il n'en restait que les cailloux, les caillasses. Choune regrettait le temps merveilleux où, du bout de l'allée, on aurait pu voir passer le train.

C'étaient déjà des soirs d'été. Les vignes étaient touffues, un homme accroupi aurait pu s'y cacher. Entre la vigne et la voie ferrée, des poteaux soutenaient les fils du téléphone et des lignes à haute tension. Elles bourdonnaient, au milieu des cigales et des grillons. Les

petites croyaient que c'était le bourdonnement des paroles qui passaient et Mado ne les détrompait pas.

L'odeur de goudron chaud montait de la route. Et Choune, Mado, Néma et la Cerise rentraient lentement par l'allée, l'ombre des arbres démesurément étendue jusqu'à l'autre bout de la plaine. Un chien perdu les suivait de très loin, à leur insu, sauvage et efflanqué.

La mal mariée et autres contes

Dans ce pays, les pauvres ombres, on le sait, prennent souvent l'apparence d'un chien sans maître qui suit de loin les vivants dans le triste espoir de reprendre contact avec eux, et l'âme de la mal mariée errait toujours sur le territoire de son paradis perdu. C'était peut-être elle qui suivait les trois promeneuses.

La légende de la fille sauvage, si mal mariée, était la plus triste des histoires de Mado et c'est à cette époque qu'elle se mit à la raconter en détail aux enfants, cette histoire qui courait en sourdine dans les racontars de Saint-Antoine.

Majda avait été une jolie et claire gamine, à peine plus âgée que Choune, qui courait librement avec son chien, pieds nus, jambes égratignées, dans la plaine tant aimée de son enfance, du temps où, à la place de Saint-Antoine, il n'y avait qu'un lieu-dit, *El Kharroube*, le caroubier. Elle était vive et indocile, riait de tout, refusait les convenances et les contraintes, grimpait aux arbres comme un garçon, savait trouver les eaux et écouter le vent.

Malheureusement, fâché de cette indépendance, son père avait bientôt voulu la marier, à treize ans à peine, avec un vieux de par là-bas, derrière les montagnes. L'histoire se développait longuement, avec la fine voix¹ et la grosse voix, les protestations et les effronteries de l'adolescente, les méchancetés du père et du vieux prétendant, la mère effacée et soumise — Mado y mettait beaucoup de ses relations avec son propre père — mais la conclusion en

¹ Voix féminine contrefaite, par opposition à *la grosse voix*.

était que Majda, la rebelle qui ne voulait ni être vendue à un vieux bouc, ni s'arracher à la terre de son enfance, s'était, la veille de son mariage, jetée dans le puits sous le figuier. Dans la version de Mado, on l'en avait pourtant sortie pour la marier de force, la malheureuse.

Mais pendant que le vieux l'emmenait en la tirant par un bras, par les cheveux, en la traînant même par terre, elle avait juré que, morte ou vive, elle reviendrait à ses ronces et à ses caroubiers, à cette terre que, comme Choune, elle aimait passionnément.

Le vieux n'était pas tendre, la jeune femme n'avait pas tardé à mourir sous ses coups.

Mado affirmait que l'âme de la mal mariée était revenue comme elle l'avait promis sur la terre qu'elle aimait et qu'on la voyait, qu'elle-même l'avait vue, sous forme d'une brume orangée dans les caroubiers ou d'un sloughi famélique errant du côté de l'aire à battre. C'est elle qu'Adèle entendait pleurer dehors, dans le vent des nuits d'hiver, elle qui traquait Samra sous l'apparence d'un tourbillon de poussière ou d'un chien sauvage, elle qui riait, moqueuse, dans les caroubiers.

Choune prêtait foi à cette histoire et sentait parfois cette présence — maléfique seulement pour ceux qui lui étaient hostiles. Et pour elle, Majda ne pleurait pas : elle riait et chantait. Mais la fillette avait bien vu Samra, un soir, à l'heure grise — celle, justement, qu'on dit « entre chien et loup » — essayer, les yeux hallucinés, de chasser à coups de caillasses un pauvre chien affamé qui grondait en lui montrant les dents. Et Choune avait redouté que le tourbillon du vent ne l'emporte bientôt, la petite Samra, punie d'avoir rejeté cette appelante...

Maman, qui avait pourtant une peur incontrôlée des chiens errants, disait qu'il ne fallait pas croire à ces sornettes.

Choune aimait beaucoup les moments qu'elle passait avec Mado, à cause de toutes ces histoires mi-drôles, mi-tristes qu'elle tissait inlassablement. Racontant ce qu'elle avait entendu, inventant, enjolivant, rapportant au présent les vieilles traditions de sa famille, avec la verve et l'enjouement des mélancoliques et des timides, elle inventait pour Choune le folklore et les légendes de cette terre à ses yeux sans passé. La jeune conteuse campait à coup d'anecdotes toute une société picaresque, petites gens de toutes les origines, de toutes les religions, qui se mêlaient dans ce creuset de pauvreté, en contrepoint de l'univers protégé des fillettes : malheureux Marocains dupés, volés et mourant le long des routes, *yaouleds* roublards, vieux époux juifs perclus et rabougris, se réconfortant réciproquement de leur peur de la mort par une attention bougonne à leurs pauvres tripes malades, humbles ménagères espagnoles, qui se défendaient avec véhémence dans la langue des ignorants, la seule qu'elles connaissaient. Ses histoires faisaient d'ailleurs la part belle à un mélange d'espagnol, d'arabe et de français, où le comique naissait des confusions entre les trois langues et où, bien sûr, le ridicule ne frappait que ceux qui ne maîtrisaient pas le parler de « madame Lafrance » — ceux qui vendaient leurs bottes d'alpha en disant sans comprendre « Goûtez avant d'acheter » ou celles qui hurlaient toute la nuit dans leur lit d'hôpital qu'elles ne voulaient « ni la mort fine (la morphine), ni la mort grosse ».

Bonne caricaturiste et volontiers truculente, elle était intarissable sur les prétentions aux élégances de la famille Hortez, sur les appétits insatiables de la grosse Alvarez, l'épicière obèse — madame Avale-graisse — ou sur les égarements des dévergondées du village, qui se pâmaient devant le beau Lilou, le seul héritier célibataire du coin, alors que lui ne pensait qu'à faire...

— À faire quoi ?

— Troucou-troucou, répondait Mado d'un air entendu.

La jeune fille transmettait aussi à Choune son répertoire de chansons, sentimentales en français et à double sens, assez lestes en espagnol comme celle où, dans de nombreux couplets, tous les corps de métiers se succédaient pour déchirer quelque chose à une imprudente (« *Si tu madre te pregunta quien t'ha roto la camisa, di le qu'es un carretero, con la punta delanta-a¹* »). Choune comprenait mieux l'espagnol que les sous-entendus grivois, mais la mine de Mado lui laissait bien entendre qu'il y avait là de l'allusion à comprendre.

Car Mado n'était jamais à court d'allusions. Elle était surtout la reine des chansons détournées — les inventait-elle ou les répétait-elle ? — en tous cas, c'est elle qui les apprenait aux petites : « *J'ai deux amours, Mohammed et Kadour* », « *Elle avait oublié sa culotte au Chili...* », et, en prononçant *donc* et *tant* à l'oranaise : « *Et allez danc, madame Bitou* (c'était la femme du notaire), *ne faites pas tont troucou-troucou* ».

Mais Choune aurait aimé qu'on lui raconte aussi l'histoire des fées qui, elle le pressentait, fréquentaient son jardin. Mado, bien plus forte dans la satire que dans la poésie, et n'appréciant de fantastique que ce qui lui

¹ « Si ta mère te demande qui a déchiré ta chemise, dis-lui que c'est un charretier, avec sa pointe de devant ».

semblait réel, comme les histoires de revenants, restait vite en panne de merveilleux. Elle s'était donc contentée d'affubler la fée Bérylune d'un mari de son invention, « le fée » Bérissoleil ; les aventures du couple finissaient toujours dans les pataquès, les erreurs de jugements, les déconvenues. Ils se cassaient bras ou jambes, glissaient dans les fosses à purin, mettaient à rôtir des crottes de chèvre en les prenant pour des pommes de terre. Comme Jeanne d'Arc et le chacal dans les contes de Papa, ils finissaient par se retrouver, avec la fine et la grosse voix, confrontés à madame Avale-graisse, à Majda-la-folle ou au vieux Mardochée à la tripe détraquée. Et Choune restait sur sa faim de reine des fées et de princesse des neiges. Il lui fallait chercher ailleurs un sens à tout ce merveilleux qu'elle devinait autour d'elle.

Un jardin d'ombres

Car des présences hantaient son jardin, ombre lumineuse de Majda ou fées aux senteurs de lys et d'amaryllis, aux scintillements de pierreries, dont le passage faisait trembler les feuilles. Mystérieuses et douces, elles palpaient partout. Elles, ces embrasements du soir, du côté de l'aire à battre. Elles, ces toiles d'araignées étincelantes de rosée qui barraient leur chemin quand les enfants arrivaient au matin. Elles, cette unique branche de caroubier qui danse sans un souffle de vent. Elles, ce papillon d'or qui accompagne leur marche ou ce bruissement d'un serpent sous le lierre. Il suffisait de s'arrêter un peu, il suffisait de se taire et d'être attentif, pour sentir leur présence.

Il suffisait de descendre au jardin très tôt, elles avaient semé de perles le gazon, elles traînaient encore en brume légère, dans les allées de rosiers grimpants et les haies de fins grenadiers fleuris. Elles s'étaient réchauffées autour du feu de sarments dont les braises fumaient encore.

Il suffisait de s'attarder après les autres au soir tombé pour les voir réunir sur une certaine branche de caroubier tous les moineaux du monde qui, avec des pépiements à n'en plus finir, voletaient pour leur laisser une place quand elles passaient. On entendait parfois, — ou croyait-on simplement l'entendre ? — un rire cristallin, moqueur, comme d'un enfant, s'éloigner vivement derrière les cyprès. Et toujours une branche qui vibrait à leur passage discret ou bien une paix soudaine qui s'abattait sur tout.

Lorsque les enfants entraient le matin dans le jardin c'était comme de marcher sur de la neige fraîchement tombée ou d'être le premier à plonger dans une piscine qui a reposé toute la nuit. Ils sentaient bien qu'ils brisaient quelque chose.

Derrière eux, dans les casuarinas, c'était un concert d'oiseaux, un pépiement sans fin qui disait le printemps. L'un d'eux, un chant sur cinq notes, s'isolait parfois sur le fond des autres, un chant de la couleur vert acide des bourgeons, avec des tintements de sources. Il semblait dire un secret.

Devant eux se levaient des libellules, ailes diaphanes et irisées, des demoiselles qui venaient goûter à l'eau de deux robinets enfouis à fleur de terre. Dans l'allée creuse, l'avancée des gosses faisait se lever des frôlements, des glissements de reptiles, des battements d'ailes. D'autres présences s'attachaient à eux : un papillon d'or s'éloignait des zinnias et s'obstinait à les suivre, des bourdonnements d'insectes s'élevaient pour les accueillir, des myriades de guêpes d'or dansaient sur place devant les fleurs des caroubiers.

Dans la petite allée creuse, des branches mouillées les agrippaient au passage. À regret, pour passer, ils brisaient des fils de la Vierge, argentés, scintillants de gouttelettes ; la rosée dessinait chaque feuille du gazon. Par endroit, le soleil choisissait une goutte, l'isolait, la contournait, s'introduisait en elle. D'autres chatoyaient, s'irisaient de bleu ou de rose, une feuille brillante et presque jaune accrochait la lumière et scintillait.

Parfois, ce chemin creux les inquiétait. Soit qu'il fût noir, soit qu'il y eût trop de rosée ou de pluie — et les branches trop proches, en les frôlant, les trempaient — soit, surtout, à cause des serpents. Au printemps, le passage des enfants

le long des haies s'accompagnait de froissements, de fuites, de glissements sous les feuilles, de craquements des herbes sèches. On voyait souvent des lézards, des caméléons, des couleuvres et parfois, une vipère qui les faisait sursauter et détalier — moins vite qu'elle. Mais ils n'avaient nulle horreur des serpents, tout juste une crainte raisonnable des vipères

D'autres fois, on ne trouvait qu'une peau vide après la mue. Transparente et légère, les enfants voulaient la prendre et, comme toutes choses, comme tout fragment du temps passé, elle se brisait entre leurs doigts.

Outre les fils de la Vierge qui, rompus perdaient toute leur magie en allant se coller, visqueux, sur leurs visages, il y avait aussi de vraies toiles d'araignées, tissées, par exemple, entre deux branches. Fragiles, si faciles à détruire, et pourtant tout un travail, une géométrie parfaite, l'œuvre patiemment élaborée hors de leur présence, un réseau d'angles réguliers et de fines parallèles, et tout ça dans une impalpable soie argentée. C'est ainsi, disaient les livres de Choune, que s'habillaient les fées. Merveilles éphémères qui, dans les doigts des enfants, se transformaient en vilaines petites pelotes grises.

Car il en va de la féerie comme des souvenirs perdus : ils ne pouvaient en être que les spectateurs impuissants, mais qu'ils cueillent par avidité un diamant, une dentelle, au lieu de se contenter de les regarder et ils détruisaient tout, l'enchantement se rompait, il ne restait rien que de très ordinaire, une goutte d'eau sur les lèvres, un peu de cendre sur les doigts.

La nuit, les enfants n'avaient pas le droit de sortir et encore moins d'aller au jardin. N'empêche que toute une vie secrète l'animait en leur absence. Qui y venait ? Qui

cachait des bottes de raphia dans le creux des arbres ? Qui changeait les choses de place ? Qui, en l'absence de tous, allumait ce feu dont les enfants trouvaient les braises au matin ? Pour écarter quelles présences ? À veiller quoi ?

Un matin, ils avaient trouvé derrière une haie un tract gaulliste manuscrit appelant à la Résistance — comment avait-il pu parvenir jusqu'ici ? Un autre jour, un foulard de rayonne orangée accroché à un buisson d'épines — quelle jeune musulmane avait dévoilé là ses cheveux ?

Du soir au matin, dans le jardin fermé, des objets changeaient de place, des jouets disparaissaient.

Choune accusait secrètement les autres gosses, plus libres qu'elle, de revenir furtivement à la nuit tombée, par quelque trou d'un mur, pour les dérober. Mais elle n'en a jamais eu aucune preuve. D'ailleurs comment imaginer que leurs parents les auraient laissés sortir à la nuit noire ?

Elle l'imaginait quand même, elle se les représentait en train de fureter sur leur aire de jeu comme des lutins, quand elle était dans son lit.

Un soir, pour les surprendre, Choune était redescendue au jardin.

C'était le crépuscule, il ne restait plus qu'une mince traînée orangée aux limites du ciel, les oiseaux se taisaient déjà, il n'y avait plus que de furtifs bruits d'ailes. C'était l'époque où l'on construisait le portique des balançoires près du bosquet de caroubiers et elle est tombée sur deux trous carrés, ouverts comme des tombes, noirs déjà, et les cyprès tout autour, deux grands cyprès surtout, à l'entrée de la roseraie, immobiles et silencieux comme des gardiens de pierre.

Elle est restée là longtemps, glacée par la crainte de voir apparaître les enfants morts d'autrefois ou d'entendre sangloter la fille sauvage, et elle a enfin battu en retraite lentement, pour n'effrayer personne.

Majda dans les caroubiers

Sous les grands arbres était la lumière. Si hauts, leur ombre n'empêchait pas le soleil de passer sur les massifs d'acanthes et les allées de sable. Leur ombre ne commençait que là où on les quittait : sur la roseraie, elle s'étendait, dense et froide, presque jusqu'aux rectangles de sable des enfants. Elle préservait encore, pour toute une partie du jardin, cette odeur de petit matin qu'ils venaient surprendre. Seul émergeait le dôme des caroubiers vers lequel ils se dirigeaient, teinté d'un or brumeux.

Était-ce parce qu'y rodait encore le souvenir de Majda que le bosquet de caroubiers avait toujours irrésistiblement attiré les enfants ? Ce n'était qu'une grosse touffe d'arbres dont les branches retombaient en voûte sur trois parterres de sable fin bordés de romarin, l'un d'eux avec un portique de balançoires. Au fond, une allée ombrée de lilas et de cyprès. Sur la droite, derrière la haute haie qui fermait le jardin, toute l'étendue des vignes.

Loin des adultes, les gosses avaient établi là leur terrain de jeux préféré. C'est là, sans doute, que pourrissait la poupée de caoutchouc, là que Choune et Mouchka avaient fait leur première bêtise.

Et c'est donc dans ce massif que les petites filles avaient établi leurs cabanes en se contentant d'investir et de balayer minutieusement l'espace habitable entre le tronc des arbres. Couronnées de verveine, elles s'habillaient en princesses, robes et traînes en lianes sauvages ou en branches de saule pleureur, un pétale de géranium sur chaque ongle et, dans cette tenue, elles se saluaient de

belles révérences. Mouchka était la duchesse de Chevreuse et Choune la duchesse de Montbazon. Ni Adèle, ni Néma ni la Cerise, ni les petites Bourdier n'aimaient être des suivantes et il fallait leur trouver d'autres marquisats. On demandait à Farid ou à un frère de la Néma de faire d'Artagnan ou Lagardère. Enfourchant des roseaux qu'ils fouettaient de badines d'olivier, ils arrivaient au galop du fond d'une allée. Mais ils se lassaient vite.

Leurs chevaliers alors absents, les demoiselles entretenaient de longues correspondances avec le prince charmant, en écrivant ou faisant semblant d'écrire avec un bâton sur de tendres feuilles de lilas.

Majda semblait surtout venir les visiter dans la fraîcheur des eaux vives.

Un système compliqué de rigoles courait à travers tout le parc. Le réseau de seguias couvrait tout le jardin, unissant tous ces massifs disparates dont il était formé. Elles passaient sous les allées par des buses bien cachées dans le sable, dont on ne voyait que les deux bouts. Par endroits, des maçonneries rectangulaires, avec des vannes sur chaque côté (de simples plaques de métal) permettaient de diriger l'eau selon les besoins. Il y avait aussi des creux que les enfants connaissaient bien, aux endroits où, contenue par les buses, l'eau, en débouchant avec force, avait un peu creusé la terre : là se faisaient de minuscules étangs, suffisamment profonds pour tremper leurs pieds, leurs mains et surtout pour remplir leurs seaux.

Rien ne permettait de prévoir quand l'eau surgirait, selon quel rythme ou pour quelle raison. Soudain, du côté des sureaux, on entendait un bruit. On aurait cru un grondement, mais en était-ce vraiment un, ou un murmure ? Un vacarme argentin, un tintement tumultueux.

Les enfants abandonnaient leurs occupations, ils lâchaient tout et allaient surveiller l'arrivée. C'était d'abord imperceptible, juste l'avancée de la terre mouillée, avec une odeur. On attendait encore. L'eau arrivait, poussant devant elle tout un amas de feuilles mortes et de brindilles, moussant sur la terre en bulles marronâtres, avec des fourmis naviguant sur des brins d'herbe. Ça y est, elle arrivait à la marche de ciment entre le potager et le jardin, une cascade se formait, où se voyait bien l'argenteur liquide. Les enfants plongeaient leurs mains, c'était délicieusement glacé. Et l'eau s'engouffrait dans les buses, remplissait les petites maçonneries, roulait dans les rigoles, envahissait la roseraie, ruisselait partout. Ou bien ces gros tuyaux se bouchaient de feuilles et de terre. Une inondation se faisait, montant sur le sable et pénétrant dans le bosquet de caroubiers, emportant leurs cabanes et tous leurs travaux d'une semaine. Les enfants se mettaient alors à courir dans tous les sens, à parcourir tout le jardin en criant : « Khalil ! Djibril ! L'eau elle déborde, l'eau elle déborde ! »

Tout excités, les enfants jetaient des brindilles, des feuilles, des messages, ils couraient pour les voir resurgir de l'autre côté des buses, à demi submergés. L'eau riait pour eux comme une jeune fée.

Quand les garçons étaient là, on jouait surtout avec ces balançoires récemment installées. Les enfants donnaient un grand élan, à deux, l'un debout, l'autre assis, si fort qu'ils avaient peur que, d'un coup trop puissant, la balançoire ne fit le tour du portique. D'ailleurs, elle se décrochait parfois, d'un seul côté, heureusement. Ils se retrouvaient sanglants de s'être accrochés à la corde ou brisés d'une chute, les genoux couronnés.

Les plus petits, assis, poussaient des clameurs de joie et de peur. Les plus grands, debout, ceux (ou celles) qui « faisaient l'homme », donnaient de grands élans, de plus en plus vifs, debout, fléchis, debout, fléchis, debout, jusqu'à l'épuisement. Ils étaient en avion.

Un jour, ils ont inventé le parachute. Au plus fort de l'élan, ils s'asseyaient et d'un bond, lâchant tout, ils partaient atterrir dans le sable, ils se recevaient à quatre pattes, sur les mains et les pieds. Au moment de sauter, ils avaient très peur ; une haie, très proche, semblait devoir limiter leur saut. Ou s'ils allaient la franchir ? Une fois sauté « Eh ben, ce n'est que ça ! », se disaient-ils et ils frottaient leurs mains écorchées.

Et quand la balançoire s'élevait au plus haut, ils entr'apercevaient les limites de leur univers : la route nationale et les collines sèches.

Mais le plus beau moyen de voir la route nationale était aussi, du moins pour ceux qui grimpaient bien aux arbres, le plus facile. Au milieu du bosquet, un caroubier poussait en diagonale. Au début du tronc, l'écorce en était tout usée par les pieds des enfants. Une grosse branche franchissait la haie de clôture du jardin et surplombait les vignes.

C'est là que Choune a passé ses heures les plus exaltées, toute puissante d'être si haut, au-dessus du vide, face au vaste monde. Les fleurs jaunes du caroubier, autour d'elle, pleines de bourdonnements d'insectes, sentaient le miel. Ou bien c'étaient déjà des fruits, encore verts, de petites fèves tendres qui pendaient partout. Elle agitait la branche qui se balançait de haut en bas, avec la crainte qu'elle ne cassât, ce qui n'est jamais arrivé : seuls de petits rameaux cédaient parfois. Elle allait jusqu'au bout du bout de la branche, là où elle était la plus mince. Des deux mains, elle

se retenait à des touffes de feuilles, tout en les écartant, pour dégager la vue devant elle. Un pied devant l'autre, bras ouverts, elle se balançait. C'était un bateau, la proue d'un bateau au-dessus de la mer des vignes, la tour de sœur Anne, le char d'une fée, tiré par les oiseaux et les papillons, le nuage d'un ange.

Rester là, rêveuse, âme de l'arbre, prise dans le bourdonnement des guêpes et les odeurs de miel. Sentir le vent, planer au-dessus des vignes, plonger dans l'intense ciel bleu, une mer profonde et calme. Pouvoir détecter une voiture sur la route lointaine, pouvoir surveiller les mouvements dans l'allée. Tout d'un coup, après le jardin clos, posséder un horizon immense, les touffes de trembles dans le lit de l'oued, la ligne gris-bleu de la route, les oliviers argentés, les collines.

Sur la proue du navire de feuilles vernies, dans un bruissement incessant d'insectes amicaux, être —comme avait dû l'être l'enfant Majda si longtemps avant elle — la reine de cet univers qui s'ouvrait à l'infini.

Dans les vignes

Les petites filles adoraient aussi s'éclipser dans les vignes. Par un trou bien élargi de la haie, elles sortaient du jardin et là, dans la chaleur dansante, au milieu des ceps touffus, elles baissaient leurs petites culottes et regardaient avec un vif plaisir s'élargir en flaque la rigole qui imprégnait les grosses mottes de terre labourée, durcies au soleil, avec sur un côté la coupure lisse, presque brillante, du soc. Elles espéraient les voir s'effriter sous l'ondée. Elles essayaient aussi de noyer les petites bêtes : trouver une fourmilière à inonder ne manquait pas d'intérêt.

Les garçons allaient n'importe où. Plus tard, Mouchka, Choune et Néma ont regretté de ne pas pouvoir se soulager debout comme eux et elles se sont exercées à le faire, la culotte bien tirée sur un côté, jambes bien écartées, mais c'était peu satisfaisant, sauf pour l'amour propre.

S'éclipser ainsi, c'était s'isoler du groupe, être libre et même, par ce trait d'union liquide entre soi et la terre, communiquer intensément avec la nature, cette humble nature à ras du sol qu'on se plaisait à inonder. C'était aussi, aimait Choune, être seule au milieu du bruissement du vent, des arbres, des insectes et des plantes.

Un jour, Choune, à ce prétexte, s'est aventurée très loin dans les vignes. Elle a commencé par s'éloigner entre deux rangs, le long du jardin, puis elle s'est mise à franchir les alignements, en passant sous les fils de fer. Elle est arrivée, cent ou deux cents mètres plus loin, jusqu'à une petite construction d'irrigation recouverte d'une plaque de fer

vissée. « Tiens, s'est-elle dit, ici aussi il y a un puits. Papa est venu creuser et construire jusqu'ici ».

Alors, elle a avancé encore, il faisait de plus en plus chaud. La terre était très sèche, elle entendait chanter les grillons. Elle trébuchait sur les mottes de terre, elle devait se mettre à quatre pattes pour passer sous les fils de fer, des sarments pointus s'accrochaient à sa robe. Elle continuait, malgré ses petites jambes fatiguées. Elle ne rencontrait personne, ni homme, ni chien, ni *chacail*. Elle n'entendait, non plus, personne l'appeler du jardin. Elle continuait, un peu chauffée de soleil, un peu titubante.

Elle est arrivée jusqu'au lit de l'oued, avec sa terre si lisse, si sèche, craquelée en forme d'hexagones presque réguliers. Marcher était plus facile, elle l'a remonté vers sa source, paniquée à la pensée qu'il pourrait soudain se mettre à pleuvoir dans les montagnes et que, grondante et boueuse, l'eau arriverait sur elle et la submergerait. Quoique, en cette saison, c'était tout de même improbable. Improbable, se disait-elle, mais pas impossible. C'était déjà arrivé, quoique pas bien souvent. Même s'il faisait beau, l'eau boueuse se précipitait alors avec fracas, emportant devant elle les grosses ronces de l'automne qui se bloquaient à l'entrée du pont, retenaient de la boue, des branches, des chiffons et des bouts de ferraille et faisaient tout déborder.

Enfin, ce n'était pas encore l'automne ; elle se faisait un peu peur, mais le risque n'était pas bien grand.

Elle partait découvrir le vaste monde, peut-être jusqu'aux collines bleues, là où naissaient toutes les eaux. Derrière elle, dans son halo doré, le bosquet de caroubiers rapetissait, émergeait à peine au-dessus de la haie du jardin. Le jardin lui-même ne paraissait plus si grand.

Elle est parvenue à une touffe de trembles, des trembles argentés qui frémissaient dans l'air immobile. La terre était humide, il y avait un peu d'herbe. On aurait presque dit ces pays de lacs, de cascades, de fraîches forêts et de vraies sources dont ses livres lui parlaient.

Mais d'autres étaient déjà venus. Quelle histoire ! Sur le tronc des arbres, on voyait des initiales et des cœurs percés de flèches, et des initiales dans ces cœurs. Cicatrices anciennes, verdâtres, irrégulières, bourgeonnant par endroits, peu faciles parfois à déchiffrer. Choune ne pouvait pas identifier qui les avait faites. Mado ? Madame Lilas et monsieur Paco ? Monsieur et madame Hortez ? Leur fille Elvire (quel nom celle là, où étaient-ils allés le chercher !) ? Papa et oncle Pierre, quand ils n'étaient encore que de petits galopins qui mettaient leurs noms partout ? Choune ne reconnaissait aucune de leurs initiales. Alors qui ? Qui, comme elle, s'était ainsi aventuré presque jusqu'à la source de toutes les eaux ?

Choune s'est assise, heureuse, dans ce petit coin de France — ou presque — à savourer la fraîcheur et à écouter le bruissement léger des feuilles, émerveillée. Puis elle a sorti son petit couteau de tôle, l'un de ceux, bien inoffensifs, que monsieur Bourdier fabriquait pour les enfants et, avec application, elle a, elle aussi, gravé ses initiales et la date de l'année, pour mettre, elle aussi, sa marque dans ce lieu enchanté et pour que les trembles, toujours, se souviennent d'elle.

Elle est revenue, étourdie de fatigue et de soleil, reprendre sa place dans le petit monde affairé des caroubiers.

Voici venir l'orage...

Quand les enfants arrivaient sous les grands arbres, ils rencontraient des files de chenilles processionnaires qu'ils dispersaient à coups de talons. Le sillage brillant d'un escargot. De petits entonnoirs dans le sable, avec au fond, un fourmi-lion guettant sa proie. Un crapaud écrasé et sec, pattes arrière encore détendues comme pour sauter. Quand était-il mort ? Quand avait-il séché, qu'ils ne l'aient pas encore vu ?

Et toujours le pépiement des oiseaux. Des passereaux, moineaux, mésanges, rouges-gorges, fauvettes, bouvreuils, et les merles qui les suivaient de branche en branche en se moquant. Ils trouvaient sur leur chemin des coques vides, blanches piquetées de brun, avec parfois une mince trace de sang. Des nids tombés, des œufs encore intacts, qu'ils prenaient un instant dans leurs mains et même de pauvres oisillons tombés du nid, écrasés sur le sol.

Un printemps ce fut atroce. Qu'était-il arrivé ? Une tempête ? Une épidémie ? Le jardin se débarrassait de ses oiseaux. Sous les casuarinas, les enfants trouvaient des oisillons à chaque pas ; de tous petits, nus, crevés, en croix, becs étalés, de plus grands, palpitant encore un peu, des ventres ronds éclatés, des corps comme humains, sans poils ni plumes, des becs encore entrouverts à la vie et des viscères apparents, bourrés déjà de fourmis. Les gosses en arrivaient à ne plus vouloir passer sous les arbres, mais pour aller au fond du jardin, il n'y avait pas d'autre chemin. Encore un, encore un ! criaient-ils, dégoûtés, et ils essayaient de retenir leur souffle et de ne pas regarder par terre — mais il fallait bien regarder quand même, si on ne

voulait pas leur marcher dessus. Les enfants finissaient par ne plus vouloir aller jouer.

La même année, comme si la guerre ne suffisait pas, les sauterelles déferlèrent. Tout le pays en fut infesté, on en trouvait même en ville. Elles dévoraient les récoltes, elles dévoraient les vignes, elles dévoraient tout le jardin, les acanthes, les roses, la verveine et les tomates. Elles faisaient sur le sol comme un tapis vivant, elles sautaient sur les petites jambes nues, sur les shorts et sur les jupes, elles s'accrochaient dans les cheveux des filles. Il en venait, il en venait, il en venait encore. Verdâtres, avec leurs sales pattes coupantes et leurs sales têtes aux gros yeux méchants. Elles crissaient et on les voyait s'élever et s'abattre en nuages quand on essayait de les écraser avec les tracteurs. Quand les hommes avançaient de front en tapant sur des morceaux de ferraille pour leur faire peur, elles se levaient, toujours en nuage, pour se reposer un peu plus loin. Quand les hommes repartaient, elles revenaient tranquillement où elles avaient envie d'être.

Papa les faisait ramasser dans des sacs qu'on brûlait dans de grands feux mais il en venait d'autres. C'était cruel aux yeux de la tendre Choune. Et surtout, c'était peine perdue. Aussi, autant pour se venger de celles qui avaient dévasté leurs maigres récoltes et leurs petits potagers que par réel appétit, certains les faisaient griller pour les manger. Intrépide, Papa avait essayé, il disait que c'était un peu dégoûtant d'y porter les dents, mais pas si mauvais que ça. Selon lui, ça avait un peu un goût de crevette. Bien entendu, ni Maman, ni Marraine, ni Mamée ne tentèrent l'expérience. D'ailleurs, des crevettes personne n'en aurait mangé, à l'époque. Mado résumait très bien l'opinion générale en disant que les crevettes s'appelaient comme ça

parce qu'elles se nourrissaient de crevés et que, depuis le bombardement de Mers el-Kébir, allez imaginer de quoi elles s'étaient nourries pour être aussi roses et charnues !

Quand les sauterelles partirent un beau jour d'été, le jardin apparut exsangue comme après la plus terrible canicule : plus une feuille, plus une fleur, plus de lilas, de jasmin ou de chèvrefeuille. Ne restaient que la terre sèche et nue, et des morceaux de tiges qui sortaient misérablement du sol, ne restaient que le gazon kikouyou, aux brins aussi acérés que les pattes des prédatrices, et les grands résineux, cyprès et casuarinas.

Ce fut très dur, cette année-là et, la guerre aidant, on passa bien près de la famine.

Peu après, il se manifesta un autre prodige : un beau matin, les enfants découvrirent que la roseraie s'était couverte de minuscules petites rainettes qui sautaient partout comme les sauterelles, mais avec plus de grâce. Il y en avait trop pour que ce soit vraiment joli de les voir toutes ensemble, mais, prises séparément, elles étaient mignonnes. Les enfants essayaient d'en attraper, mais elles étaient plus agiles qu'eux. Mado racontait qu'elles naissaient dans les nuages : quand l'eau s'évaporait, elle montait avec les œufs de grenouille ; l'éclosion, le passage par le stade têtard et la naissance des petites rainettes se faisaient dans les nuages, puis elles tombaient en pluie sur les jardins.

Elles disparurent en grand mystère, comme elles étaient venues.

Et de fait, les rainettes étaient arrivées peu après la grande tempête.

Ce jour-là, Mouchka et Choune étaient seules dans le jardin, se préparant à rentrer après avoir ramassé leurs jouets, quand soudain le ciel était devenu noir. Un grand vent s'était levé, un tourbillon de poussière, giflant leurs visages, rabattant leurs cheveux dans leurs yeux, secouant les arbres ; elles couraient tant qu'elles pouvaient, en passant par la roseraie pour rester à découvert.

La traversée de la barrière des casuarinas, quand il fallut bien la faire, releva pour elles de l'exploit, tant elles étaient terrorisées par l'agitation des grands arbres, leurs craquements, les grosses branches qui s'abattaient autour d'elles.

À un moment, dans son affolement, Choune crut même voir devant elle l'éclair orangé d'une silhouette de jeune femme qui, bras écartés, les empêchait de s'engager dans une allée : une seconde plus tard, un arbre s'y écroulait. Et Mouchka, qui en avait lu la description dans un livre, criait en se sauvant « Un tremblement de terre, un tremblement de terre ! »

Ce n'était pas un tremblement de terre, mais une tornade. Tout cassait, tout tombait. Les branches sèches des palmiers s'arrachaient des troncs, les tuiles volaient. C'était comme si quelque chose dans le jardin, de toute la violence de ses forces déchaînées, avait voulu chasser les intruses.

Juste les chasser.

Puis, des trombes d'eau commencèrent à se déverser. Quand les deux fillettes arrivèrent enfin à la porte de la grande maison, l'eau boueuse de l'oued s'avavançait dans l'allée et elles, elles n'étaient plus que deux petites flaques atterrées et tremblantes.

Le soir, dans les rugissements du vent Choune entendit le galop d'un cheval fou et elle se souvint de la vieille chanson du temps de la conquête « *Fermez les portes et les volets, Car les Arabes vont passer* ». Et c'était en effet un fier cavalier arabe qui passait, un guerrier superbe, gandoura au vent, emporté à un train d'enfer par son bel étalon, emballé car dans le rêve de Choune l'homme ne le dirigeait plus : il avait été décapité et son sang coulait à gros bouillons sur la terre toujours assoiffée ; d'une main, il brandissait encore son cimeterre et de l'autre, il berçait contre sa poitrine sa tête enturbannée.

Toute la nuit, entraînée par la tempête, la chevauchée fantastique des chevaliers perdus d'Abd el-Kader traversa ainsi le jardin dévasté, pendant que Choune se terrait dans son lit, portes et volets fermés — ou peut-être ouverts, arrachés et battant dans la tourmente, Choune n'était plus sûre de rien !

Le chant de la source

Dès le crépuscule, la grande maison fermait ses volets. Très tôt, tout se refermait, et dès Ben Mansour reparti, dès les enfants rentrés, Saint-Antoine verrouillait ses deux grands portails et se recroquevillait sur lui-même. À peine quelques rais de lumière, sous les portes des maisons, le feu du gardien, qui s'installait pour la nuit près de l'abreuvoir et si l'on ne baissait pas tout de suite les volets roulants du hall, le grand pin au fond de la cour, plus noir encore que la nuit. La nuit, interdite à âme qui vive, que nul n'a le droit de voir, que les deux gardiens, le gardien du dedans et le gardien du dehors qui, seuls, parfois, font quelque bruit. Encore dormaient-ils le plus souvent.

Après dîner, Papa prenait ses deux petites près de lui et leur racontait des histoires de Tom Pouce et de l'Île Merveilleuse. C'étaient justement des histoires de nuits magiques où le petit lutin, après s'être glissé hors de la maison, découvrait des merveilles, des animaux de la ferme qui lui parlaient et, sous le bassin d'irrigation, des grottes d'or, d'argent et de pierreries, enfin, plus loin encore, à la source des eaux, un lac avec son île en pain d'épice et confiture d'orange.

Puis la Cerise et Choune, avec leurs robes de chambres assorties, partaient dans leur chambre aux grands rideaux d'organdi rose. Venait alors l'heure de Maman. Elle les faisait d'abord agenouiller devant leur commode où les objets de piété variaient selon les saisons. Une fois leurs petites dévotions faites, les fillettes allaient se blottir dans

leurs lits ; Maman leur chantait des berceuses de sa si jolie voix et leur lisait des histoires.

Venait un moment où les petites cessaient de réclamer une autre histoire ou une autre chanson. Maman les embrassait alors sur les yeux et traçait avec le pouce, comme pour les protéger, une croix sur leur front. Elle sentait la rose.

On éteignait les lumières, seuls brillaient encore deux lions phosphorescents, cadeaux d'un fils Bergasco, et la nuit commençait. Choune adorait s'enfoncer dans son lit un peu creux, où sa place se réchauffait lentement, elle avait l'impression de se protéger encore dans les bras de Maman et elle essayait, comme dans la chanson de Maman, de rêver aux massifs de pervenches sous les casuarinas ou aux grands torrents qui coulaient en France, dans le pays de toutes les eaux.

Si le sommeil ne venait pas tout de suite, elle entendait, l'hiver, les chacals s'appeler de colline en colline et, l'été, l'énorme concert de grenouilles, dans le bassin, juste au-dessous de leur fenêtre ; beau, mais saisissant si l'on se réveille en sursaut, sans rythme, sans mélodie, mais simplement à qui en dira davantage, à qui couvrira la voix de l'autre. Un invraisemblable tapage.

Mais le plus impressionnant est qu'elles se taisaient soudain, signe de quelle présence ? De quelle vie furtive au bord du bassin ? Quelqu'un, ou quelque chose devait s'approcher. Elles se taisaient d'un coup, toutes ensemble, et une minute au moins passait, pendant laquelle on se demandait qui ? quoi ? Le gardien, peut-être, qui veillait, en principe, à l'entrée de la ferme refermée sur elle même, les portails de ses deux porches verrouillés ? Mais il dormait toute la nuit, Choune en était sûre. Une bête errante,

alors ? Il n'y avait pas de chat dans les parages et les chiens de Papa passaient la nuit à l'intérieur de la ferme. Peut-être Majda la rebelle ? Les grenouilles devinaient sans doute des présences que les hommes ne voient pas. Elles se taisaient de longues minutes d'un silence angoissant. Et puis, audacieuse, l'une d'entre elles recommençait à lancer un ou deux coassements espacés, interrogatifs. Une autre se hasardait à lui répondre, puis deux, puis trois. Et le concert recommençait.

Si Choune se levait, encore toute endormie, elle perdait son chemin, elle errait pendant des heures dans les couloirs, lui semblait-il. Terrifiée, plus rien ne lui paraissait familier, les mains tendues, elle touchait des choses moites, elle entrait peut-être dans la douche ou allait jusque dans la chambre de ses parents ; parfois elle se laissait tomber sur un tapis pour y attendre la fin de la nuit. Elle finissait par se retrouver, identifier un meuble ou rencontrer un interrupteur et quand elle rentrait enfin dans sa chambre, le couple de lions phosphorescents luisait vaguement, d'une façon inquiétante puisqu'on était déjà au milieu de la nuit et que leur lueur aurait dû s'éteindre depuis longtemps.

Sous les fenêtres de sa chambre il y avait ce que, dans ce pays sans eau, les enfants appelaient une source : une petite maçonnerie pour l'irrigation, bassin peu profond avec au milieu un gros tuyau d'où l'eau sourdait, tantôt à gros bouillons, tantôt par suintement. Là, en février, poussait l'acide *vinaigrette*, première floraison jaune du printemps. C'est là qu'à midi, à l'heure de la sieste, les ouvriers venaient s'asseoir et un personnage barbu leur rasait la tête, avec un immense sabre pas très rassurant. On entendait monter leurs discussions brutales, langue si gutturale, d'un

ton si ferme, qu'on avait toujours l'impression d'une dispute et que le sabre allait finir par trancher une gorge.

Mais la nuit, quand le garde était arrivé, quand, après avoir tiré les lourds vantaux de fer des deux porches, il s'étendait sur sa couverture, près de son feu et que la ferme était refermée sur elle même, tout s'apaisait, plus une âme dehors et le bassin, l'allée, le jardin, l'aire à battre, la cave, la source n'appartenaient plus — semblait-il — qu'aux grenouilles et aux crapauds.

Or Choune, par de belles nuits d'été, a entendu monter de la source un chant étrange, une mélopée très claire, très pure, une voix de femme — pas le joli contralto de Maman, mais un trille de soprano — vibrante, tendue et qui se brisait vite. La plainte, brève, était la pure transposition, par une voix humaine, du chant de l'eau. Comme un appel, une incantation nocturne, pure comme la pure nuit, claire comme l'eau fraîche, intense comme une détresse, comme une captive, une âme en peine — sereine, sans pudeur de déchirer la nuit. À vous faire frissonner de plaisir, à vous faire sortir, en chemise de nuit blanche, si toutes les portes n'étaient pas si bien fermées. À vous entraîner pieds nus très loin, jusqu'au pont et, du pont, vous faire descendre pour suivre le lit de terre craquelée jusqu'à l'endroit inconnu où l'oued devait naître certains jours d'hiver. À vous mener vers toutes les eaux, bouches d'irrigation des vignes, bassin, jets d'eau, rigoles, diamants de rosée, flaques croupissantes, abreuvoirs, robinets enfouis. À réveiller les grenouilles, à bercer les têtards, à faire soudain tout sourdre, tout jaillir, déborder les bassins, s'emplir les caniveaux, se soulever les vannes, eau fraîche, eau pure, toute la nappe d'eau souterraine remonter, couler, chanter et rire, eau avec laquelle il est interdit de jouer, eau à ne pas boire, eau où tremper les

maines, dans la fête des grenouilles et des crapauds. Eau courante, eau dormante, la terre des rigoles qui s'imprègne, la nuit d'été qui revit.

Comme un appel intense, comme un message des forces de la nuit, l'incantation de la source, brève, si brève, juste pour elle, roulades vite brisées.

« Tu as rêvé », lui a-t-on dit.

Chante-t-elle encore, dites, la source, pour la nuit de la Saint-Jean ? Appelle-t-elle encore et quel enfant, maintenant, l'entend et veut la suivre jusqu'à la mer, jusque dans les profondeurs du puits, jusqu'aux pays de la naissance des eaux, terres inconnues des saules pleureurs et des bouquets de trembles — la suivre avec la certitude que, qui l'entend, toujours, par quelque route souterraine, il pourra revenir ?

L'été des Italiens

La guerre se rapprochait de Saint-Antoine.

Le fils aîné des Hortez, le frère d'Elvire et de la grande Adèle, était parti se battre jusqu'en Allemagne ; d'après ses lettres, ce petit paysan était surtout ébloui par les grandes villes et leurs boutiques — même éventrées, même pillées, il n'en revenait pas !

Lakdar Ben Mansour aussi était parti avant lui sur le front italien¹. Ses premières lettres, que son père portait à Papa pour qu'il les lui lise, n'étaient pas écrites par lui. Elles étaient très convenues, ampoulées, ne parlaient de rien et surtout pas de l'horreur des combats. Mais bientôt on vit apparaître à la fin des missives de grands caractères d'imprimerie encore maladroits « Salut et respect à tous en les appelant par leur nom. Signé Lakdar » et Papa comprit que le tractoriste avait appris à écrire, comme son petit garçon.

Pendant l'été, une dizaine de prisonniers italiens était arrivée à la ferme, on ne sait ni d'où, ni comment. On les accueillait avec plaisir : ils apportaient un air nouveau, d'autres savoir-faire, racontaient un pays inconnu. L'un d'eux n'était sans doute qu'un pauvre berger sauvage, il ne parlait même pas la langue des autres, si peu à l'aise avec les hommes qu'il avait demandé à vivre près des bêtes : il passait son temps à astiquer la porcherie et les cochons, qui en étaient devenus roses comme les enfants après un bain trop chaud. Un autre, un maigrichon à lunettes, chauve et un peu déjeté, un intellectuel fort savant sans

¹ Débarquement en Italie : 10 juillet – 1^{er} août 1943.

doute, avait pris en main la comptabilité de monsieur Fabre ; lui aussi se tenait à l'écart. Le reste était composé d'hommes tout simples, paysans, mécaniciens, forgerons, électriciens. Jeunes et gais, si contents d'échapper à la guerre, ils apportaient aux jeunes filles de la ferme le même plaisir de se sentir femme que celui que les Américains avaient apporté à Mairaine. Ils chantaient des romances de leur pays, baragouinèrent très vite le français et avouèrent tout aussitôt qu'ils se fichaient bien de Mussolini — tous sauf Enzo, le rusé mécanicien si habile de ses mains, qui, lui, se proclamait fasciste.

Les gosses passaient leur temps avec ces jeunes hommes qui aimaient les enfants et qui savaient faire des tas d'objets extraordinaires comme des aiguilles à tricoter en fil de fer, des bagues et des couteaux en tôle ou des couvercles de théières en cuivre martelé. Les jeunes filles — même la craintive Mado — avaient vite eu chacune son amoureux, en tout bien tout honneur, certainement, car l'époque était chaste.

De plus, Mado était méfiante. Elle avait parlé à Mamée des compliments que lui faisait le bel Aldo aux bras musclés — vraiment pas mal, ce garçon ! pensait Choune. Et Mamée avait conseillé à la jeune fille de se laisser charmer par les déclarations et les avances « Cela fera briller vos yeux, et ce n'est pas interdit », mais de ne rien en croire. « Il repartira dans son pays et vous, vous resterez, ce n'est pas un homme pour vous ». Aussi notre Mado restait-elle sur la réserve, malgré sa peur de rester vieille fille. « Voyons, voyons, pourquoi resteriez-vous vieille fille ? » la consolait Mamée.

On parlait de la guerre, les enfants qui ne comprenaient rien, les jeunes filles — informées comment ? — les hommes qui attendaient simplement que ça finisse et Enzo

qui leur promettait que malgré la défaite italienne, tous les Français, tous les habitants de Saint-Antoine (sauf les jeunes filles) et tous ses compatriotes insouciantes seraient bientôt écrasés comme des cochons, car il savait de source sûre qu'Hitler, dans le plus grand secret, était en train de mettre la dernière main à la bombe absolue.

Mado était patriote, elle rêvait pour Hitler et Mussolini des pires supplices, yeux, cheveux, ongles arrachés un à un. Elvire Hortez avait son frère au front et était donc solidaire ; Valentine, la nouvelle soubrette délurée et malveillante, s'était si bien laissée charmer par le fasciste Enzo qu'elle en avait acquis quelques sympathies pour les Italiens et les Allemands, sans trop oser le dire. Quand elles ne fredonnaient pas des romances d'amour, les autres lui serinaient, narquoises, sur un air de Tino Rossi : *« Lorsque descend le crépuscu-le, Hitler et ses bombardiers, Profitant du clair de lu-ne, Viennent pour nous attaquer. Boum, Boum, Boum la D.C.A., On dirait que les Anglais, On dirait que les Anglais, Vont débarquer »*.

Mais bien entendu, la D.C.A. ne faisait jamais boum-boum ni à Saint-Antoine ni même au village. Seuls ceux et celles qui étaient allés jusqu'à Oran pouvaient imaginer ce que c'était.

Les moissons étaient finies, il tombait une chaleur lourde, des trente-cinq et des quarante degrés. Après s'être rafraîchis à barboter dans le grand bassin d'irrigation, on s'enfermait dans les maisons pour se protéger des heures les plus chaudes, et tous, enfants, ouvriers, artisans, employées faisaient une longue sieste. Sauf Maman, qui détestait autant dormir dans l'après-midi que se plonger dans l'eau froide.

Bientôt, à l'été, on apprit la libération de Paris, à la grande joie des enfants, qui ne savaient ni ce qu'était la libération, ni ce qu'était Paris. Et Mamée leur expliqua pourquoi elle était si contente en les faisant rêver sur un Paris à leur mesure, celui des vitrines animées des grands magasins à Noël.

Le soir, la chaleur s'adoucissait un peu, tout le monde revivait et osait ressortir. On arrosait au tuyau ou à la main devant les maisons « pour faire de la fraîcheur », les enfants, qui supportaient mieux la canicule que tous les autres, recommençaient à courir. C'était l'heure où les garçons, du haut de ce qui leur semblait une énorme pente, la côte qui descendait du silo à grain, se lançaient dans de dangereuses parties de *cacharoulo*¹, dévalant à fond de train sur leur bolide à roulettes jusqu'au milieu de la cour.

Les concours d'injures rituelles s'en suivaient forcément, « Bernasco, bourricot », « Farid, le stupide », « Manolo, Badibalo² » et ils s'attaquaient les uns les autres à coup de comptines salaces :

– *Manolo, l'arroz caldos, Tire un pet y mata dos !³*

– *Les Arabes au cinéma, ça rigole, ça comprend pas.*

– *Les Français c'est comme la mouche, ça mange la merde avec la bouche.*

– Mais ch'uis pas français !

– *Ab onat ! Manolo-Badibalo, ça se voit ! Tu parles français comme une vache espagnole !*

¹ Char constitué d'un fond de caisse muni d'un gouvernail sommaire, monté sur roulements à billes. Il sert à s'élancer du haut d'une pente, assis sur le fond, en contrôlant la direction avec les pieds posés sur le gouvernail.

² *Badibalo*, déformation locale de « Père Dupanloup ».

³ « Manolo, l'arroz caldos, tire un pet et en tue deux ! » (Comptine). L'arroz caldos est une sorte de riz à l'espagnole avec pois chiches, jambon et oseille.

Les Italiens, s'ils étaient présents, riaient beaucoup, mais étaient sans doute ceux qui comprenaient le moins. Les filles suivaient un peu, mieux pour les injures — « Mouchka, mouche-caca », « Choune, la foufoune », « Adèle, la chandelle » — que pour le *cacharoulo*. Curieusement, la plus audacieuse pour se lancer sur la planche à roulettes était la petite Cerise, qui rigolait de tout son cœur.

Farid, qui avait bien huit ans de plus qu'elle, s'était découvert une grande tendresse pour cette petite fille intrépide et drôle. Il la prenait toujours à côté de lui dans la carriole de l'âne, et lui offrait tous les menus trésors qu'il pouvait trouver : bracelets en celluloid, étoiles de Noël, capsules de *coco* et bagues de pacotille. La petite allumeuse planquait tout et ne se paraît qu'en secret.

Quand ils s'étaient copieusement injuriés, qu'ils avaient bien risqué leur vie à fond la caisse sur les cailloux, bien sauté de sac de blé en sac de blé et couru partout pour voir quel adulte harceler, les enfants allaient sous le grand pin à la recherche des *pimpignons*, le régal le plus délicieux de tous les fruits, baies, graines, tiges, racines, cailloux et même chewing-gums qu'ils tâchaient de manger. Les *pimpignons* n'étaient produits que par le grand pin noir du fond de la cour et toute l'aire qu'il couvrait était terre de cueillette. Comment venaient-ils ? Est-ce dans la pomme de pin qu'ils se cachaient ? Les enfants ne l'ont jamais su. Ils essayaient d'effeuiller les pommes de ce pin, sans jamais rien trouver : ils ne ramassaient de pignons que par terre. Ils marchaient tête baissée, scrutant le sol, ils n'en découvraient qu'un, ou bien, tout à coup, voilà qu'ils tombaient sur un gisement merveilleux, au moins dix d'un coup, le premier aperçu appelant la découverte des autres.

« Chipie, cochon, ne cherche pas au même endroit que moi ! » Et le jeu d'injures rituelles recommençait.

Ils en ramassaient une vingtaine chacun, ils auraient aimé pouvoir en ramener un plein panier. Puis ils allaient s'asseoir devant la porte de la grande maison, sur une pierre tiède qui leur chauffait les fesses et là, ils les cassaient avec un caillou. Ils avaient un goût d'amande et de résine, trop petits pour remplir bien la bouche. Parfois, même, ils étaient vides. D'autres fois, les enfants tombaient sur un pignon tout rabougri, rance, qu'ils mangeaient quand même, parce qu'il ne faut rien laisser se perdre de tout ce qui peut se manger. Après, pour faire passer le mauvais goût, ils en prenaient deux ou trois à la fois, des beaux, des biens frais, qui remplissaient enfin la bouche.

Alors, parfaitement sales dans la chaleur encore étouffante, les doigts meurtris par les coups de cailloux qu'ils s'étaient maladroitement donnés, ils se fichaient bien de la guerre. Dans la poussière des soirs d'été, tout autour de la ferme, les garçons se mettaient à jouer au foot avec leur vieille boîte de conserve ; Ben Mansour et Papa buvaient leur thé brûlant ; Tayeb, à leurs pieds, mâchouillait une racine de réglisse ; assises sur un muret ou une marche, les petites filles s'appliquaient à tricoter quelques bouts de laine avec des aiguilles en fil de fer que les Italiens leur avaient fabriquées.

Et Choune trouvait encore que le monde allait très bien ainsi.

La nuit de la Saint-Jean

On s'était cru libérés, mais la guerre devenait de plus en plus dure, les lettres du front de plus en plus désespérées, Enzo le prisonnier fasciste, s'enféroçait, menaçant tout le monde de sa terrible vengeance en cas de victoire. Les jeunes bonnes maudissaient de plus en plus souvent Hitler, Mussolini et Franco. Quand allait-on être débarrassé de ces trois-là ?

Les jours s'allongeaient, la nuit n'en finissait pas de tomber, on approchait du solstice, de la nuit de la Saint-Jean.

Mado en racontait les enchantements : avant de s'endormir, cette nuit-là, après quelques formules appropriées, il fallait cacher un petit miroir sous son oreiller. Alors, on rêvait de celui qui vous épouserait. Mado n'avait jamais rien vu : à dix-sept ans à peine et si réticente à l'idée d'un mauvais mariage, elle craignait de plus en plus de rester vieille fille.

Mais Valentine et Mado disaient aussi qu'il arrivait parfois à celle qui se regardait dans une glace cette nuit-là ou les nuits voisines, d'y voir le diable, vaguement, au milieu des reflets blêmes. Le diable, signe que vous alliez mourir bientôt. C'était arrivé à une fille du village et elle était morte dans l'année. La nuit, les petites n'osaient pas regarder les miroirs, elles tentaient de détourner les yeux des vagues lueurs qu'ils étalent toujours.

Au clair de lune, sur la terrasse, on jetait du plomb fondu dans une bassine d'eau froide ; le plomb se figeait en

représentant très exactement les outils du futur mari. C'était vrai : quand madame Lilas l'avait fait, elle avait trouvé de petits grains de blé et un moteur de tracteur. Choune était toute étonnée d'apprendre que Paco avait jadis été conducteur de moissonneuse-batteuse : il y avait si longtemps que sa femme l'entretenait à ne rien faire que se saouler à longueur de vie !

Papa fournissait le plomb, mais mettait ses filles en garde : c'était de la blague, Lilas avait tellement envie de l'épouser, son Paco, qu'elle aurait vu partout des preuves. N'empêche que la maigrichonne Valentine avait réussi à distinguer les outils d'un mécanicien et qu'Enzo était un merveilleux mécanicien, les gosses l'admiraient bouche bée et c'était l'amoureux de Titine — on ne l'a su qu'après, parce que, quand il est reparti chez lui, à la fin de la guerre, elle attendait ses lettres et elle les lisait à voix haute. Et lui, qui avait dû lui promettre le mariage, lui disait qu'il n'attendait plus que la permission du Pape pour venir l'épouser.

Quand à Mado, cette fois encore, elle ne trouvait rien ; rien, en particulier, qui pût de près ou de loin évoquer le bel Aldo. Le plomb avait pris une forme qui ne ressemblait à rien, comme des morceaux d'anthracite. Ça ne voulait rien dire : personne ne savait alors qu'Enzo finirait par écrire à une Titine éplorée que le Pape s'était opposé à son mariage, que Titine se consolait en épousant un riche garagiste, ni que, douze ans plus tard, après avoir longtemps pleuré sur son trousseau patiemment brodé pour un mari qui ne venait jamais, Mado finirait par épouser un géologue.

C'était, comme pour la Toussaint, une nuit où revenaient les morts, non pas en tant que fantômes, feux

follets, lumières changeantes, sloughis décharnés, semblances de chiens errants suivant obstinément une carriole et s'évanouissant soudain, comme c'était arrivé à la sœur de madame Horte, doigts vivants sortant de la serrure d'un placard, ce que jurait avoir vu une fille de l'école communale, mais des morts avec leur aspect de vivants, immatériels mais reconnaissables.

Or on savait bien que la maison et la ferme étaient hantées du souvenir d'enfants morts. Du temps de la fondation de Saint-Antoine, des bébés de l'ancêtre défricheur, il en mourrait sans cesse : paludisme, dysenterie, croup, variole. Parfois il en mourrait deux à quelques mois de distance, un petit enfant et un nourrisson, par exemple et parfois même, le mal fauchait un adolescent qu'on croyait tiré d'affaire.

D'autres enfants encore étaient morts pendant la grande guerre, l'année de la grande famine, alors que les hommes étaient mobilisés. À Saint-Antoine les femmes qui menaient la ferme en l'absence de leurs hommes préparaient des bassines de soupe et du pain pour en donner à tous les miséreux qui venaient en demander, mais on avait découvert, disait-on, de jeunes enfants et des adolescents morts de faim et d'épuisement dans l'allée, tant ils venaient de loin pour trouver un peu de nourriture. Choune frissonnait d'horreur à la pensée de ces garçons et filles si maigres, pieds nus, qui ne parvenaient pas jusqu'à la maison où on les aurait sauvés. Elle les imaginait, sous les oliviers et les casuarinas, le visage dévoré de mouches comme celui de Samra, et elle n'osait plus se glisser sous le pont ou s'aventurer dans les vignes. Consultée, madame Lilas avait grondé Mado en disant qu'elle exagérait, qu'on n'avait jamais trouvé, une fois seulement, qu'un pauvre Marocain.

Et voilà que Samra elle-même allait peut-être mourir. Âgée d'à peine cinq ans, elle luttait contre la mort, prise de violentes coliques dont le bon docteur Dubreuil lui-même, sans doute appelé trop tard, doutait de pouvoir la sauver, pour avoir trop mangé, disait-on, de figues de Barbarie — mais Choune se demandait si ce n'était pas plutôt pour avoir caillassé le sloughi, avatar ou compagnon de Majda la sauvage.

Insidieusement, le malheur recommençait à lécher les murs de Saint-Antoine.

Peut-être était-ce tout cela qui expliquait les mirages de Choune, dans deux pièces qui la terrorisaient : la chambre verte où dormait Mamée et une petite chambre où il lui arrivait, à elle, de faire la sieste. Dans ces deux pièces, il y avait de grands miroirs qu'elle n'aurait jamais regardés la nuit ; elle y faisait toujours des cauchemars atroces. Elle ne s'y risquait pas sans avoir la chair de poule. Elle y entendait des bruits inquiétants et surtout elle y voyait danser des mouches de lumière.

Aussi, quand venait l'heure d'aller se coucher, les fillettes franchissaient-elles en courant le couloir sombre qui desservait les chambres : elles avaient trop peur de voir une porte s'ouvrir pour laisser apparaître un enfant sans regard.

Pourtant, ces grandes soirées d'août étaient aussi celles où la nuit était enfin permise. On dînait sur la terrasse, une grande terrasse à laquelle on n'accédait que par la maison.

Il y faisait très chaud dans la journée à cause de la réverbération, si bien qu'on y étendait la lessive, mais les grands soirs d'été, quand l'accablement du soleil redevenait tiédeur, Maman y faisait dresser une table et on dînait là à

la nuit tombante — tomates fraîches, fromage blanc en faisselle et pour Papa, un peu de vin rosé. Les chiens des douars aboyaient dans le lointain, la nuit tombait doucement et les enfants guettaient les étoiles filantes. Il faut faire un vœu dès qu'on les voit, mais elles vont trop vite et c'est toujours trop tard.

Papa invitait la Néma pour le dessert, les enfants se gavaient de glace à la fraise très crémeuse que Maman faisait dans les bacs à glaçons. Papa leur apprenait les étoiles, celles qu'il connaissait : la Grande Ourse, la Petite Ourse et Cassiopée. Et Néma guettait de toutes ses forces les étoiles filantes. Ah oui, oui, oui, elle en avait vu une, elle avait eu le temps, elle avait demandé un vélo. « Ne dis pas ton vœu, malheureuse, sinon il ne se réalisera pas. »

La nuit de la Saint-Jean, les portails de la ferme n'étaient pas fermés, la courte nuit était à tout le monde. Les garçons allumaient vers l'aire à battre de grands feux qui rougeoyaient au-dessus de l'ombre noire des casuarinas. On entendait chanter et rire, les jeunes filles y venaient, Mado, Valentine, la grande Adèle, Elvire et d'autres amies, ainsi que les joyeux Italiens. Les plus grands des garçons et les plus alertes des Italiens sautaient par-dessus les flammes en criant le nom de leurs dames de cœur. Ils en criaient même plusieurs, les unes après les autres, pour ne pas faire de jalouses, et pour qu'il n'y ait pas de honte. L'âme du feu, un vent léger, un souffle doux comme une aile, venait les caresser.

Choune aurait aimé sauter comme eux au-dessus du feu — ou être une étoile filante.

La gale

Pendant cet été quarante-cinq Choune et la Cerise ont eu la gale.

C'était un été brûlant, et voilà qu'elles ne pouvaient ni se baigner, ni toucher l'eau. On leur avait mis des espèces de gants, des bandages de gaze et des chaussettes ; on leur faisait matin et soir des pansements avec du soufre.

C'était une période d'angoisse et de solitude, Papa et Maman n'étaient pas souvent là, ils passaient le plus clair de leurs semaines à Oran. Elles étaient confiées aux bonnes, Valentine et Mado, et les bonnes avaient dix-huit ans et d'autres soucis en tête. Titine était une chipie. Mado était leur mère, leur sœur, leur amie mais elle avait le cœur dans les nuages.

La guerre était presque finie, Hitler et Mussolini étaient morts¹ — de façon trop douce aux yeux de Mado — la ferme était encore pleine de ces prisonniers italiens qui se préparaient à rentrer chez eux tout en promettant aux filles de revenir bientôt les épouser ; les cochons n'avaient jamais été aussi propres. Maman et Papa n'étaient jamais là, se contentant de revenir une fois par semaine, et jeunes gens et jeunes filles en profitaient pour danser tous les soirs autour du bassin, dans la tiédeur des soirées de juillet.

Les enfants, un peu à l'écart, un peu à l'abandon, rôdaient autour de ces amours finissantes, assez indifférents à ce qu'ils ne cherchaient pas trop à comprendre, mais avec tout de même le vague sentiment

¹ Exécution de Mussolini : 28 avril 1945 ; mort de Hitler : 30 avril 1945 ; capitulation allemande : 7 mai 1945.

qu'ils étaient de trop. Choune devenait méchante, elle disait « Va t'chier » à la petite Néma. Un soir qu'elle s'était entêtée à ne pas vouloir faire on ne sait quoi, ou à faire quelque bêtise — c'était l'heure de la toilette, Choune était toute nue et Mado la battait, ses fesses étaient rouge vif, et plus Mado la battait et plus Choune s'entêtait « Et non, et non, je ne le ferai pas » ou « Et non, et non, je le ferai ». C'est Mado qui a dû s'arrêter à la longue, parce qu'elle était foncièrement bonne et qu'elle avait mal aux mains.

Une inquiétude, l'absence des parents, tenait les petites. Le soir, elles étaient seules, et seules aux repas, servis pour elles deux, dans la grande salle à manger aux boiseries sombres. On ne s'occupait pas d'elles, des conversations s'arrêtaient quand elles arrivaient, des sous-entendus passaient qu'elles ne comprenaient pas, des rires pouffaient pour un mot anodin. Ou bien les jeunes filles se mettaient à parler en espagnol. On nourrissait les gamines, on les habillait, mais il manquait une tendresse — ou une consolation.

Après dîner, Mado leur racontait des histoires : les visions de sa grand-mère que saint Joseph venait visiter de temps en temps, les apparitions de Majda-la-folle retirée de son puits, ou comment la fille Roblot, qui était rose et grasse, avait été retrouvée sur les genoux du curé, qui lui avait fait « des vilaines choses ».

Ces grands soirs d'été s'emplissaient pour les petites de mystères et de terreurs. Elles écoutaient passionnément ces contes de bonnes femmes, tremblantes à l'idée qu'il leur faudrait se coucher et regarder s'éteindre lentement la lumière soufrée des deux lions phosphorescents, dont les formes, de plus en plus imprécises, tardaient à s'estomper dans le noir. Et elles entendaient des bruits — soupirs,

cris, persiennes qui battaient : les bonnes et leurs galants ou les âmes en peine ?

Dans cette inquiétude vague, cette angoisse des nuits où elles se retrouvaient seules dans leurs petits lits jumeaux, sans le baiser de Maman, il arriva une terrible frayeur, le jour où ils tuèrent le chien.

C'était un très vieux chien perdu, malade sans doute, qu'ils ont emmené dans la vigne, derrière l'allée de noyers, pour le tuer. Pour Fou-Tchéou, le mignon petit pékinois de Marraine, qui était devenu gâteux, avalait des mouches qui le faisaient vomir, pissait partout et puait, la famille s'était payé une piquûre — et pourtant, qu'est-ce que Marraine avait pleuré ! Mais là, c'était un pauvre chien errant. Ils l'ont emmené dans la vigne, tout le monde était là à regarder, ils l'ont laissé s'éloigner un peu et quelqu'un — les enfants ont voulu oublier qui — l'a tiré à la carabine. Choune peut jurer qu'elle a vu sa tête éclater, pleine de sang, et qu'elle l'a vu sauter sous le choc de la balle. Comme elle avait vu un jour, à Oran, ce mignon petit chien écrasé par une jeep d'Américains, avec ses tripes qui sortaient et ses jappements d'agonie.

Choune a vu sa tête éclater, et elle l'a vu sauter comme marchent les canards décapités, comme s'il vivait encore, comme s'il allait revenir les hanter. Elle ne l'a pas vu enterrer et elle n'a jamais voulu repasser par cet endroit de la vigne. Les parents, bien sûr, n'étaient pas là, une fois encore, et elle dut, malgré les tentatives de réconfort de Mado, s'endormir plusieurs nuits de suite avec ses cauchemars sanglants, cette peur atroce de la mort qu'elle sentait roder près d'elle, cette culpabilité, comme si elle était elle-même une meurtrière. Et longtemps avant de s'endormir, elle entendait les hurlements des chacals qui s'appelaient dans les collines. Ou peut-être que ce n'était

que les chiens des douars, mais ces aboiements la glaçaient. Elle chuchotait à la Cerise « Tu dors ? » La Cerise dormait et ne répondait pas. Choune restait seule. Au milieu de la nuit, elle se réveillait tremblante pour entendre l'appel lugubre de la chouette - l'annonce d'une mort, disait-on.

Elle voyait venir en cortège dans l'allée les enfants aux yeux vides, épuisés de faim. Elle se sentait coupable de leur mort. Et Majda, la jeune assassinée s'approchait aussi. « Va-t'en, va-t'en », venait lui crier en rêve celle qu'elle croyait son amie, squelette aux haillons orangés, au creux regard d'infini. « Tu n'as rien à faire dans ce jardin... *Balek, balek, fissa !* Fous le camp, en vitesse ! Vous avez tué mon chien... La mort sur vous !... Crève, crève ! »

Le matin, elle se réveillait mal à l'aise et elle se tournait vers la Cerise, comme sa seule famille, mais la Cerise était trop petite pour la protéger et ne comprenait pas.

Cet été-là, les enfants se tenaient très près de la maison, sous les casuarinas, vers le petit bassin avec sa gueule de lion fauve cracheuse d'eau. Derrière le muret pavé de carreaux bleu roi, ce n'était que du ciment, avec un robinet qu'il fallait ouvrir pour faire cracher le lion. Parfois, les enfants soulevaient une plaque de fonte qu'il y avait là et dans un petit réservoir qui stagnait dessous, ils trouvaient un grouillement ignoble de têtards et d'oeufs de grenouilles. Il faisait chaud, les deux petites étaient en maillot de bain, pieds et mains bandés, les mains surtout, les mains en l'air, écartées et ça piquait et il ne fallait pas toucher l'eau ; d'ailleurs, elles ne pouvaient rien toucher, il fallait demander aux autres de le faire à leur place. Tout près de la porte du jardin, un tuyau déversait le trop-plein du bassin dans des rigoles d'irrigation. En ces temps de baignades et de fêtes le soir, autour du grand bassin, le

trop-plein s'écoulait souvent et l'endroit était toujours humide. Il stagnait là un merveilleux *bagali* vaseux, dans lequel elles ne pouvaient pas mettre leurs pauvres mains emplâtrées de soufre et de pansements ; il s'y faisait des plaques gélatineuses de têtards. Les enfants y surprenaient aussi des crapauds — pas des grenouilles, d'immenses crapauds visqueux, pustuleux, deux masses flasques, goitreuses, accolées, les femelles étouffant presque sous leurs mâles. Les enfants essayaient de les séparer, ils les montraient à Valentine et Mado qui riaient d'un air entendu. Ils finissaient par les tuer à coup de cailloux. La gale, dans les souvenirs de Choune, c'est avant tout ce trou fangeux, leurs mains gantées et l'été torride.

À la fin de la journée, les enfants quittaient l'abri des arbres, ils erraient dans la cour, ils jouaient aux métiers, assis sur le perron de la maison, ils taquinaient ce pauvre ivrogne de Mouloud et venaient échouer autour du bassin. Valentine avait descendu le phonographe des parents, les Italiens arrivaient, leur journée finie. Ils tournaient la manivelle pour remonter le mécanisme et le phono nasillait des rumbas d'amour. Les filles se mettaient des fleurs derrière les oreilles, leurs amoureux les faisaient danser sous le saule pleureur. Elles n'étaient pas vraiment jolies, mais si jeunes et si heureuses.

Pendant ce temps, les autres gosses sautaient dans l'eau avec de grandes éclaboussures. La soirée venait doucement.

Choune et la Cerise attendaient l'heure du dîner, le coup de téléphone de leurs parents. Un soir, c'est bien tard qu'ils ont appelé et seules Mado et Valentine leur ont parlé. La Cerise et Choune étaient furieuses : elles avaient fini de dîner, elles étaient bien propres, en robe de chambre,

prêtes à aller au lit, elles auraient très bien pu venir parler à leurs parents, mais les jeunes filles n'ont pas voulu. C'était toujours de petites persécutions comme ça, injustes. C'étaient elles qui menaient tout. Les deux petites ont pleuré et tapé du pied.

Par les fenêtres grandes ouvertes, un faux bourdon était entré dans le hall pendant qu'elles dînaient. Un faux bourdon, ça veut dire une nouvelle, tout le monde sait ça, comme on sait que si on prend une graine de pissenlit et qu'on souffle dessus, elle s'en va porter un baiser à votre amoureux. Et si vous-même, vous voyez une graine soyeuse voler vers vous, c'est un baiser qui vous arrive. Mado et Valentine étaient tout le temps à les guetter, les faux-bourbons et les pissenlits. Alors, elles se sont mises à crier toutes les deux « Choune, une nouvelle, une nouvelle » parce que c'est autour de Choune que le bourdon tournait. Et c'est à ce moment-là que le téléphone a sonné. C'est pour ça que Choune leur en voulait tant ! Elle n'avait pas d'amoureux, mais une nouvelle, pour elle, c'était Papa et Maman, elle avait tant envie de leur parler, d'entendre leur voix, elle était si seule, si perdue et ces deux mauvaises ne l'avaient pas laissée prendre l'appareil.

Puis la soirée a continué, Mado et Valentine échangeaient comme toujours des sous-entendus et des phrases en espagnol.

Deux ou trois jours après, Papa et Maman sont revenus. Maman a fait venir les petites dans sa chambre, elle a fermé la porte et leur a dit « Mamée est morte ». Elles ont pleuré de toutes leurs forces, elles ont dû pleurer cinq fois comme ça dans leur vie et, celle-là, c'était la première. Elles ne pouvaient plus s'arrêter. Mamée était une femme adorable qui leur fabriquait des poupées, des déguisements, des dessins, qui les consolait des sévérités et des injustices

— et il n'y aurait plus de Mamée. Aussi, elles n'étaient pas mécontentes de pleurer, parce que ça montrait bien la force de leur amour. Est-ce que Maman pleurait ou est-ce qu'elle les consolait ? Elle leur a peut-être donné des détails, expliqué certaines choses. Les petites sont restées très longtemps dans sa chambre.

Après, toujours en pleurs, mais un peu fières d'avoir une nouvelle comme ça à annoncer, elles sont parties l'une derrière l'autre à la cuisine, sanglotant à perdre haleine. Et Titine, Mado et madame Lilas leur ont dit qu'elles le savaient depuis deux jours, que c'était ça, le coup de téléphone des parents qu'elles ne leur avaient pas passé, qu'ils leur avaient interdit d'en parler, mais qu'elles savaient depuis longtemps que Mamée était très malade.

Elles, elles avaient attrapé la gale. C'est Valentine ou la sœur de Valentine, peu importe, qui la leur avait passée. Ça faisait très mal, surtout dans les jointures des doigts et il ne fallait pas se gratter — mais moins mal que de mourir d'un cancer dans la bouche. Moins qu'un petit aphte (elles disaient *une* aphte, elles) qui grossit et toute la joue devient violette. Il faut faire des rayons X, mais ça ne sert à rien et on meurt dans de terribles souffrances. C'est pourquoi, la gale, finalement...

Mamée se penchait sur ses petites filles et les aidait à supporter les démangeaisons sans se gratter. Elle les aidait à guérir, à offrir tout ça « en sacrifice ». C'était un grand pôle de leur morale, les sacrifices.

Choune ne pouvait plus faire de bêtises, car Mamée la voyait. Et quand elle en faisait quand même, elle avait très honte et elle lui demandait de l'aimer malgré tout. Quand on est au ciel, les choses deviennent plus simples, on est très indulgent, on comprend tout. Tout ce qu'on leur

avoue, ceux qui nous aiment nous le pardonnent. Quand on est au ciel, on voit tout et les jeux interdits des petites filles, dans l'ensemble de tout ce qu'on découvre alors, ont si peu d'importance ! Ni les crapauds qu'on tue, ni les pensées surnoises sur les amours des jeunes filles, ni ce souffle de sensualité naissante, dans la touffeur de l'été.

Mamée

Mamée avait été l'âme de Saint-Antoine pendant ces années de guerre.

Mamée, c'est tout d'abord le souvenir de la douceur de ces après-midi d'hiver dans le grand hall-salon de Saint-Antoine. À travers les larges mailles des rideaux filetés on voyait la cour de la ferme, le vent démenait les branches du grand pin ou bien la pluie tombait en grosses cloques et la cour se marbrait de flaques boueuses. Près de la faible chaleur du chauffage central, Mamée et ses deux filles, une fois le café pris (ou ce qui en tenait lieu) et Papa reparti travailler, bavardaient, tricotaient et cousaient, le pékinois en boule sur son coussin, le plus près possible du chauffage, la Cerise, bébé, dans sa petite chaise à bascule, bien au chaud elle aussi. Choune rapprochait sa petite chaise, demandait des dessins et Mamée lui représentait très exactement ce qu'elles voyaient, cette cour boueuse, la maison de madame Hortez, si close, au fond de la cour, le portail ouvert sur les champs et les collines, le grand pin secoué par le vent.

Dans l'Avent de Noël, Mamée et ses deux filles parlaient de problèmes domestiques, et la Choune regardait son dessin et la cour qui se ressemblaient si bien, et plus encore son élégante Mamée, qui savait tout faire de ses mains, dessiner et peindre, jouer du piano, coudre de fines chemises de bébé ou des robes à smocks pour les petites filles, confectionner des poupées de chiffon, des tresses de rubans.

Mamée aimait peindre, de la vraie peinture, à l'huile. Elle représentait des bouquets de fleurs, et des paysages (si

ressemblants disait Mado pour qui la ressemblance était le comble de l'art) qu'elle signait de noms de fantaisie. Pendant toute la guerre, à Saint-Antoine, pour remplacer les toiles introuvables, elle avait découvert dans la forge de monsieur Bourdier un stock de petites plaques de cuivre et c'est sur ce support que, jours après jours, mois après mois, elle a peint d'adorables tableaux à partir de tous les bouquets de saison. Choune et Mado la regardait, bouches bées de voir la ressemblance s'organiser.

D'ailleurs Mado adorait elle aussi Mamée. Mamée avait pris la jeune fille en affection, elle lui prêtait des livres, elle la conseillait comme une mère, lui racontait la vie, le monde, les voyages en France ou ailleurs, lui montrait comment broder finement son trousseau et écrire des lettres élégantes, avec les formules de politesse appropriées. Et Mado, qui était intelligente et appliquée, apprenait avec bonheur.

Cette grande dame était aussi patriote.

Ayant vécu en France, avant la grande guerre, et même, figurez-vous, à Paris, elle compatissait aux souffrances du pays occupé ; dans le silence de son cœur, elle était pour de Gaulle et la libération de Paris l'avait, malgré sa maladie, remplie d'une allégresse qui avait étonné les enfants. Un jour que Choune, du temps où elle commençait à lire, lui avait demandé ce que voulait dire « Mort aux juifs », elle s'était presque mise en colère : « Où as-tu entendu ça ? » Choune avait dit qu'elle l'avait lu sur un mur et Mamée avait pris sa voix sévère : « Ne répète jamais ça, Chounette, c'est un vilain mot de nazi, de méchantes gens, un mot qui porte malheur : une "malédiction". Est-ce que tu voudrais la mort d'Hannah la pâtissière ou de mademoiselle Amar, qui vous fait vos robes du dimanche ? Est-ce que même, tu

voudrais porter malheur au pauvre vieux Mardochée, qui fait tant rire Mado avec ses tripes malades ? ». Choune se l'était tenu pour dit et n'en avait détesté que davantage celui de ses petits copains qui se prenait pour Hitler.

Mamée, veuve d'un officier venu de France, avait la réputation d'être l'une des femmes les plus distinguées de la ville. Encore jeune, encore belle, elle soignait son élégance, son maintien et sa ligne. Chez elle, à Oran, dans son petit appartement que Choune détestait, habituée qu'elle était à la grande nature de Saint-Antoine, elle lui prêtait des liasses d'échantillons d'avant-guerre et Choune passait des heures à admirer et à assortir des taffetas changeants, des moires mouvantes, et à imaginer les robes couleur du temps, de lune ou de soleil qu'on aurait pu en faire. Dans sa penderie, Mamée avait d'ailleurs encore une somptueuse robe d'avant-guerre, qu'elle appelait une « robe d'intérieur », dans un de ces taffetas irisés, couleur de nuit. Elle avait aussi d'autres jolies babioles, des boas en plume et d'immatériels éventails de dentelle, que les petites filles n'avaient pas le droit de toucher parce qu'elles les auraient cassés. Attenant à sa chambre, elle avait un « boudoir » — Choune trouvait ça d'un chic ! — et dans son salon, une très jolie vitrine avec un verre bombé dont tous les objets, flacons, ivoires et jades, petits sujets de porcelaine, carnets de bal, réticules d'argent ou d'écaille, paraissaient à Choune d'un raffinement extrême.

Maman et Mamée aimaient beaucoup les objets anciens et comme, curieusement, la pénurie ne semblait pas toucher ce genre de marchandises, elles passaient leur temps chez deux ou trois vieilles sorcières aux boutiques noirâtres, d'où elles ramenaient des trésors qu'elles s'offraient les unes aux autres — même Marraine s'y

mettait, qui avait offert à Choune de vieux livres un peu écornés, aux images magnifiques d'un autre temps. Malheureusement, ce que Choune trouvait splendide, Maman et Mamée disaient souvent que c'étaient des « cochonneries », alors qu'elles trouvaient beaux, elles, de vieilles écritoires, des statues vermoulues, dont la petite n'aurait pas donné un sou. Aussi Choune se désespérait-elle de ne pas avoir bon goût.

Dans les derniers souvenirs de Choune, Mamée avait une grosse tache violette sur la joue, elle racontait que le docteur l'avait brûlée. Ensuite, son épaule, du côté de l'aphte, avait gonflé. Elle disait gentiment à sa petite fille : « Moi qui demandais toujours à ma couturière (même malade, elle était si coquette, si élégante : elle venait de se faire faire une belle robe marron) de ne faire ses essayages que sur un côté et de recopier pour l'autre, maintenant, c'est fini. Mais ce qui est bien, tu vois, malgré tout, c'est que je mincis sans même me priver ».

Et elle se tient là dans sa chambre à Saint-Antoine, la chambre verte aux fantômes, devant la glace de l'armoire, son beau visage tâché sur une joue, brûlé par les rayons, dans cette robe brune (« puce » disait-elle) avec de si beaux drapés, qui avait demandé tant de travail à mademoiselle Amar, du fait que le corps de Mamée, déformé par le mal, était devenu asymétrique, malgré le corset qu'elle s'astreignait à porter. Sa dernière robe, la dernière image de Mamée.

Mamée gardait sa dignité, elle ne se plaignait pas, elle souriait même de ses petites misères. Si bien que Choune n'avait jamais su qu'elle allait mourir. Pourquoi cache-t-on ces choses aux petites filles qui ont déjà l'âge de raison ?

Plus tard, on a appris que tout avait commencé par un vilain bouton qu'elle avait dans la bouche ; le docteur Dubreuil avait tout de suite diagnostiqué le mal. Il aurait fallu, disait-il, pouvoir aller en France, à Villejuif. Mais c'était la guerre et on ne passait pas : Mamée s'était résignée dignement — si dignement, comme tout ce qu'elle faisait — à mourir. Mourir dans sa chambre d'Oran, devant son joli boudoir et ses éventails de dentelle et de nacre, au milieu des purulences, des vomissements, des médicaments puants — Choune se représentait maintenant très bien tout cela — en demandant, la pauvre, à voir une fois encore ses petites filles que Papa et Maman n'avaient pas voulu lui amener, pour préserver leurs enfants. Choune, dans son immense chagrin, avait aussi celui de ne pas avoir su, de ne pas avoir pu lui dire au revoir. Seul le petit bébé de Marraine, qui n'avait pas encore de conscience, avait été admis auprès de la mourante.

Et Mamée était si digne et si croyante qu'elle avait accepté en serrant les dents les souffrances de son agonie en refusant la morphine, pour ne pas se faire voler sa mort et parce qu'en ce temps-là, on croyait qu'il n'était pas bien de vouloir échapper aux épreuves que Dieu vous envoyait.

Après, il s'est passé d'autres choses. Marraine, jeune mariée et jeune mère, s'est installée dans la maison de Mamée, les sœurs ont fait un grand partage, toutes sortes de jolis meubles et de jolis objets de Mamée sont arrivés à Saint-Antoine et la petite vitrine au verre bombé s'est retrouvée dans la chambre de Maman. Et Maman était triste, si triste. Elle regardait sa Choune avec de la détresse plein les yeux. Choune était paniquée à la pensée que Papa et Maman pouvaient mourir, eux aussi. Quand la chouette hululait par les nuits d'hiver, la chouette dont la plainte, on

le sait, annonce une mort, une angoisse affreuse tordait son ventre : « Oh mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je deviendrais si Maman mourait elle aussi ? »

Pourtant Mamée n'était pas vraiment morte. Son lien avec la Choune ne s'était pas rompu. Tous les jours et partout, Mamée la regardait et lui parlait en secret. Quand Choune souffrait, Mamée la soutenait et lui disait que faire.

Et quand Choune, l'automne venu, a eu à résoudre des divisions à deux ou trois chiffres, épreuve devant laquelle elle se bloquait comme si elle était devenue bête, elle quittait son petit bureau et allait faire un tour au fond du couloir, dans le jardin ou à la fenêtre, en suppliant Mamée de l'aider comme autrefois.

Quand elle revenait s'asseoir, les divisions étaient faites, Choune n'avait plus qu'à recopier ce qui s'était écrit dans son esprit.

Le puits

Après la mort de Mamée, cette guerre qui n'en finissait pas s'était très vite terminée¹. Les enfants des écoles, déguisés en provinces de France, dansaient la farandole en chantant *Fleur de Paris* et le retour des beaux jours : « *Pendant quatre ans dans nos cœurs, elle a gardé ses couleurs* (tu parles !), *Bleu, blanc, rouge, avec l'espoir elle a fleuri* ». Et dans les fêtes de village, les jeunes filles, en jupes courtes et talons compensés, sautaient dans les bras de leurs cavaliers sur l'air qui célébrait le grand massacre d'Hiroshima :

« *C'est la bombe a' tomique,
Qui nous vient d'A' mérique,
Du pays de la républi-i-i-que... »*

Les temps avaient changé : leurs petites jupes d'été leur volaient sans honte jusqu'à la taille. Et les drapeaux de la victoire flottaient dans le vent.

Après la mort de Mamée, Lakdar était revenu, plein d'espoir et de projets. C'était un autre homme, forçant le respect de tous. Non seulement il avait appris à lire, comme son petit Tayeb, mais il avait acquis une solide formation d'électricien. Papa, qui, en son absence, s'était occupé de la femme et du fils, lui trouva une situation honorable.

Le frère d'Adèle n'était pas revenu, il s'était marié en chemin.

¹ Hiroshima : 6 août 1945 ; capitulation du Japon et fin de la guerre : 2 septembre 1945.

Algérie, manifestation et massacres de Sétif : 8-15 mai 1945.

Après la mort de Mamée, Mouchka était partie vivre en France.

Après la mort de Mamée et le départ de Mouchka, Saint-Antoine avait perdu sa magie. Aux yeux de Choune du moins.

Choune et la Cerise avaient été envoyées en pension à Oran pour y apprendre les langues mortes et les langues vivantes, l'algèbre et la chimie — et même, une année, la géographie du pays où elles vivaient : Choune pensa qu'on aurait dû l'en informer depuis longtemps ! Et Oran était moins moche : de grandes affiches de réclame pour Coca-Cola ou pour le savon Palmolive enluminaient maintenant ses murs aveugles.

Le petit Bilal les ramenait chaque fin de semaine à Saint-Antoine, mais rien n'était plus comme avant.

Néna, à qui son plus grand frère avait offert une pointe Bic pour Noël, avait compris la vie et cessé de rêver de vélo. Elle croyait encore que la reine d'Angleterre était une princesse de contes de fées, mais son enfance s'éloignait déjà. Ses frères étaient partis gagner leur vie ailleurs. Les petits Bourdier, après l'école, s'enfermaient pour faire leurs devoirs. Seul Tayeb, sensitif et tendre comme un vrai enfant de Saint-Antoine, roulait encore en riant derrière les ronces sèches. Lakdar, son père, déçu d'avoir été accepté comme combattant, mais pas comme citoyen, devenait de plus en plus sombre. Il s'absentait souvent et revenait plus fermé encore, grande figure solitaire et triste.

Papa aussi s'assombrissait d'un pressentiment sourd dont il ne s'ouvrait à personne.

Déjà, une autre guerre couvait, mais personne — pas même Lakdar — ne le savait encore...

Choune est alors devenue un garçon manqué. Quand elle revenait à la ferme, elle ne portait plus de barboteuses à smocks, mais des pantalons en velours côtelé, des shorts en toile rouille et des espèces de tricots de corps de couleur, qu'on appelait des tee-shirts. Elle montait à cheval. Le matin, elle prévenait Ben Mansour et l'après-midi, ils partaient ensemble faire la tournée des champs. Il était loin, le temps où, du haut de l'arche des caroubiers, elle scrutait la route nationale, aux limites du monde ; le temps où l'aventure était de partir à quelques centaines de mètres de son jardin enchanté, pour écrire son nom sur le tronc d'un tremble. Choune parcourait maintenant les terres agricoles dans la lumière du printemps, longéait les blés frémissants, les massifs de figuiers de barbarie, les douars aux courettes ceintes de ronces où s'activaient femmes et enfants, les marabouts crépis de blancs et les champs d'oliviers.

Les enfants croient que leur petit coin de terre leur a été donné pour toujours, mais elle, elle commençait à pressentir qu'elle partirait un jour.

Papa l'emmenait avec lui à la chasse. Ils prenaient les deux braques à l'arrière de la fourgonnette et allaient retrouver oncle André dans ses collines. Par de beaux dimanches d'automne, au petit matin, précédés de leurs chiens, ils marchaient pendant des heures dans les lentisques et les palmiers nains, les *margaillons* ; Choune se tordait les pieds sur les cailloux, mais se gorgeait d'odeurs, les odeurs de sa terre. Les chiens et les marcheurs levaient en abondance perdreaux et lièvres. Oncle André était bon tireur et réussissait toujours un joli tableau ; Papa, moins par maladresse que parce qu'il avait l'âme tendre (car il était

capable de faire un massacre de boîtes de conserves, quand il s'exerçait), faisait exprès de rater ses cibles et ne ramenait pas grand-chose, sauf les quelques pièces de gibier que lui donnait son cousin. Choune, quand on voulait bien la faire tirer, toujours surprise par le recul de l'arme, ne touchait rien et s'en fichait pas mal.

Papa l'emmenait faire la tournée des chantiers. Sur les chemins de terre, il commençait à lui apprendre à conduire son automobile. Pas en la prenant sur ses genoux, comme quand elle était petite et qu'il faisait semblant de lui laisser tenir le volant, mais en lui laissant la place du conducteur : embrayage, débrayage et accélérateur. Il lui montrait les vendanges, les moissons, les labours ; il l'emmenait près de la grande tente de feutre du berger, un Bédouin encore un peu nomade qui avait une jeune épouse très belle, souriante comme une Majda heureuse, un enfant dans les bras. Les deux hommes discutaient interminablement, dans un mauvais arabe mêlé de quelques mots de français. Papa lui apprenait aussi à parler arabe, Choune s'exerçait avec le berger et avec Ben Mansour, gentiment moqueurs.

Et puis un jour Papa lui a appris les cheminements souterrains de l'eau.

Papa était un peu magicien. Il faisait des rêves prémonitoires, déchiffrait les signes et même, à l'aide d'un pendule, le sexe des enfants à naître et le sujet des examens. Comme Choune, il sentait les présences invisibles, même s'il n'en parlait pas, et entrevoyait la survenue de malheurs dont il ne disait rien non plus.

Papa était aussi un sourcier. C'est lui qui avait trouvé les eaux de Saint-Antoine, avec une baguette souple et fourchue qui se mettait à trembler quand il y avait une nappe souterraine et que c'était Papa qui la tenait. Il faisait

creuser la terre à l'endroit désigné et on trouvait l'eau qui affleurait. C'est lui qui avait fait construire la majeure partie du réseau de rigoles, même si, déjà du temps du grand père défricheur, et même avant, du temps du lieudit *El Kharroube*, Saint-Antoine n'était pas une terre aride. Papa trouvait de l'eau et plantait des arbres. C'est lui qui avait fait de Saint-Antoine ce lieu verdoyant de fraîcheur.

Il lui a dit « Viens, Choune, je vais te faire visiter le puits. »

Un puits, comme celui de Majda-la-rebelle, sous le vieux figuier couvert de lierre. Par une corde, on s'enfonce, on descend. Tout est noir. Au fond, le froid, le visqueux, la glaise. L'eau monte jusqu'aux cuisses ; lent, sourd, comme un cœur, résonne le bruit du moteur. « Si le moteur s'arrête les eaux monteront dans les galeries et nous noieront », dit Papa. Du fond partent les galeries, le réseau noir des galeries qui s'étend partout sous le jardin, la maison et les vignes. Par endroit, on voit traîner des grappes de filaments sombres : de fines racines de casuarina. Dehors, on ne le sait pas, on marche, il fait beau, c'est le jour. On ne soupçonne pas ce réseau sombre de galeries, dessous, fait de froid et de boue.

C'est son père qui a imaginé ce puits. Son père est un sourcier, un trouveur d'eau, un planteur d'arbres, un inventeur de légendes, un écouteur de nuit. C'est son père qui a creusé les galeries de ce puits, son père qui l'y a emmenée, elle seule, sa fille aînée, le fils qu'il n'a pas eu.

Jambes nues, égratignées, pieds nus, elle est descendue avec lui dans l'humidité, l'ombre et le froid, au risque d'être engloutie. C'est lui qui lui a montré la voie souterraine par où revenir toujours. C'est lui qui lui a montré ce monde du dessous, d'eau et de terre, de fraîcheur, de silence et de

nuît, sous l'autre, immobile, écrasant, avec ses monceaux de blé à la poussière piquante, l'autre, de vent et de feu.

Il lui a montré les arbres par les racines, il lui a montré la source des eaux.

Il lui a montré comment revenir, se faufiler par le fond de la terre, par le chemin des eaux, se faufiler par la nuit interdite, par l'inconscient des enfants qui dorment encore là-bas.

L'ombre bleue des casuarinas

Après le déferlement de l'orage, quand la violence de cette terre et de ses hommes eut tout détruit, elle a commencé à sentir la nécessité de retourner sur les lieux de son enfance : elle avait oublié là-bas quelque chose qu'elle devait reprendre, un souvenir effacé qui expliquerait tout, une saveur, une couleur. Elle ne voulait rien prendre, elle voulait juste revenir un moment au cœur de sa mémoire, retrouver ce bonheur illusoire, ce paradis perdu. Elle a commencé à entendre l'appel d'un monde disparu qui la suppliait de revenir pour pouvoir revivre. Elle avait besoin de retourner se reposer là-bas, à sa place naturelle.

Elle danserait, furtive sous les arbres, elle courrait, elle toucherait à tout, elle effleurerait d'une caresse chaque motte de terre, chaque pomme de pin — légère, si naturelle dans le décor.

L'herbe a repoussé dans les allées de sable ; les haies qu'on ne taille plus sont redevenues buissons. Les branches de caroubiers se courbent jusqu'au sol, l'arche du sureau s'effondre, les casuarinas se déplument, les acanthes ont soif. Défoncé par un bulldozer, les vignes arrachées et des blés replantés, son jardin l'appelle toujours : il faut qu'elle revienne.

Il lui faut déblayer les aiguilles des casuarinas, il faut de ses mains, minutieusement, comme autrefois, pierre par pierre, branche par branche, elle les connaît toutes, elle peut toutes les appeler par leur nom, tout nettoyer, frotter chaque carreau bleu du bassin, balayer le sable des allées et, sous les haies, les feuilles mortes et les buses d'irrigation.

Elle a oublié quelque chose — comme un jouet enterré. L'appelle Majda sa complice, l'appelle un souvenir enfoui, l'appelle l'appel du vent qui passe, l'appelle la chaleur de l'été, l'appelle le chant de l'eau, le cristal pépian du matin d'avril, l'or d'une abeille dans les fleurs d'or des caroubiers.

Elle a oublié quelque chose, elle doit retourner là-bas. Ne culpabilisez pas la douceur de son enfance, laissez-là retourner dans la bulle, monde disparu, monde aboli, jardin à l'abandon, jardin labouré, jardin redevenu champ de blé, jardin effacé, jardin prisonnier de la bulle, comme elle.

Elle connaît le chemin du rêve, du souvenir, du vent tiède.

Et les routes souterraines, le cheminement des eaux.

Alors, elle gratte la terre. Elle fouille, elle étouffe. Elle voit les arbres par la racine, elle effrite les pierres, elle arrache la terre, elle arrache ses ongles, elle gratte par dessous, elle a soif, elle est sèche, elle se plombe, elle se grise, elle tâtonne des ruines, elle croche, elle grippe, elle écorche dans la terre molle, dans la pierre grise.

Par en dessous la terre, vers le trésor caché, les mains en avant, elle creuse, elle monte, elle plonge. Aveugle, titubante, obstinée. Vers le trésor caché, la princesse exclue, la pourriture de caoutchouc.

Et, dans le sable doré, sous le rosier orange, voici que la voici — la Blanche-Neige.

Rien qu'un jouet abandonné, qu'une marionnette, qu'une image précieuse et complaisante qu'elle s'était faite d'elle-même.

Rien qu'un caprice, qu'une grimace, qu'une colère, qu'une écorce, une enveloppe vide : un masque.

Et voici que l'eau se met à gronder dans les sources souterraines. Au centre de la terre, au plus noir du noir, l'eau se met à rugir et à tourbillonner.

L'eau se met à pousser, à monter.

L'eau se rue du fond de la terre, l'eau se précipite dans le lit craquelé de l'oued, premiers bouillons de tonnerre, poussant devant elle sa mousse jaunâtre.

L'eau du matin monte dans les rigoles, le front de l'eau s'avance en chantant.

Et maintenant, la rose d'or, le soleil orange.

La bulle, une fois encore, éclate pour la laisser passer.

Avant même que de naître, elle a respiré l'air tiède sous les grands arbres, l'odeur dorée du jasmin, du chèvrefeuille, des haies de roses-pompons.

Elle est faite de cette eau fraîche, un peu calcaire, au goût de matin. De petites laitues rondes, de grosses tomates à peau trop fine, des bruits du réveil, du roucoulement tiède des pigeons paons. De miel, d'oranges sanguines, du craquement de la glace sur les flaques, de caillé frais, du blé dans le vent. Du hullement de la chouette, du bruit de cascade de l'eau dans le bassin.

Craquelée par l'étouffement des midis d'août, pétrie d'odeur de poussière piquante, d'odeur du moût dans les cuves, de feux de sarments.

Faite d'une attente, d'un souffle, d'une chaleur. Des jeux de son père enfant, et des petits enfants d'encore avant, qu'emportait la typhoïde, et du souffle des esprits qui ont imprégné cette terre bien avant ses ancêtres et qui y rodent encore.

D'une gerbe de lilas et de roses, et des amants enlacés
qui marchent dans le printemps.

Elle est faite d'une nuit de mai, nuit d'amour, tiède,
parfumée, crissante de grenouilles, traversée de silences,
d'un souffle de vent presque charnel et bleu.

Et de l'odeur des fleurs de sureau, des fleurs de
verveine.

Elle est l'eau, elle surgit, elle s'avance, elle crépite, elle
cristalle, elle pure, elle argentine, elle fraîchit.

Elle sourd, elle danse dans les rigoles, elle dévale, elle
s'étonne elle-même d'arriver, la fleur d'argent, la musique
du matin.

Elle est l'eau, elle chasse l'abeille.

Elle est l'abeille, elle est l'abdomen de l'abeille, branché
sur la lumière liquide des premières heures du jour.
Traversée des vibrations de l'air, du bourdonnement des
fleurs, des stridences d'un fer qu'on frappe. Elle est
l'abdomen mobile de l'abeille, captant d'un seul coup, de
l'aire à battre au massif de mimosa, tout son espace de
lumière et de frissonnement.

Elle est la fleur du caroubier, elle est le rayon de miel,
elle est l'orange mûre.

Elle est la fleur d'amandier, la rose capiteuse, le parfum
du lilas. Elle est le bercement du vent, elle est la chair tiède
qui caresse le vent, l'air dansant de midi, la chaleur
terrienne du soir. Le vent vert dans les herbes, le
printemps des fleurs de *vinaigrette*, la ronce tourbillonnante
de l'automne, le murmure des casuarinas.

Elle palpite, elle frémit, elle frissonne, elle tremble, elle
se tait. Elle se sent.

Elle est le sang du cochon, l'orange sanguine, la flaque d'urine, la flaque d'eau. Elle est la sève verte des tiges grasses, la sève jaune des casuarinas, le pollen des fleurs de caroubiers.

Elle est le petit noyau tendre et ovale du *pimpignon*.

Elle est le trille du bouvreuil, la fumée du matin, le brouillard. Le givre dans le gazon, un diamant de rosée.

Elle fait pencher la tête des acanthes, elle effeuille les roses, elle blottit sous leurs ombres les violettes et les pervenches.

Elle est l'or du couchant, la danse des feuilles, le tintamarre de l'arbre aux oiseaux, le chant de la source.

Elle est la respiration de la terre.

Elle est l'étoile filante.

Elle est la nuit de la saint Jean.

L'enfant brun

Il sera une fois un enfant brun...

Un enfant clair, jambes nues égratignées, genoux couronnés, badine à la main, démarche de poulain.

Il sent les choses, il écoute le vent, il aime voir rouler les grosses broussailles sèches dans la plaine calcinée, dans le vent d'octobre. Il sait où sont les points d'eau et comment les galeries du puits s'étendent partout où les gens marchent, en surface, sans les soupçonner. Il sait dans quelle région fantastique prend sa source l'oued qui traverse son univers d'enfant. Le soleil qui se couche, dans ses flamboiements oranges, l'emplit d'inquiétude et d'émerveillement : on dirait la robe d'une femme très belle qui se glisse derrière les arbres.

Il habite avec ses parents un peu à l'écart du village, à deux kilomètres environ, près d'un bosquet de caroubiers. Son territoire s'allonge assez loin, mais selon certains axes, avec, entre, des terres inexplorées et mystérieuses ; son univers doit avoir à peu près un kilomètre carré de surface, pas un cercle, bien sûr, mais une géographie précise, quoique de forme indéfinissable.

Et là, il connaît tout, pierre par pierre, plante par plante. Comment est-ce ? Je ne saurais le dire, je sais seulement qu'un jour de ce pays cruel et doux ce monde lui sera arraché, mais lui ne le sait pas encore. Il court, il joue, il entend l'appel de tous ses cailloux, de toutes ses plantes, de toutes ses rigoles et de tous ses oiseaux. Il comprend leur langage et sent les présences qui s'accrochent aux branches, flottent au-dessus des mottes de terre. Il chante,

d'une voix trop pure, qui déchire le monde. Il sait comment c'est, sous terre, là où les choses ne changent pas : un grand trou comme une cachette où il reviendra plus tard, quelque part où, quand il jouait bébé, il a enterré un jouet.

Une fraîcheur qui monte de l'eau purifie son monde pour qu'il renaisse au matin.

La nuit lui est interdite. Les chacals et les chiens des douars, dont les aboiements se répondent dans le lointain, le terrifient. L'excitation des grenouilles le réveille — et leurs silences. Pourquoi se taisent-elles soudain ? Quelle présence passe alors près d'elles qu'on les entende ainsi plonger ? Des frôlements, des choses qui ont changé de place pendant son sommeil...

Qu'il ne sorte pas. Qu'il résiste à l'appel de la nuit, quand, un été, il l'entendra.

De la tombée de la nuit au soleil levé, son univers ne lui appartient pas. La nuit n'appartient qu'aux ombres.

La nuit n'appartient qu'à moi, l'ombre de son soleil.

ÉPILOGUE

Saint-Antoine existe toujours, mais la grande maison s'est délabrée ; du jardin ne restent que les grands arbres et le bosquet de caroubiers. Le reste est redevenu terre à céréales.

Samra, morte à cinq ans d'une péritonite, est allée rejoindre les ombres du jardin. Si elle se matérialise parfois en un tourbillon de feuilles sèches, elle ne passe ni pour espiègle, ni pour bienfaisante. Manolo et Farid sont aussi morts à vingt ans. Manolo, jeune mécanicien qui s'était mis à ressembler à Gérard Philippe, s'est tué dans un accident de moto ; Farid, si menu qu'il était devenu jockey, s'est cassé le cou dans une course d'obstacles. Adèle, à la puberté, a été désarticulée par une maladie nerveuse dont elle ne s'est jamais complètement remise. L'une des filles de monsieur Fabre a été tuée avec ses enfants dans un attentat, l'autre est devenue marquise et dame d'œuvres dans une petite ville endormie du centre de la France. Lakdar, militant de l'indépendance, a été un cadre influent du nouveau régime ; tant que la guerre a duré, il a protégé Papa, comme Papa l'avait aidé.

Plus tard, pendant les années de violence de la fin du siècle, par un pluvieux après-midi d'automne, la fille de Tayeb, institutrice au village, a été égorgée sous les yeux de ses élèves avec dix de ses compagnes.

Tayeb s'est exilé en Italie. Mais les joyeux Italiens de l'été quarante-quatre étaient déjà tous morts ou disparus.

Papa a recréé en France un autre Saint-Antoine, encore plus ombreux, encore plus traversé d'eaux vives. Il est mort dans le refus de la maladie et la colère de disparaître, lui qui avait été si doux, en grommelant qu'il était musulman pour envoyer paître les curés. Maman, Marraine, oncle Pierre, oncle André, Monsieur et madame Fabre se sont éteints quand l'âge est venu. La petite Cerise si drôle est maintenant grand-mère, elle dirige une exploitation agricole ; Mouchka, si c'est bien elle, toujours aussi jolie, a épousé un grand chirurgien parisien ; Néna s'est mariée à un jeune instituteur « du contingent ». Devenue elle aussi une très jolie femme, elle vieillit doucement dans une bourgade des Pyrénées, une région montagnaise où il est difficile de faire du vélo. Madame Lilas, pleurant son Paco disparu trop tôt à son gré, est venue s'éteindre près de sa petite dernière. Elle en a toujours voulu à Papa ne n'avoir pas pu rapatrier ses pauvres meubles, témoins de sa passion.

Mado a vécu de longues années de bonheur avec un homme calme et bon qui a su l'aimer.

Les autres se sont perdus dans la tourmente. Des ouvriers, beaucoup sont morts, mais ceux qui vivent encore envoient parfois de leurs nouvelles.

Et Choune ? me direz-vous, croyant peut-être que c'est elle qui vous a conté cette histoire. Mais moi, je peux vous assurer que la vraie Choune est repartie depuis longtemps, ombre dans son jardin d'ombres. Et je me demande si la vraie Mouchka ne l'y a pas accompagnée, car ceux qui donnent des nouvelles disent qu'ils croient parfois entendre de vagues rires d'enfants, sous les grands arbres.

Table

<i>« Je vous parle d'un monde ... »</i>	9
Après l'orage	11
Choune en son jardin	19
Amours de pauvres	29
Comme un vol d'étourneaux	35
« Ce Yaya »	39
Fraulein Elsa	45
Une ferme comme une île	51
Apprentissages	55
La maison brune	61
Le cochon	67
Le Père Noël ne comprend rien	73
La Reine des Neiges	77
Cette peste de Marie-Antoinette	81
Américains et cigognes	87
La mal mariée et autres contes	93
Un jardin d'ombres	99
Majda dans les caroubiers	105
Dans les vignes	111
Voici venir l'orage...	115
Le chant de la source	121
L'été des Italiens	127
La nuit de la Saint-Jean	133
La gale	139
Mamée	147
Le puits	153

L'ombre bleue des casuarinas	159
L'enfant brun	165
ÉPILOGUE	167
Table des matières	169

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226
Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy Rue KA 028
En face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
Yaoundé
(00237) 458 67 00
(00237) 976 61 66
harmattancam@yahoo.fr

